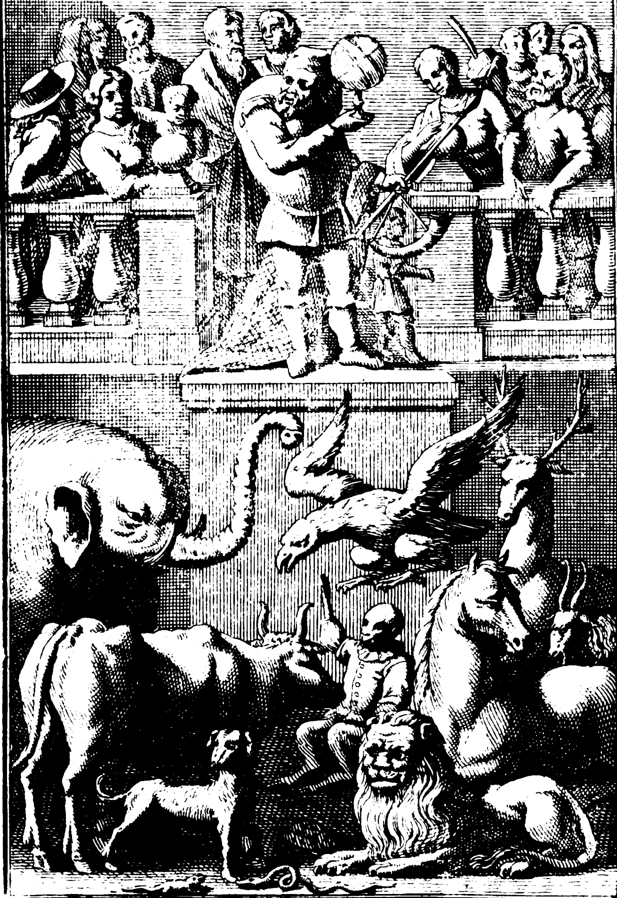


François

Philelphe


LES FABLES D'ESOPE.

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN, AVEC CELLES DE PHILELPHE.

TRADUCTION NOUVELLE

Enrichie de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

On a joint à cette nouvelle Traduction les Fables diverses de Gabrias, d'Aviénus, & les Contes d'Esope.

Par Mr. DE BELLEGARDE.

TOME SECOND.

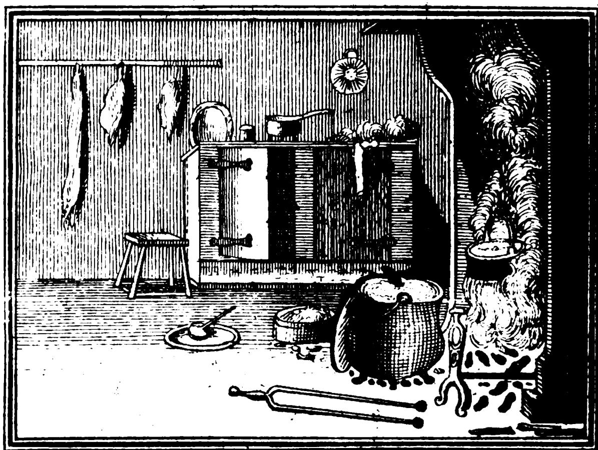


A UTRECHT,
Chez JAQUES DE POOLSUM,
Libraire, M. DCC. XXXIV.



LES FABLES D'ESOPE.

FABLE LXXIX.



De la Moûche.

Une Moûche tomba dans une marmite remplie de viande & de potage, dont elle mangea à discrétion ; mais enfin

voyant que le bouillon l'étouffoit, Quel malheur pour moi, s'écria-t'elle! j'ai tant bu & tant mangé, j'ai fait si grande chére, qu'il faut que je périsse pour être trop à mon aise

SENS MORAL.

L'Abondance est souvent nuisible, quand on n'en use pas avec discrétion. La Mouche de cette Fable est le symbole des personnes voluptueuses qui se livrent aux plaisirs sans aucune régle, & qui ruïnent leur santé par les excès. Ces gens là peuvent dire comme la Moûche que l'abondance & la bonne chére faisoit mourir, qu'ils ont tant bu & tant mangé, que leur gourmandise les a remplis d'infirmitez, & qu'elle a abbrégé le cours de leur vie. On voit de ces voluptueux réduits à une telle extrémité, qu'ils sont hors d'état de jouïr des plaisirs; mais leur volonté est tellement dépravée, qu'ils y demeurent toûjours également attachez. Si la nature leur en refuse l'usage, l'habitude leur en augmente le desir; ils meurent dans ces vieilles habitudes comme la Moûche se noya dans le potage, après s'être bien gonflée de la viande & du bouillon.

Plonge-toi dans les voluptez,
Mais en t'abandonnent à ta concupiscence,
Crains que tes jours précipitez
Ne soient l'effet honteux de ton incontinence.

FA-

****

FABLE LXXX.



Du Dieu Mercure, & d'un Charpentier.

Un Bucheron coupant du bois dans une forêt ſur le bord d'une riviére, y laiſſa tomber ſa coignée. Dans le deſeſpoir où il ſe vit aprés cette perte, ne ſachant quel conſeil prendre, il s'aſſit ſur le rivage, & ſe mit à pleurer amérement. Mercure qui l'apperçut, eut compaſſion de

ſa deſtinée, & ayant appris le ſujet de ſa douleur, il lui montra une coignée d'or, & lui demanda ſi c'étoit la ſienne. Le Bucheron lui répondit ſincérement, qu'elle ne lui appartenoit pas. Alors Mercure lui en montra une d'argent, & lui demanda ſi c'étoit celle qu'il avoit perdue. Il lui répondit avec la même bonne foi, que non. Enfin Mercure lui en montra une emmanchée de bois, & le Bucheron lui dit, que celle-là lui appartenoit. Le Dieu touché de la bonne foi, & de la probité de ce pauvre homme, lui donna les trois Coignées. Le Bucheron raconta à ſes compagnons l'avanture qui venoit de lui arriver. L'un d'eux réſolu de tenter une pareille fortune, alla ſur le bord de la riviére, laiſſa de propos délibéré, tomber ſa coignée dans le courant, aprés quoi il s'aſſit ſur le rivage, jettant de hauts cris. Mercure ſe préſenta devant lui, & ayant appris la cauſe de ſes larmes, il ſe plongea dans la riviére, & aprés en avoir tiré une coignée d'or, il lui demanda ſi c'étoit celle qu'il avoit perdue. Cet homme rempli de joye, lui dit que c'étoit elle en effet. Mercure irrité de l'impudence de ce fourbe, ne lui donna ni la coignée d'or, ni celle qu'il avoit jettée tout exprés dans la riviére.

SENS

SENS MORAL

Dieu eſt toûjours tout prêt d'aſſiſter les gens de bien qui implorent ſon ſecours dans leurs peines ; mais il s'oppoſe aux mauvais deſſeins des méchans. La ſincérité du Charpentier fut amplement récompenſée par Mercure. Ce pauvre homme, ſans ſe laiſſer tenter, ni éblouïr par l'éclat d'une coignée d'or qu'il lui préſenta d'abord, lui avoua ingénument, qu'elle ne lui appartenoit pas. Ce n'eſt pas ſans raiſon que le ſage Eſope fait paſſer Mercure par le lieu où le Bucheron déploroit ſa mauvaiſe fortune, & la perte de ſa coignée. C'eſt pour apprendre aux hommes que Dieu eſt toûjours tout prêt à conſoler les affligez, & à les ſecourir dans leurs beſoins, quand ils implorent ſon aſſiſtance avec un cœur droit. Le Bucheron n'avoit perdu qu'une coignée emmanchée de bois ; Mercure lui en donna une d'or, & une autre d'argent, avec l'autre qu'il lui rendit ; pour nous donner à entendre que Dieu ſait bien nous récompenſer de nos pertes, quand nous avons recours à lui dans nos malheurs.

Ne t'écarte jamais de la droite équité,
Tu recevras le prix que le Ciel te deſtine,
Qui n'a dans ſes projets ni foi ni probité,
Au lieu de réüſſir, y trouve ſa ruïne.

FABLE LXXXI.



D'un Enfant, & de sa Mére.

Un jeune enfant ayant dérobé un livre à l'un de ses compagnons d'étude, le donna à sa mére. Elle prit le livre, sans faire aucune reprimande à son fils; au contraire elle l'embrassa, & lui fit des caresses. Quand il fut devenu plus grand, il s'accoutuma à dérober des choses d'une plus grande conséquence. Ayant été un jour pris

pris sur le fait, on le livra entre les mains de la Justice, & il fut condamné à la mort. Sa mére le suivoit en pleurant tandis qu'on le conduisoit au supplice. Il demanda permission au Bourreau de lui parler en particulier. Elle approcha son oreille de sa bouche, il la mordit & l'arracha à belles dents. Sa mére & tous les assistans se récriérent, & lui reprochérent sa cruauté, lui disant qu'il ne se contentoit pas d'être un voleur, mais qu'il avoit encore commis une impiété à l'égard de sa mére. C'est elle seule, repliqua-t'il, qui est la cause de mon malheur; car si elle m'eût fait de sérieuses remontrances, lorsque je lui portai la premiére fois un livre que j'avois volé, j'aurois discontinué de le faire, & je ne serois pas tombé dans le malheur où je me vois aujourd'hui.

SENS MORAL.

Ceux que l'on ne punit pas d'abord pour de petites fautes, en commettent de plus grandes dans la suite. De legéres punitions faites à propos, peuvent garantir de châtimens plus honteux. Le larcin a toûjours été regardé comme une chose odieuse & infame. Cependant les Lacédémoniens le permettoient pour dresser leur jeunes gens, & pour les accoutumer à être plus déliez, & plus souples. Ils croyoient que le bien qu'ils acquéroient en dérobant étoit légitime-

ment acquis. Les autres Républiques ont puni avec rigueur le larcin; mais il y a des voleries d'une certaine espéce, que l'on tolére, & qui sont cependant tres-punissables; car elles ruïnent le Public. Les Anciens ont cru que Prométhée, & Mercure ont été les premiers inventeurs du larcin. Cette créance ne failoit guére d'honneur au Messager de Jupiter. Ceux qui s'accoutument à voler de petites choses, se licentient insensiblement à en voler de plus considérables, comme Esope le montre dans cette Fable. Si la mére de cet enfant l'eût reprimandé & châtié d'abord, elle n'auroit pas eu le desespoir & la confusion de lui voir finir tragiquement ses jours par la main d'un Bourreau.

Rien n'est plus dangereux que l'habitude au crime.
Pére trop indulgent, qui sans punir ton Fils,
Pendant ses jeunes ans lui laissas tout permis,
Il périt; c'est toi seul qui l'as mis dans l'abîme.



FABLE LXXXII.

D'un Homme qui avoit deux femmes.

Un Homme nourri dans les délices, & qui étoit encore dans la force de son âge, ni trop vieux, ni trop jeune, quoique ses cheveux commençassent déja à grisonner, s'avisa d'épouser deux femmes, dont l'une approchoit de la vieillesse, & l'autre étoit encore dans la fleur de la jeunesse. Ils demeuroient tous trois dans la

même



même maifon. La plus âgée voulant fe faire aimer de fon mari, par la proportion de l'âge, lui arrachoit poil à poil, tout ce qu'il avoit de cheveux noirs. La plus jeune qui vouloit auffi avoir part à la tendreffe de fon mari, lui arrachoit de fon côté tous les cheveux blancs. De forte que ces deux femmes, en continuant chaque jour cet exercice, le rendirent entiérement chauve, & il devint la fable de tout le monde.

SENS MORAL.

On tombe souvent dans de grandes extravagances, par une complaisance aveugle que l'on a pour les femmes. Esope a voulu dans cette Fable nous faire connoître l'aversion qu'il avoit pour la polygamie. Elle étoit fort en usage de son temps, & elle a toûjours été tolérée parmi les Orientaux, ou pour satisfaire à l'incontinence de ces Peuples efféminez, ou par une politique mal entendue. Les Peuples mieux réglez se sont contentez d'une femme légitime; mais les Grecs & les Romains ont toléré le divorce pour remédier aux dissensions domestiques, & pour empêcher les mauvais effets de l'aversion conjugale. Il est assez difficile qu'un homme qui a plusieurs femmes, puisse avoir long-temps la paix dans sa maison, par l'antipathie de leur humeur; comme cette Fable nous l'apprend. La plus âgée arrachoit les poils noirs; la plus jeune arrachoit les blancs; de sorte que cet imbécille époux se vit exposé, par sa sotte complaisance, à la risée de tout le monde. La même chose arrive à peu près dans les ménages, où l'époux est trop dévoué aux caprices de sa femme. Le mariage est la plus sérieuse affaire de la vie, & où il est le plus à propos de bien choisir. On se charge en se mariant d'une châine indissoluble, & que la mort seule peut rompre. Voilà pourquoi il faut raisonner long-temps, avant que de s'y engager. Un Philosophe disoit assez à propos, que quand on est jeune, il n'est pas encore temps de se marier, & que quand on est vieux, il n'est plus temps. Un hom-

homme sur le déclin de son âge, & qui épouse une jeune femme, s'expose à de grands chagrins, parce que naturellement une jeune personne ne peut avoir que du dégoût pour un vieillard; & souvent elle cherche des consolations hors de sa maison. Les soupçons, les défiances, les jalousies sont inséparables de ces sortes de mariages si mal assortis. Ceux qui veulent absolument se marier, doivent au moins chercher de la proportion, & de l'égalité, pour ne pas tomber dans le ridicule de l'Epoux, dont il est parlé en cette Fable, & pour ne pas s'exposer à de fâcheux retours.

Ta Femme te déplait parce qu'elle est ta Femme,
Tu ne saurois souffrir ses soins officieux.
Quand tu la changerois pourrois-tu changer d'ame?
Une autre également déplairoit à tes yeux.

****

FABLE LXXXIII.

D'un Laboureur, & de ses Enfans.

Un Laboureur fâché de voir la dissension parmi ses enfans, & le peu de cas qu'ils faisoient de ses remontrances, commanda qu'on lui apportât en leur présence, un faisceau de baguettes, & leur dit de rompre ce faisceau tout à la fois. Ils firent l'un aprés l'autre de grands efforts pour en venir à bout, mais leur peine fut inutile. Il leur dit ensuite de délier le faisceau,



ſceau, & de prendre les baguettes ſéparément pour les rompre ; ce qu'ils exécutérent ſans aucune peine. Alors il leur tint ce diſcours : Vous voyez, mes enfans, que vous n'avez pu briſer ces baguettes, tandis qu'elles étoient liées enſemble ; ainſi vous ne pourrez être vaincus par vos ennemis, ſi vous demeurez toûjours unis par une bonne intelligence, mais ſi les inimitiez vous déſuniſſent, ſi la diviſion ſe met parmi vous, il ne ſera pas difficile à vos ennemis de vous perdre.

SENS

SENS MORAL.

La dissension est capable de ruïner les forces les plus considérables; mais la bonne intelligence les entretient. L'expérience prouve assez, sans qu'il soit besoin d'employer de longs raisonnemens pour le montrer, que plus les forces sont unies, moins elles sont faciles à vaincre. Les Etats les plus florissans ont été renversez par les dissensions intestines. Les divisions qui se mirent parmi les Grecs, les assujettirent à une puissance étrangére. La querelle de César & de Pompée, abattit la République Romaine qui étoit alors au comble de sa splendeur, & de sa puissance. Sans aller chercher des exemples parmi les Grecs ou parmi les Romains, les ligues & les divisions intestines ont mis la France à deux doits de sa perte. La même chose arrive dans les familles particuliéres. Si la division se mêle parmi les enfans, leur perte est presque inévitable; ils se ruïnent par des procès qui se perpétuent de pére en fils, & qui deviennent immortels. Il faut, pour ramener ces sortes de gens à leur devoir, leur mettre souvent devant les yeux le faisceau de baguettes qu'on ne peut rompre, tandis qu'elles demeurent liées ensemble, & que l'on brise facilement en les prenant l'une aprés l'autre.

Vos ennemis vous environnent,
Tenez-vous bien unis, vous en triompherez.
A des dissensions vos fureurs s'abandonnent,
Divisez-vous, vous périrez.

FA-

FABLE LXXXIV.



De la Nourrice, & du Loup.

Un Loup tourmenté de la faim couroit de tous côtez, pour chercher quelque proye. Etant arrivé auprés d'une cabane, il entendit un enfant qui pleuroit, & sa Nourrice qui lui disoit tout en colére: Taisez-vous; & si vous ne vous appaisez, je vous donnerai à manger au Loup tout à l'heure. Le Loup croyant que la Nourri-

ce

ce parloit sérieusement, attendit long-temps auprés de la porte; mais sur le soir, il fut bien étonné lorsqu'il entendit la Nourice caresser son enfant, & qui lui disoit en le flattant; mon fils, si le Loup vient ici, nous le tuerons. Le Loup se retira triste, & disoit en s'en retournant, les gens de cette contrée agissent tout autrement qu'ils ne parlent.

SENS MORAL.

Cette Fable attaque les personnes dont les actions ne sont nullement conformes aux paroles. Ce défaut est considérable, & fort incommode dans la société civile; car l'on peut dire que la sincérité est l'ame du commerce, & l'on ne peut faire aucun fonds sur ceux qui parlent précisément contre leur pensée, & qui apportent tous leurs soins pour bien déguiser leurs sentimens. Peut-être qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'il ne faut pas faire un grand fonds sur les paroles des femmes. Les Poëtes les comparent souvent à la mer, à cause des changemens divers qui arrivent à cet élément. D'autres les comparent aux vents, qui ne peuvent demeurer long-temps dans la même assiette. Quelques uns ont aussi jugé à propos de comparer les femmes à la Lune qui est sujette à tant de vicissitudes. Ils les accusent d'être infidéles & inconstantes. Quoique l'ame des femmes soit égale à celle des hommes, cependant elle agit diversement dans les deux sexes à cause de la diversité des organes. Aussi

voit-

voit-on, à parler en général, que les femmes ſont plus foibles, plus timides, plus legéres que les hommes, bien que cette régle ne ſoit pas ſi univerſelle, que l'on n'en trouve pluſieurs exceptions; car on a vu dans tous les ſiécles un grand nombre de femmes qui ont égalé les hommes par leur prudence, par la beauté de leur génie, par la grandeur de leur courage, & par mille rares qualitez. Ainſi quoiqu'Eſope ait voulu peut-être taxer les femmes, & leur reprocher leur infidélité & leur inconſtance, cette peinture n'attaque pas toutes les femmes en général; puiſqu'il y en a pluſieurs qui ont toutes les perfections néceſſaires pour faire un mérite accompli.

Raſſure ton eſprit, perds ces craintes frivoles;
Ce ton d'aigreur doit peu t'inquiéter.
On menace ſouvent, mais ce ſont des paroles,
On ne veut rien exécuter.

FABLE LXXXV.

De la Tortue, & de l'Aigle.

La Tortue mal ſatisfaite de ſa condition, & ennuyée de ramper toûjours à terre, ſouhaita de devenir Oiſeau, & pria trés inſtamment l'Aigle de lui apprendre à voler. L'Aigle s'en défendit d'abord, lui répréſentant qu'elle demandoit une choſe contraire à ſon tempérament; cependant ſe laiſſant vaincre par les priéres



res de la Tortue, il la prit entre ses serres & l'enleva ; & l'ayant lâchée au milieu des airs, elle tomba sur une pointe de Rocher, se brisa le corps & mourut de cette chûte.

SENS MORAL.

Ceux qui se laissent entêter par leurs passions & par leur orgueil, & qui méprisent les conseils des Sages, sont souvent punis de leur présomption. Le desir immoderé qu'eut la la Tortue de se voir enlevée jusques dans la région des Astres, est une leçon pour les personnes ambi-

tieuſes. Le malheur de la Tortue doit leur apprendre que ceux qui veulent voler trop haut, font ſouvent des chûtes très-funeſtes. Il eſt certain qu'une haute élévation, & une fortune éminente, excitent ordinairement l'envie des concurrens, qui ne manquent pas de mettre tout en œuvre pour détruire des gens qui les effacent, & pour profiter de leurs débris. Ceux qui étant nez dans une condition obſcure & médiocre, ſe ſont élevez par leur ſavoir faire, deviennent inſolens, & ne peuvent s'empêcher de faire paroître le mépris qu'ils ont pour ceux qui ſont demeurez en chemin, & qui n'ont point fait fortune. Cette inſolence les fait haïr; & s'il leur arrive quelque diſgrace, ils ſont la fable de tout le monde. Si les hommes faiſoient de ſérieuſes réflexions ſur les périls dont les hautes fortunes ſont environnées, ils ne les déſireroient pas avec tant d'ardeur, & ne porteroient pas tant d'envie à ceux qui ſe ſont placez dans ces poſtes éminens. Qu'ils faſſent attention au malheur de la Tortue, qui périt pour avoir voulu voler trop haut.

N'aſpire point à t'élever
Plus haut que ne veut ta naiſſance.
Le vol eſt dangereux, & celui qui commence,
N'eſt pas toûjours ſûr d'achever.

FABLE LXXXVI.

De deux Ecreviſſes.

Une Ecreviſſe faiſoit des leçons à l'une de ſes petites, pour lui apprendre à



à bien marcher; elle lui reprochoit qu'elle alloit toûjours de travers, & qu'elle ne faisoit aucun pas, sans se détourner à droite ou à gauche. La jeune Ecrevisse ne fut pas fort touchée des remontrances de sa mére. Pour toute réponse, elle lui dit; Ma mére, marchez devant moi, & je vous suivrai.

SENS MORAL.

Si nous voulons que nos avis soient utiles, il faut pratiquer nous-mêmes ce que nous enseignons aux autres. Cette maxime regarde prin-

cipalement les péres & les méres ; car ils sont obligez de corriger leurs enfans, & de les avertir de leurs défauts ; mais leurs corrections, & leurs remontrances ne servent de rien, s'ils ne leur donnent eux mêmes de bons exemples. Comment pourront-ils leur donner un bon pli, & les mettre dans le droit chemin, s'ils font précisément le contraire de ce qu'ils disent? Les jeunes gens font beaucoup moins d'attention aux paroles qu'aux actions. Les plus hautes spéculations, les plus belles maximes de Morale, les plus beaux préceptes de sagesse débitez d'un air emphatique, font moins d'effet que les exemples d'une vie vertueuse. Ainsi ceux qui se contentent de donner de bons conseils à leurs enfans, & qui prétendent les rendre vertueux par de bons discours, tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans le desordre, se mécomptent. Les péres & les méres qui donnent de mauvais exemples à leurs enfans, sont les premiers auteurs de leur ruïne ; car on se porte naturellement à imiter ceux que l'on aime, & que l'on respecte ; & l'on se croit en quelque maniére autorisé à faire ce qu'ils font. Outre que l'on a encore plus de penchant à imiter le mal que le bien. Il semble que les péres & les méres ne soient point en droit de reprocher à leus enfans les vices où ils tombent, quand ils leur en donnent l'exemple. Ils peuvent leur dire la même chose que les petites écrevisses disoient à leur mére ; marchez devant nous, & nous vous suivrons.

Tes Enfans vivent mal, mais pourquoy te plains-tu
De les voir corrompus, fourbes, pleins d'injustice?
S'ils t'avoient vu pratiquer la vertu,
Ils ne marcheroient pas dans le sentier du vice.



FABLE LXXXVII.



De l'Ane couvert de la peau d'un Lion.

Un Ane ayant trouvé par hazard la peau d'un Lion, s'en couvrit le dos sur le champ, & se para de cette dépouil-

le. Les autres bêtes qui le virent en cet équipage, & qui le prirent d'abord pour un véritable Lion, en furent allarmées, & se mirent â fuïr de toute leur force. Le Maître à qui appartenoit l'Ane, le cherchoit de tous côtez, & fut tout étonné, quand il le vit déguisé de cette sorte. L'Ane accourut vers son Maître, & se mit à braire; sa voix, & ses longues oreilles, qu'il n'avoit point cachées, le firent connoître malgré son déguisement. Son Maître le prit, & le condamna à son travail ordinaire.

SENS MORAL.

Les honneurs que l'on a usurpez injustement & que l'on ne mérite point, ne sont pas de longue durée. L'Ane épouvanta d'abord les autres bêtes, & les mit en fuite, parce qu'il s'étoit paré de la dépouille d'un Lion; mais ses longues oreilles découvrirent sa fourberie. Cette Fable réprésente assez naturellement le sot orgueil de ces personnes présomptueuses, qui veulent se faire valoir à la faveur de quelque déguisement; mais quand on les connoît â fonds on les méprise, comme les autres animaux mépriserent l'Ane, quand ils eurent apperçu ses oreilles, & qu'ils l'eurent entendu braire. La même chose arrive à peu près à de certaines gens que l'on respecte pour leur magnificence, pour la splendeur de leur équipage, pour le grand nombre de Valets qui les environnent;

ronnent; mais quand ils viennent à parler, ils ne disent que des puérilitez, & des sottises; on ne peut s'empêcher de les regarder avec mépris. C'est ce qui arriva à un grand Seigneur, qui étant entré chez un fameux Peintre de l'antiquité, considéra attentivement plusieurs beaux ouvrages, sans rien dire. Enfin il se mit à discourir à tort & à travers, estropiant les termes de l'Art qu'il plaçoit mal à propos, & comme un homme qui n'avoit nulle teinture des régles de l'Art. Alors le Peintre le regardant avec un sourire moqueur; tandis que tu n'as point parlé, lui dit-il, ton silence m'a fait soupçonner que tu te connoissois en Peinture, mais depuis que tu as voulu parler, & que tu as fait connoître ton ignorance, tous mes Eléves te sifflent, & se moquent de toi. C'est ainsi que l'Ane fut moqué par les autres Animaux, & regardé comme un extravagant, quand ils eurent reconnu que cette peau de Lion, dont il s'étoit paré, n'étoit qu'nn ornement emprunté.

Pour cacher ce qu'on a de honteux & de bas,
En vain d'un beau dehors on prend les apparences.
Quelque endroit mal couvert où l'on ne songeoit pas,
Se montrant tout à coup, trahit nos espérances.

FABLE LXXXVIII.

De la Grenouille, & du Renard.

Une Grenouille ennuyée de son marécage, voulut aller dans les Forêts,



parmi les autres bêtes, & faire publiquement profession de Médecine, se vantant d'effacer, par les connoissances qu'elle avoit en cet Art, la science d'Hippocrate & de Galien. Les autres Animaux la crurent d'abord sur ses paroles ; mais le Renard plus fin & plus rusé se moqua d'elle, & de son vain savoir. Comment se peut-il faire, lui dit-il, qu'avec une bouche si pâle & si livide, tu connoisses tous les secrets de la Médecine ? Si cela est, pourquoi ne te guéris-tu pas la première ? Ce trait de rail-

raillerie rendit la Grenouille toute honteuse, & détrompa les autres Animaux.

SENS MORAL.

Ceux qui se vantent mal à propos, tombent dans le ridicule, quand on connoît leur extravagance. Cette Fable a été inventée contre les Fanfarons, qui se donnent des qualitez qu'ils n'ont pas en effet. S'ils trompent d'abord quelques dupes, on revient bien-tôt de cet étourdissement, quand on veut prendre la peine de les approfondir. Le Renard se moqua de la Grenouille parce qu'elle se vantoit d'être habile dans un Art dont elle n'avoit nulle teinture. La réponse rusée du Renard rompoit toutes les mesures de la Grenouille. Si tu es savante en Médecine, lui dit-il, commence par te guérir toy-même, ton teint pâle & livide est une marque de ta mauvaise santé. C'est une sottise que de se vanter des belles qualitez que l'on n'a point en effet; car le Public se détrompe aisément par l'expérience. Mais c'est un ridicule outré de se vanter de certains avantages, quand on tombe dans le défaut opposé. Par exemple, si quelqu'un ayant la taille estropiée, & contrefaite, se vantoit de l'avoir belle, & bien prise. De même que si quelqu'un se vantoit d'avoir une santé parfaite, & robuste, & de l'embonpoint, avec un teint livide, & un visage décharné. C'est sur cela que le Renard fondoit la raillerie qu'il fit à la Grenouille. Puisque tu es si savante en Médecine, lui dit-il, fais sur toi-même l'épreuve de tes rares secrets. Les personnes envieuses de gloire, qui

veulent se signaler à quelque prix que ce soit, se rendent méprisables, par les choses mêmes qu'elles font pour acquérir de la réputation. Si la Grenouille eût voulu demeurer en repos dans son marais, sans se vanter d'être si savante en Médecine, le Renard ne se seroit point moqué d'elle, comme il fit.

Combien de Charlatans nous vantent leurs secrets?
Ce sont remédes sûrs pour tous les maux extrêmes.
Mais ils souffrent les leurs en gens sages, discrets,
Ne pouvant se guerir eux-mêmes.

****

FABLE LXXXIX.

Des deux Chiens.

Un Chien étoit tellement accoutumé à mordre tous ceux qu'il rencontroit, que son Maître crut être obligé de lui attacher au col une sonnette, afin que tout le monde s'en donnât de garde. Le Chien tout fier de ce nouvel ornement, s'imagina que c'étoit une récompense de son courage, & de sa vertu, & se mit à regarder tous les autres Chiens avec mépris. Il y en avoit un parmi eux, que son âge, & ses services rendoient réspectable Mon ami, lui dit-il, tu ne prens par garde que cette sonnette est plutôt une marque de la méchanceté de tes mœurs, que la récompense de ta vertu.



SENS MORAL.

Le Peuple prend quelquefois pour marque d'honneur, ce qui est plutôt une marque d'infamie. Les hommes ne connoissent pas bien distinctement ce qui mérite de véritables louanges, ils méprisent l'avare & le poltron ; mais ils louent le téméraire & le prodigue, quoique la seule vertu soit digne de louanges. On a cru pendant quelque temps, qu'il étoit glorieux de se battre contre tous venans, & que c'étoit la derniére infamie de refuser un duel ; on est revenu de ces préjugez ; & les honnêtes gens se sont entiérement guéris de cette frénésie. C'est une chose glorieuse de hazarder sa vie pour le ser-

fervice du Prince, & pour la défenfe de l'Etat; mais c'eft un vice de faire le petit tyran, penfant faire le brave, & de fe rendre redoutable par fes cruautez. C'eft en quelque façon imiter le Chien de la Fable, qui fe croyoit bien honoré de fon collier, & de fa fonnette, qu'il regardoit comme des marques de fa valeur, quoique ce fuffent plutôt des marques de fa férocité.

Tu te fais redouter, & tout bouffi d'orgueil,
Tu prétens qu'en bravoure aucun ne te furmonte.
Mais où tu mets ta gloire, apprehende un écueil,
Tu peux t'y brifer avec honte.



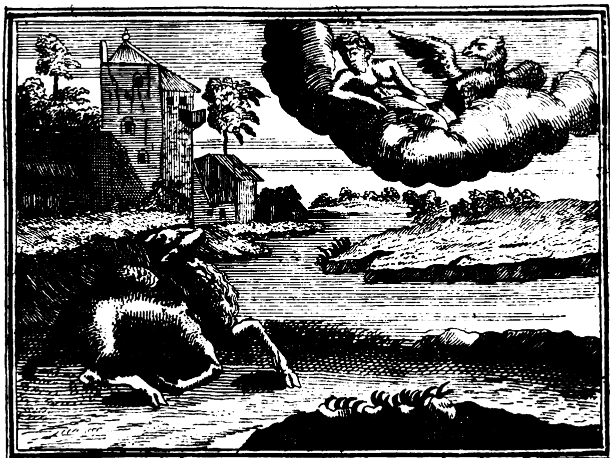
FABLE XC.

Du Chameau.

Le Chameau croyant fa condition malheureufe, de fe voir expofé fans aucune défenfe à fes ennemis, pria tres-inftamment Jupiter de lui donner des cornes comme au Taureau, pour lui fervis en même temps d'ornement & de défenfe. Jupiter fe moqua de la ridicule priére du Chameau. Non feulement il ne lui donna pas les cornes qu'il demandoit, mais même il lui accourcit les oreilles, pour le rendre encore plus difforme.

SENS MORAL.

Dieu n'exauce point les priéres déraifonnables, & il eft inutile de fatiguer le Ciel par des vœux



vœux extravagans. Ce fût par un déſir déréglé que le Chameau ſouhaita d'avoir des cornes, puiſqu'il n'eſt point fait pour les attaques, ou pour les combats, comme le Taureau. Ce ſouhait tourna entiérement au deſavantage de celui qui le forma; car non ſeulement il n'obtint pas ce qu'il demandoit, mais même il fut privé de ce qu'il avoit. C'eſt ainſi que les perſonnes ambitieuſes, qui ne mettent point de bornes à leurs deſirs, & qui ne ſauroient ſe contenter de ce qu'elles poſſédent, ſe voyent quelquefois dépouillées, en punition de leur avidité. L'exemple du Chameau qui demanda à Jupiter de lui donner des cornes, quoiqu'elles ne lui convinſſent nullement, doit apprendre aux hommes à régler leurs

leurs désirs selon leur état, & à ne point demander à Dieu des choses inutiles ou pernicieuses, Combien de gens font des vœux pour obtenir des richesses & des honneurs qui les corromproient s'ils les avoient obtenus ?

Prens garde que ton cœur ne céde
A l'ardeur de te faire un sort plus glorieux:
Qui cherche à trop avoir, loin de s'en trouver mieux,
N'obtient rien, & souvent perd tout ce qu'il posséde.



FABLE XCI.



Des

Des deuxs Amis, & de l'Ours.

Deux Voyageurs faiſant chemin enſemble, apperçurent un Ours qui venoit droit à eux. Le premier qui le vit monta bruſquement ſur un arbre, & laiſſa ſon compagnon dans le péril, quoiqu'ils euſſent été toûjours liez juſqu'alors d'une amitié fort étroite. L'autre qui ſe ſouvint que l'Ours ne touchoit point aux cadavres, ſe jetta par terre tout de ſon long, ne remuant ni pieds, ni mains, retenant ſon haleine, & contrefaiſant le mort le mieux qu'il lui fut poſſible. L'Ours le tourna, & le flaira de tous côtez, & approcha ſouvent ſa hure de la bouche & des oreilles de l'homme qui étoit à terre; mais le tenant pour mort, il le laiſſa, & s'en alla. Les deux Voyageurs s'étant ſauvez de la ſorte d'un ſi grand péril, & des griffes de l'Ours, continuérent leur voyage. Celui qui avoit monté ſur l'arbre, demandoit à ſon compagnon, en chemin faiſant, ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille, lorsqu'il étoit couché par terre. Il m'a dit, repliqua le Marchand, pluſieurs choſes qu'il ſeroit inutile de vous raconter; mais ce que j'ai bien retenu, c'eſt qu'il m'a averti de ne compter jamais parmi mes amis que ceux dont

dont j'aurai éprouvé la fidélité dans ma mauvaise fortune.

SENS MORAL.

Il est difficile de discerner le véritable ami du faux ami, si l'on ne met sa fidélité à l'épreuve durant l'adversité: car de même que le creuset éprouve l'or, ainsi la mauvaise fortune fait connoître les amis, plutôt par les effets que par les paroles, qui sont toûjours incertaines, & équivoques; mais les effets sont des cautions bien plus sûres. Il n'est pas étonnant de voir des gens qui nous caressent, & qui nous flattent, tandis que nôtre bonne fortune nous met en état de leur rendre de grands services. Ce n'est pas nôtre personne qu'ils aiment; c'est nôtre crédit. On le connoît en peu de temps, si nous tombons dans l'adversité; car alors ils nous tournent le dos, & ne font pas semblant de nous connoître. L'intérêt autant que l'amitié, avoit joint les deux Marchands, dont il est parlé dans cette Fable. Le péril où ils se trouvérent à la rencontre de l'Ours, fit connoître que cette amitié n'étoit pas bien sincére, ni bien solide: car l'un d'eux se sauva promptement sur un arbre, & laissa son Compagnon exposé à la furie de l'Ours, sans se soucier de le défendre. Aussi l'autre lui dit fort à propos, que l'Ours l'avoit averti de ne se fier qu'à ceux dont il auroit long-temps éprouvé l'amitié, & de ne se mettre jamais en voyage avec des lâches que les périls étonnent. Ce que fit le Voyageur en laissant son ami exposé aux griffes, & à la gueule de l'Ours, est une peinture de ce qui arrive à ceux

qui laissent leurs amis en proye aux Grands qui les persécutent injustement. Ils n'ont pas le courage de s'opposer à cette injuste puissance, de peur que la perte de leurs amis, n'entraîne la leur après qu'ils se seront hautement déclarez pour leurs intérêts.

Un ami fidelle est bien rare
Si la prospérité nous lie avec quelqu'un;
Dès qu'il est malheureux, il devient importun;
L'adversité nous en sépare.



FABLE XCII.



Des deux Pots flottans sur l'eau.

Le courant de l'eau entraîna par hazard deux Pots, dont l'un étoit de terre, & l'autre de fer. Le Pot de terre évitoit avec de grandes précautions l'approche & la rencontre du Pot de fer, qui lui dit par une espéce de reproche, qu'appréhendez-vous ? je n'ai nulle envie de vous nuire, ni de vous faire aucun mal. Je le sai bien, repliqua le Pot de terre ; ce n'est nullement vôtre mauvaise volonté que je redoute ; mais si l'impétuosité de l'eau m'approche de vous, je suis perdu. Voilà pourquoi il vaut mieux que je m'éloigne pour me mettre en sûreté.

SENS MORAL.

Il est toûjours dangereux de s'accoster d'un plus grand, & d'un plus fort que soi ; & c'est un assemblage mal assorti que celui des Grands, & des Petits. Si l'union vient à se rompre, les petits demeurent pour l'ordinaire accablez sous la puissance des Grands ; la fin d'une pareille société se termine toûjours au desavantage des plus foibles. C'est sur cela que les Philosophes ont dit, qu'il n'y a point d'amitié plus solide & plus constante que celle qui s'établit entre les égaux. Il est rare de trouver jamais de véritable amitié entre le Prince, & les Sujets, à cause de l'inégalité du rang ; ou entre des personnes trop

trop élevées au dessus des autres. Il faut craindre, comme craignoit le Pot de terre, que cette union ne se termine mal.

Ne fai rien qui t'engage à former un débat
Avec les Puissants de la terre;
Le plus foible toûjours sous le plus fort s'abat,
Le fer brise aisément le verre.

****

FABLE XCIII.



D'un Taureau, & d'un Bouc.

Un Taureau vivement poursuivi par par un Lion, voulut se refugier dans

la caverne d'un Bouc, qui se présenta fiérement à la porte, & en refusa l'entrée au Taureau. Tu ne me recevrois pas avec cette insolence, dit le Taureau au Bouc, si le Lion plus fort, ou plus furieux que toi, ni moi, n'étoit à mes trousses. Sans cela je te ferois connoître à tes dépens combien les cornes du Taureau sont plus dangereuses que celles du Bouc.

SENS MORAL.

Les lâches prennent leur temps pour insulter aux autres, quand ils les voyent dans le malheur, & hors d'état de se défendre. C'est l'effet de la lâcheté la plus basse & la plus criminelle; cependant elle est assez ordinaire dans le monde. Les disgraciez non seulement sont abandonnez de ceux de leur connoissance; ils en sont même souvent insultez & persécutez. La mauvaise fortune est regardée comme un crime par la plûpart des gens, on fuit les malheureux comme s'ils étoient pestiférez, & ce n'est pas là l'un des moindres maux de leur disgrace. Ce n'est pas sans raison qu'Esope a choisi le Bouc, qui est un animal fort méprisable, pour faire insulte au Taureau. En effet, il n'y a que des ames malfaites, qui ayent la lâcheté d'insulter aux malheureux, que leur mauvaise fortune met hors d'état de se pouvoir défendre; ils n'auroient garde dans un autre temps de leur rendre de mauvais offices Mais les personnes généreuses ne tombent point dans ces bassesses, & en sont entiérement incapables.

N'ac-

N'accable point un malheureux,
Qui cherche ton secours dans un besoin extrême.
Pour adoucir son destin rigoureux,
Fais ce que tu voudrois que l'on fît pour toi-même.

FABLE XCIV.



Du Singe, & de ses Enfans.

Jupiter fit un jour assembler tous les Animaux devant son Tribunal, pour examiner lequel d'entr'eux auroit de plus beaux enfans. Toutes les Bêtes obéirent à

cet ordre. Les Oiseaux y vinrent ; les Poissons parurent hors de l'eau pour voir décider cette question. Le Singe s'y rendit le dernier de tous. Toutes les Bêtes, en voyant les fesses ridicules des petits Singes, firent de grands éclats de rire. Vôtre jugement, dit le Singe, ne décidera pas en cette matiére ; c'est à Jupiter à déterminer, & c'est à lui qu'appartient de donner le prix de la beauté à qui le méritera le mieux. Je trouve dans mes petits tant d'agrémens, qu'ils me semblent dignes d'être préférez à tous les autres. Jupiter méme, avec tout son sérieux & toute sa gravité, ne put s'empecher de rire, lorsqu'il entendit ce petit discours du Singe, qui paroissoit charmé de la beauté, & de la bonne grace de ses petits.

SENS MORAL.

Les Péres & les Méres voyent par d'autres yeux la laideur & la difformité de leurs enfans, & ils sont moins touchez de leurs défauts que les personnes indifférentes. L'amour aveugle qu'ils leur portent, fait sur leur esprit le même effet que le microscope fait sur les yeux ; il grossit les objets. Les moindres perfections de leurs enfans leur paroissent des talens rares ; & s'ils ont quelque agrément dans leur personne, ils les croyent beaux comme des Astres. C'est une foiblesse dans les Péres & dans les Méres, & ils en peuvent d'au-

d'autant moins guérir, qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Les Ictériques croyent que tous les objets sont jaunes, à cause d'une humeur jaune qu'ils ont répandue dans la prunelle de l'œil. Les personnes que nous aimons, nous paroissent bien plus accomplies que les personnes indifférentes, parce que l'amour est fondé sur l'estime. Voilà ce que fait la prévention des Péres & des Méres à l'égard de leurs enfans, & la raison pourquoi ils les trouvent si jolis & si aimables, quoiqu'ils n'ayent ni agrément, ni mérite. C'est ce qu'Esope a dépeint ingénieusement dans la Fable du Singe, qui trouve ses petits beaux & bien faits, quoiqu'ils soient peut-être les plus ridicules de tous les animaux.

A chérir tes enfans la nature te porte,
Mais crains de prendre d'eux des sentimens trop hauts;
Ton amitié les perd, quand elle est assez forte
Pour te déguiser leurs défauts.



FABLE XCV.

Du Paon, & de la Grue.

Le Paon étant dans un repas avec la Grue, faisoit la roue, & étaloit ses plumes avec beaucoup de faste; il méprisoit la Grue, & se mettoit infiniment au dessus d'elle. Que tu es laide, lui disoit-il d'une maniere insolente, & que la beauté de mon plumage est agréable! Mais la



Grue, pour confondre la vanité du Paon, se mit à voler, & lui dit en l'insultant; que je suis légére, & que tu es pesant!

SENS MORAL.

Il est ridicule de se vanter des belles qualitez naturelles que nous avons, & de mépriser ceux qui ne sont pas si bien partagez que nous. La nature a donné à chaque Animal des talens particuliers pour la perfection de son être. L'Aigle a la force en partage; les Oiseaux de proye volent avec une rapidité & une légéreté incroyable; le Rossignol charme par la beauté de son chant;

chant, le Paon par la varieté de son plumage; mais il ne devoit pas pour cela s'enorgueillir, ni mépriser la Grue; car si ses plumes sont moins belles que celles du Paon, elle vole avec bien plus de légéreté que lui. Voilà ce qui doit apprendre aux hommes à ne se point glorifier, s'ils ont quelques rares qualitez; bien moins doivent-ils mépriser les autres, quoiqu'ils les croyent moins parfaits; car chacun a ses talens particuliers; & ainsi ce qui manque d'un côté est remplacé par un autre endroit. Ce n'est pas la marque d'un grand mérite, que d'avoir beaucoup de vanité. Ces personnes si orgueilleuses, qui se mettent à si haut prix, qui se croyent uniques en leur espéce, & qui se vantent à tout propos, sont souvent bien éloignées de leur compte; leurs rares qualitez sont balancées par des défauts essentiels, qui en diminuent le prix. Ceux qui n'ont pas des talens rares, ou un génie sublime, ne doivent pas être méprisez pour cela; car ils ont d'autres perfections plus utiles, & plus nécessaires pour la societé civile. La beauté du plumage du Paon est une perfection stérile, & qui n'est pas d'une grande ressource; & il avoit grand tort de mépriser la Grue, qui est à la vérité moins belle; mais en recompense elle vole avec plus de légéreté.

Ne t'enorgueillis point sur quelque qualité,
Qui paroit en toi sans égale.
Regarde tes défauts, & si ta vanité
Ne t'aveugle point trop, vois ce qui te ravale.



FABLE XCVI.



Du Tigre, & du Renard.

Un Chasseur armé de traits & de fléches qu'il lançoit de tous côtez avec beaucoup d'adresse, faisoit à toute outrance la guerre aux Animaux, qui fuyoient devant un ennemi si redoutable, & qui n'osoient tenir la campagne. Le Tigre, plus fier & plus hardi que les autres, se présenta, & promit de faire tête lui seul à leur

leur ennemi commun. Le Chasseur lança avec roideur une fléche qui atteignit le Tigre. Il se mit à jetter de hauts cris, & à regarder de tous côtez pour reconnoître l'auteur de sa blessure. Le Renard vint au devant du Tigre, & lui demanda, qui avoit eu l'audace de blesser un animal si fier & si courageux. Je ne sai, répondit le Tigre; mais je sens bien à ma blessure qu'elle vient d'un homme qui a beaucoup de force & de vigueur.

SENS MORAL.

La témerité des audacieux est souvent punie. Ceux qui se confient trop dans leurs propres forces, se tiennent moins sur leurs gardes, & sont surmontez par d'autres moins forts. La victoire est souvent l'effet de la prudence, plutôt que de la force. Les ruses & les finesses sont permises à la guerre, & contribuent quelquefois au gain des batailles, autant que le courage, & la valeur. C'est par là que des armées nombreuses sont défaites par des autres bien inférieures en nombre. Nous en avons un bel exemple dans la personne du fameux Scanderbeg, qui n'ayant qu'un camp volant de dix mille hommes, a toûjours désolé, & battu les Armées du Grand Seigneur. Alexandre le Grand, avec trente mille hommes, défit Darius qui trainoit un million de soldats à sa suite. Le Tigre est plus fort qu'un homme seul. Voilà pourquoy celui que fait parler Esope en cette Fable,

le

se vantoit de pouvoir terminer sans aucun secours, la guerre qu'un Chasseur faisoit aux Animaux; mais ce Chasseur rusé se prévalant de son adresse, & se précautionnant contre les approches & la fureur du Tigre, ne combattoit que de loin à coups de traits & de fléches, dont il le blessa enfin, & le mit hors de combat.

Avec tes ennemis tu ne veux point de paix.
En cent occasions tu nous as fait connoître
Qu'aucun autre en valeur ne t'égala jamais;
Mais dans quelqu'une enfin crains de trouver ton maître.

FABLE XCVII.



Des

Des Taureaux, & du Lion.

Quatre Taureaux résolurent de se liguer ensemble pour leur conservation reciproque, & de ne se séparer jamais les uns des autres, pour être toûjours en état de se secourir mutuellement. Le Lion qui les voyoit paître les uns auprés des autres, n'osa jamais les insulter, quoiqu'il se sentît extrêmement pressé de la faim. Mais pour les vaincre plus aisément, il crut qu'il devoit les séparer par de specieux prétextes, afin de les attaquer separêment. Cet artifice lui réüssit, & il devora les quatre Taureaux les uns après les autres.

SENS MORAL.

Les forces unies sont d'une grande résistance; pour les vaincre il faut les séparer. Cette maxime est d'un grand usage dans les Ligues offensives, & défensives, qui se font pour résister à un Prince trop puissant, qui pourroit aisément envahir les Etats voisins, s'ils ne se secouroient les uns les autres, & s'ils ne se tenoient étroitement unis, par les liens d'une bonne intelligence. Le grand soin de ce Prince, est de desunir ces petits Etats, & de jetter entre eux des semences de jalousie; car si tôt que cette bonne intelligence est rompue, il les ruïne sans peine les uns après les autres, & il les assujettit à sa puissance. C'est ce qu'Esope a voulu signifier dans la Fable des quatres Taureaux que

que le Lion ne put jamais vaincre, & qu'il n'osa même attaquer, tandis qu'ils demeurérent unis; mais quand il les eut séparez par de belles promesses, il les égorgea sans résistance.

La concorde est un fort lien,
Qui nous met à couvert d'une lâche entreprise.
Quand on peut la garder, on ne doit craindre rien;
On périt quand on se divise.

FABLE XCVIII.



Du Sapin, & du Buisson.

Le Sapin regardant avec mépris le Buisson, se vantoit de sa hauteur, & de ce qu'on le choisissoit pour être employé à la structure des Pallais des Princes, à faire les mâts des grands vaisseaux ; & il reprochoit au Buisson de n'être bon à aucun usage. Le Buisson répondit modestement au Sapin, que les grands avantages dont il se vantoit avec tant d'orgueil, l'exposoient à de grans malheurs ; car le Bucheron le met en piéces sans miséricorde, & le jette par terre à coups de coignée ; au lieu que le Buisson vit en sûreté dans une condition plus obscure.

SENS MORAL.

Ceux qui croyent avoir un mérite sublime, ne doivent pas mépriser les autres qui n'ont qu'un mérite médiocre. La fortune éleve bien haut de certaines gens, pour leur faire faire une chûte plus éclatante. Sur ce principe, la médiocrité des biens est quelquefois préférable à de grandes richesses, à cause des périls où l'on est exposé dans l'opulence. Ce qui est incompréhensible, c'est que les plus riches ne sont pas encore contens. Voilà pourquoi on les compare fort à propos aux hydropiques, qui ne peuvent éteindre la soif qui les brûle, & qui redouble à mesure qu'ils boivent davantage. L'un des appanages de la grande fortune est l'orgueil, &

la

la diſſolution ; au lieu que dans la médiocrité on a des ſentimens plus humbles & plus modeſtes. Eſope introduit le Sapin qui ſe vante de ſa hauteur & des autres avantages que la nature lui a donnez ; au lieu que le Buiſſon vivant dans l'obſcurité, ſe contente de reprocher à l'autre, que ſi la nature l'a mieux partagé, il eſt auſſi expoſé à de grands revers, puiſqu'on le coupe & qu'on le met en piéces, pour les différens uſages à quoi on le trouve propre; au lieu qu'on laiſſe le Buiſſon ſans lui faire aucun outrage, parce qu'en effet l'on n'en peut pas tirer de grands ſecours.

Songe que tout eſt périſſable.
Vivre tranquillement, c'eſt tout ce qu'il nous faut :
Un état médiocre eſt ſouvent préférable
A ces rangs élevez d'où l'on tombe de haut.

****

FABLE XCIX.

D'un Pêcheur, & d'un petit Poiſſon.

Un Pêcheur ayant pris un petit Poiſſon, dont le goût eſt trés-agreable, réſolut de le manger. Ce petit animal, pour ſe tirer des mains du Pêcheur, lui répréſentoit qu'il devoit lui donner le temps de croître, & le prioit trés-inſtamment de le relâcher, lui promettant de revenir de ſon bon gré mordre à l'hameçon au bout de quelque temps. Il faudroit que j'euſſe perdu l'eſprit, lui repliqua le Pêcheur, ſi je me



me fiois à tes promesses ; & si sous l'espérance d'un bien futur & incertain, je me privois d'un bien présent & assûré.

SENS MORAL.

C'est une grande imprudence de se priver d'un bien que l'on posséde, quelque peu considérable qu'il soit, pour en avoir un autre plus grand à l'avenir, mais dont le succès est incertain. Cette maxime est assez généralement reçue de tous les hommes. Ils ont assez de peine à se priver d'un gain assuré, quoiqu'il soit mediocre, par l'espérance d'un bien plus con-

considérable, mais qui est douteux. Ainsi le Pêcheur ne se laissa nullement persuader par la harangue du petit poisson qu'il venoit de prendre, & il avoit raison d'en user de la sorte; car il valoit mieux qu'il le mangeât, tout petit qu'il étoit, que d'attendre qu'il fût devenu plus gros; puisque le Pêcheur n'étoit pas assuré de le reprendre une seconde fois. Voilà une bonne instruction pour ceux qui se nourrissent de vaines espérances, & qui se privent par leur faute d'un bien qu'ils ont entre les mains.

Ce qui te paroît seur, doit seul te mettre en peine.
Il n'est pas d'un esprit bien sain
De quitter un profit certain,
Pour une espérance incertaine.

****

FABLE C.

De l'Avare, & de l'Envieux.

Jupiter voulant connoître à fond les sentimens des hommes, envoya Apollon sur la terre, pour sonder leurs inclinations. Il rencontra d'abord un Avare, & un Envieux. Il leur dit de la part de Jupiter, qu'il avoit ordre de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderoient, à condition que le second auroit le double de ce que le premier auroit demandé. Cette circonstance fut cause que l'Avare ne put jamais se resoudre à rien demander, dans l'appréhen-



henſion qu'il eut que l'autre ne fût mieux partagé que lui ; mais l'Envieux demanda qu'on lui arrachât un œil, afin qu'on arrachât les deux yeux de l'Avare, ſelon les conventions d'Apollon.

SENS MORAL.

Cette peinture ſuffit pour faire connoître combien l'avarice, & l'envie ſont des vices déteſtables. Ils vont aſſez ſouvent enſemble ; car ceux qui aiment paſſionnément les richeſſes, regardent ordinairement avec un œil d'envie, ceux qui les poſſédent. L'avarice eſt une paſ-

sion démesurée d'avoir du bien, par une appréhension souvent mal fondée d'en manquer à l'avenir. Les Philosophes ont remarqué que les flegmatiques, & les mélancoliques sont plus enclins à l'avarice que les autres hommes, parce qu'ils sont plus sujets à la peur. Cette même raison regarde aussi les vieillards, qui sont plus timides, & plus prévoyans, & qui craignent toûjours de manquer du nécessaire, quoiqu'ils regorgent de biens; mais si les hommes vouloient se contenter précisément du necessaire, ils n'auroient pas besoin de tant se tourmenter pour faire de grands amas. La nature demande peu de chose; l'abondance lui est plus nuisible que profitable. Les premiers hommes, qui ne se nourrissoient que de gland & de lait, & qui se couvroient de peaux de Moutons mal apprêtées, vivoient des siécles entiers. Ce qui est à remarquer dans la Fable de l'Avare, & de l'Envieux, c'est que le premier ne voulut faire aucun souhait, quelque avantageux qu'il lui pût être; & que l'autre aima mieux qu'on lui crevât un œil, pour avoir le plasir cruel de voir crever les deux yeux à son concurrent. A quel excés de bizarrerie, & de cruauté, les passions peuvent-elles porter les hommes!

L'avidité d'avoir est un mal sans remède,
L'Avare n'est jamais content de son destin,
Il se sent ronge de chagrin,
De tout ce qu'un autre posséde.

FA-



FABLE CI.



De l'Enfant, & de l'Avare.

Un enfant pleuroit auprés d'un puits, & donnoit des marques d'une grande douleur. Un Avare qui passoit par là, s'approcha de lui, & lui demanda le sujet de ses larmes & pourquoi il s'affligeoit de la sorte. Que je suis malheureux, répondit cet enfant, en pleurant toûjours de plus en plus! J'avois une cruche d'or, qui vient main-

maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'eſt rompue. L'avare aveuglé par ſa convoitiſe, ne s'aviſa point de demander à l'enfant d'où il avoit apporté cette cruche d'or, ni comment elle lui étoit tombée entre ſes mains. Sans balancer davantage, il quitte ſes habits, & deſcend dans le puits, où il ne trouva point la Cruche d'or, dont l'enfant lui avoit parlé; mais il fut bien plus ſurpris, lors qu'étant ſorti du puits il ne trouva point ſes habits que l'Enfant avoit emportez, & qu'il avoit cachez dans la Forêt voiſine, où il s'étoit ſauvé.

SENS MORAL.

Ceux qui deſirent le bien d'autrui, perdent quelquefois leur propre bien, en voulant s'approprier ce qui ne leur appartient pas. Il arrive aſſez ſouvent que les trompeurs qui uſent de mauvaiſes fineſſes, & de ſupercherie, ſont eux-mêmes trompez: comme il arriva à l'avare de cette Fable, qui croyant contre toute vrai-ſemblance qu'une Cruche d'or étoit tombée dans un puits, quitta ſes habits, pour l'y aller chercher: mais c'étoit un leurre qu'un enfant lui donnoit pour ſe moquer de lui, & pour lui jouer le tour qu'il lui joua dans la ſuite. Cet exemple montre que les enfans ſont ruſez, & méchans, dés leur premier âge, & qu'ils ſont trés-ſuſceptibles de toutes ſortes d'impreſſions. Pour peu qu'ils voyent pratiquer le mal, ils s'y laiſſent aiſément en-

entrainer. Les paſſions croiſſent avec eux, comme les chiffres que l'on a tracez ſur l'écorce des arbres, croiſſent à meſure que les arbres ſe fortifient. Les enfans ſe tournent au bien ou au mal, ſelon les impreſſions qu'on veut leur donner. C'eſt comme une cire molle entre les mains de ceux qui ont ſoin de leur éducation. Si ceux qui les gouvernent ſont vicieux, ils prennent la teinture de leurs vices. Au contraire, ſi on ne leur montre que de bons exemples, ils prennent le pli qu'on leur donne.

La plupart des enfans ſont remplis d'innocence,
Leur âge eſt un rempart contre l'iniquité,
Et qui veut abuſer de leur ſimplicité:
Voit ſouvent le ſuccès tromper ſon eſpérance.



FABLE CII.

D'un Lion, & d'une Chévre.

Un Lion ayant apperçû une Chévre qui broutoit ſur le haut d'un Rocher. Que ne deſcens-tu dans la plaine, lui dit-il, où tu trouveras en abondance le thim, & les ſaules verds que tu mangeras à ta diſcrétion? Quitte ces lieux ſecs & ſtériles, & viens en pleine campagne. Je te ſuis fort obligée, lui répondit la Chévre, du bon avis que tu me donnes; mais ton intention me paroît ſuſpecte, & je ne crois pas que tu me parles ſincérement.



SENS MORAL.

Il n'eſt pas de la prudence de préférer l'agréable à l'utile ; & il arrive aſſez ſouvent que l'amour des plaiſirs plonge dans de grands malheurs, ceux qui les cherchent avec trop d'emportement. Le conſeil que le Lion donnoit à la Chévre de venir en pleine campagne, où elle trouveroit des herbes plus agréables, & en plus grande abondance que ſur la pointe des Rochers où elle broutoit, étoit un conſeil intéreſſé. Le Lion ſe ſoucioit fort peu que la Chévre vint paître dans un bon pâturage ; ſon intention étoit de la dévorer, & il étoit au deſeſpoir de la voir hors des atteintes de ſes griffes. Elle ne fit pas ſem-

ſemblant d'entendre ce que le Lion lui diſoit ; & elle ne jugea point à propos de s'approcher de lui. C'eſt ainſi qu'il en faut uſer à l'égard de ceux qui nous donnent de mauvais conſeils, ſous prétexte d'être dans nos intérêts. Il faut tâcher de pénétrer dans leur intention, pour découvrir les motifs ſecrets qui les engagent à parler comme ils font. Ce que le Lion diſoit à la Chévre paroiſſoit aſſez obligeant, en lui montrant un bon pâturage où elle auroit trouvé toutes ſortes d'herbes en abondance; mais les ongles, les dents, le poil hériſſé, la mine menaçante du Lion ; tout cela fit peur à la Chévre. Cet exemple nous apprend à nous défier des ennemis cruels, qui empruntent le langage des véritables amis, pour faire donner dans le piége qu'ils ont dreſſé. Quand on commence à s'en défier, on ſe tient plus aiſément ſur ſes gardes, & l'on prend tant de précautions pour s'en garantir, que toutes leurs fineſſes & leurs mauvais conſeils deviennent inutiles.

Ce conſeil paroît bon, mais enfin examine
Quel motif te l'a fait donner.
S'il vient d'un ennemi, tu dois le ſoupçonner,
Il tend ſans doute à ta ruïne.

FABLE CIII.

De la Corneille, & de la Cruche.

La Corneille ayant ſoif, trouva par hazard une Cruche, où il y avoit un peu d'eau ; mais comme la Cruche étoit trop



profonde, elle n'y pouvoit atteindre, pour se desaltérer. Elle essaya d'abord de rompre la cruche avec son bec; mais n'en pouvant venir à bout, elle s'avisa d'y jetter plusieurs petits cailloux, qui firent monter l'eau, jusqu'au bord de la Cruche. Alors elle but tout à son aise.

SENS MORAL.

On obtient par sa sagesse, & par sa bonne conduite, ce que l'on n'auroit pu obtenir par la violence, & par la force. La nécessité fait trouver des inventions ausquelles on ne penseroit

seroit jamais, si l'on ne se trouvoit pas dans ces conjonctures fâcheuses. Ce que fit la Corneille en cette occasion, & ce que font encore à peu prés de semblable plusieurs animaux, a fait dire à quelques Philosophes, que les bêtes raisonnoient, & qu'ils tiroient des conséquences. Esope les faits parler pour instruire les hommes, & pour leur apprendre la morale & la véritable sagesse. Ce que l'on peut remarquer à l'avantage des animaux, c'est la merveilleuse prévoyance qu'ils ont pour leur conservation, & pour tout ce qui regarde leur maniére de vie, ou pour perpétuer leur espéce; les soins qu'ils prennent de leurs petits, l'ardeur avec laquelle ils les défendent: mais on peut attribuer tout cela à l'instinct de leur nature, sans qu'il soit nécessaire qu'ils raisonnent, ou qu'ils tirent des conséquences Les plantes germent dans la terre; la digestion se fait dans nôtre éstomach; le chyle, & le sang se distribuent dans les veines, sans que l'ame en ait aucune connoissance, & sans qu'elle le puisse empêcher; car tout cela se fait méchaniquement; & par la force des ressorts, & de la machine. Peut-être que ce qui a donné occasion de penser que les bêtes raisonnoient, c'est que Pythagore ayant publié par toute l'Italie son sentiment sur la métempsycose, il ne fut pas dificile de faire croire que les bêtes raisonnoient, depuis que l'on crut que les ames des hommes passoient dans leurs corps. Esope étoit en cela du sentiment de Pythagore; mais n'en déplaise à ces deux grands hommes, il y a long temps qu'on est revênu de ces rêveries; & l'on ne croit pas en ces siécles-ci, que les bêtes raisonnent ou tirent des conséquences, ni qu'elles distin-

diſtinguent le vrai d'avec le faux. On les a terriblement dégradées depuis que quelques Philoſophes modernes ont publié que les bêtes ne vivent pas, qu'elles ne voyent, & qu'elles n'entendent rien; qu'elles ne ſentent point de douleur quand on les bat, ou quand on les écorche; que ce ſont des automates, & des machines un peu plus parfaites que les montres, parce qu'elles ſont d'un plus excellent ouvrier. Cette opinion diminue beaucoup le prix de ce que fit la Corneille, en jettant des cailloux dans la Cruche, pour faire remonter l'eau juſqu'au bord, afin qu'elle pût boire avec plus de facilité.

N'en deſeſpére point; la choſe eſt difficile,
Mais quoique l'obſtacle ſoit grand,
Avec un peu d'adreſſe, il n'eſt ſi mal habile
Qui ne ſe tire bien de ce qu'il entreprend.



FABLE CIV.

Du Laboureur, & du Taureau.

Un Laboureur avoit dans ſon étable un Taureau indocile, qui ne pouvoit ſouffrir le joug, ni être lié; mais pour l'empêcher de frapper de ſes cornes, comme il avoit accoutumé de faire; il s'aviſa de les ſcier fort prés du crâne, & l'attacha à une charrue, dont il tenoit le manche. Le Taureau ne pouvant plus frapper de ſes cornes, pour ſe venger en quelque façon

de



de son Maître qui l'avoit mis sous le joug, lui remplissoit la bouche & les yeux de poussiére, qu'il faisoit voler avec sa tête & ses pieds.

SENS MORAL.

Les naturels indociles & revêches ne se peuvent guére corriger, quelques soins que l'on prenne pour les réduire. Ceux qui sont accoutumez à mener une vie libre, & qui ont contracté une certaine habitude de libertinage, se revoltent quand on veut les réduire à mener une vie plus réguliére. C'est ce qu'on remarque principalement dans les enfans, à qui on a laissé pren-

prendre un peu trop de liberté dans leur premiére jeunesse, On a toutes les peines du monde à les faire rentrer dans leur devoir, quand on veut les réduire, & les obliger à se captiver davantage. Le Laboureur dont il est parlé dans cette Fable, fut obligé de couper les cornes de son Taureau pour le rendre plus docile, & pour le mettre sous le joug; encore regimboit-il autant qu'il pouvoit; & il faisoit tous ses efforts pour rompre les liens qui l'attachoient malgré lui à la charrue. C'est ainsi que la jeunesse indocile, employe toutes sortes d'efforts, pour s'affranchir d'un joug qui lui pése; mais ceux qui ont le soin de la conduire, ne doivent jamais se relâcher de leur exactitude, & de leur sévérité.

Il est des esprits indociles
Que rien né peut ne dompter ni fléchir.
C'est un joug bien terrible, & dont les plus habiles,
Avec tout leur savoir, ont peine à s'affranchir.

****

FABLE CV.

Du Satyre, & du Païsan.

Un Païsan ayant rencontré dans une Forêt un Satyre demi-mort de froid, le conduisit dans sa maison. Le Satyre voyant que ce Païsan souffloit dans ses mains, lui en demanda la raison. C'est pour les réchauffer, lui répondit-il. Peu de temps après s'étant mis à table, le Satyre vit que le

Paï-



Païsan souffloit dans son potage. Il lui demanda, tout étonné, pourquoi il le faisoit. C'est pour le refroidir, repliqua le Païsan. Alors le Satyre se levant de table, sortit promptement de la maison. Je ne veux point de commerce, dit-il au Païsan, avec un homme qui souffle de la même bouche, le chaud & le froid.

SENS MORAL.

Il ne faut point de société avec les gens qui louent & qui blâment également, & qui tranchent

chent des deux côtez. C'est l'avis que le Satyre de cette Fable donne à tous les hommes, en fuyant ce Païsan qui souffloit de la même bouche le froid & le chaud. Cette Fable est le symbole de ces personnes doubles qui vous accablent de complimens, qui vous comblent d'éloges en vôtre présence, & qui vous déchirent par de cruelles médisances quand vous avez le dos tourné. Ces gens-là sont, pour ainsi dire, des glaives à deux tranchans; ils blâment ou ils louent selon les conjonctures, & toûjours par intérêt, & pour venir à leur fin. On ne doit pas leur savoir beaucoup de gré des éloges qu'ils prodiguent; car un moment aprés ils feront des peintures cruelles des mêmes personnes qu'ils avoient élevées jusqu'aux nues. On peut dire d'eux ce que le Satyre disoit du Païsan, qu'ils soufflent le froid & le chaud de la même bouche; mais il faut rompre avec eux tout commerce, & s'éloigner d'eux, comme le Satyre s'enfuit de la maison du Païsan.

Compte pour un honteux défaut
De n'avoir pas au cœur ce que ta bouche exprime.
Qui souffle le froid & le chaud,
Ne mérite pas qu'on l'estime.



FABLE CVI.

Du Taureau, & du Rat.

Un Rat alla mordre un Taureau couché sur la litiére, & lui déchirer la cuisse à belles dents. Le Taureau se leva tout



tout en furie, & commença à branler la tête, à menacer de ses cornes, & à jetter des mugissemens épouvantables, cherchant par tout l'ennemi qui avoit osé l'attaquer; mais le Rat allongeant la tête hors du trou, où il s'étoit refugié, & où il se trouvoit en assurance, se moquoit de la furie du Taureau. De quoi te servent, lui dit-il, tes cornes menaçantes, contre un petit Animal qui a eu la hardiesse de t'attaquer, & de te blesser, sans redouter ta colére?

SENS MORAL.

Ceux qui paroissent les moins courageux, & les plus méprisables, peuvent insulter les plus forts, & leur causer de grands chagrins. Cette Fable aprend aux hommes qu'il n'y a point de si foible ennemi qui ne soit à craindre, & qui ne puisse nous faire passer de mauvaises heures. La nature a donné à tous les Animaux dequoi se défendre de la violence & de l'insulte. Les Moucherons, les Fourmis, les plus vils insectes ont des aiguillons pour attaquer leurs ennemis, & pour faire des blessures à ceux qui auroient envie de leur faire du mal. Les Grands qui se flattent de pouvoir impunément opprimer les petits, en sont souvent repoussez avec perte ; car quoiqu'ils soient plus foibles, l'industrie supplée au défaut de la force qui leur manque. C'est la politique dont se servent les petits Princes pour s'opposer à la violence d'un Prince plus puissant, qui voudroit les opprimer: car ils se lient ensemble, & réünissent leurs forces pour se mettre en état de lui résister, & même de l'attaquer. Le Rat qui avoit une retraite voisine, où il étoit en assurance contre tous les efforts du Taureau, eut l'audace de l'aller attaquer, & de le mordre impunément, sans que le Taureau, tout fort & tout courageux qu'il est, pût se venger de ses insultes.

Contre chacun, sans te contraindre,
Par ton rang élevé tu te crois tout permis,
Mais souviens-toi qu'il n'est point d'ennemis,
Quelque foibles qu'ils soient, que l'on ne doive craindre.

FA-

FABLE CVII.



D'une Oye, & de son Maître.

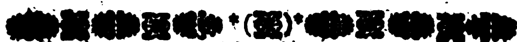
Un homme avoit dans sa maison une Oye qui lui pondoit chaque jour un œuf de pur or. Cet homme se persuadant follement qu'il y avoit dans le ventre de l'Oye une mine de ce précieux métal, la tua pour s'enrichir tout d'un coup. Mais ayant ouvert le ventre de son Oye, & n'y trouvant que ce que l'on trouve dans les

Oyes ordinaires, il commença à se desesperer & à jetter de hauts cris, de sorte qu'il perdit des richesses médiocres, voulant en amasser d'immenses, & d'excessives.

SENS MORAL.

Il faut modérer sa convoitise, & le desir desordonné des richesses; & vivre content dans une fortune médiocre; car pour vouloir trop avoir, on perd souvent tout. Le Maître de cette Oye, qui pondoit chaque jour un œuf d'or, est à bon droit répréhensible de s'être trop hâté d'égorger son Oye, sans avoir mûrement délibéré sur l'exécution de ce dessein, & sur les avantages qu'il en espéroit. Ce fut une extrême imprudence en cet homme de se priver d'un bien certain, quoique médiocre, pour en avoir un plus grand qu'il n'étoit pas assuré d'obtenir, & qui lui manqua en effet. Les regrets qu'il témoigna, quand il se vit frustré de ses espérances, furent tres inutiles. Il n'est plus temps de nous plaindre, & de gémir, aprés avoir fait une sotise, qui ruïne nôtre fortune. C'est ce qui arriva à cet homme, lequel tua imprudemment son Oye. Aprés avoir connu sa sottise, il s'abandonna à son desespoir.

Reprime en tes souhaits cette ardeur violente,
Qui te fait prendre un ridicule espoir,
D'un sort heureux & doux il faut qu'on se contente;
On perd tout quelquefois, quand on veut trop avoir.



FABLE CVIII.



Du Singe, & de ses deux Petits.

Un Singe avoit deux petits jumeaux. Il en aimoit un passionnément, & ne pouvoit souffrir l'autre. Le favori étoit fort ágile, dançoit & sautoit avec une grande légéreté, & faisoit habilement toutes sortes de singeries. Mais un jour par malheur, il se démit une jambe en sautant, & commença à jetter de hauts cris. Le pére qui

l'entendit, accourut incontinent, le prit entre ses bras, & le serra d'une si étrange sorte, qu'il l'étouffa à force de l'embrasser.

SENS MORAL.

Les tendresses excessives des péres envers leurs enfans sont bien souvent la cause de leur malheur, & de leur perte. Le Singe dont il est fait mention dans cette Fable, avoit deux petits, dont l'un étoit haï, & l'autre éperduement aimé; mais cet amour aveugle causa la perte de sa vie. Cette peinture exprime au naturel ce qui se passe tous les jours dans les familles. Les Péres & les Méres, à force de caresser leurs enfans, les étouffent, c'est à dire, que l'indulgence qu'ils ont pour eux, & la négligence qu'ils apportent à les corriger de certains défauts, qui paroissent d'abord assez légers, mais qui dégénérent enfin dans de grands vices, est la cause de leur perte. Ceux qu'ils chérissent le moins & pour lesquels ils témoignent même de l'aversion, ce sont ceux qui réüssissent le mieux, parce qu'ils ne les gâtent point par des caresses outrées, qui corrompent le plus souvent leur santé, aussibien que leurs moeurs; au lieu que ceux que l'on néglige, & que l'on maltraite, font des efforts extraordinaires, pour surmonter par leur vertu, & par leur mérite, l'aversion qu'on leur témoigne.

Aime tous tes enfans en véritable Pére.
Tiens la balance égale, & ne t'aveugle pas.
Si ton cœur tout à l'un, aux autres le préfére,
Tu croiras l'embrasser, & tu l'étoufferas.



FABLE CIX.



Du Renard, & du Léopard.

Le Renard & le Léopard disputoient un jour ensemble de leurs talens, & de leur beauté. Le Léopard vantoit sa peau mouchetée, & peinte de diverses couleurs. J'avoue, lui dit le Renard, que ta peau est plus belle que la mienne; mais en ré-

compenſe, j'ai dans l'eſprit la même beauté, & les mêmes agrémens que tu as ſur la peau.

SENS MORAL.

La fineſſe de l'eſprit eſt préférable à la fineſſe de la peau. Les femmes ne conviennent peut-être pas de cette maxime. Rien ne leur paroît comparable aux agrémens de leur extérieur. C'eſt pour les conſerver qu'elles employent leurs ſoins, & toute leur induſtrie. En effet, c'eſt en quoi conſiſte la plus grande partie de leur mérite. C'eſt ce qui leur donne ce merveilleux aſcendant qu'elles ont ſur les hommes; les plus ſenſez, les plus ſages, les plus auſtéres, ſont les dupes d'un beau viſage. Il faut cependant avouer, quand on examine de près la choſe, que les talens de l'eſprit ſont préférables à la beauté du corps qui ne peut être de longue durée, & que mille accidens divers peuvent détruire en un moment. Auſſi le Renard avoua ſans peine au Léopard, que la beauté de ſa peau ſurpaſſoit la ſienne; mais il ne voulut pas demeurer d'accord pour cela qu'il fût inférieur en mérite; parce que les talens de l'eſprit remplaçoient ce qui lui manquoit d'un autre côté.

Ne t'enfle point d'orgueil pour la beauté du corps,
Elle eſt ſujette au temps, le moindre mal l'efface;
Mais les dons de l'eſprit ſont de riches tréſors,
Qui demeurent lorsque tout paſſe.

FA-

FABLE CX.



De Vénus, & d'une Chatte.

Un jeune homme avoit un amour si violent pour une Chatte, qu'il pria tres-instamment la Déesse Vénus de la métamorphoser en femme. Vénus touchée de compassion pour ce jeune homme, transforma la Chatte en une belle fille d'une rare beauté. Ce jeune homme ne consultant que sa passion, conduisit sur le champ cette fille

 dans

dans sa maison pour se contenter. Ils ne furent pas plutôt dans le lit, que Vénus, pour éprouver cette fille, & pour savoir si en changeant de figure elle avoit aussi changé de tempérament, lâcha un rat dans sa chambre. Alors cette nouvelle épouse oubliant son amant, & le lit nuptial, sauta hors du lit, & se mit à poursuivre le Rat pour le manger. La Déesse irritée de sa légéreté, lui rendit sa premiére forme, & la fit redevenir Chatte.

SENS MORAL.

Il est fort difficile de refondre son tempérament, & de se défaire d'une habitude que le temps a fortifiée. Cette Fable contient plusieurs belles moralitez; car elle fait d'abord connoître les bizarreries de l'amour dans celui que ce jeune homme conçut pour sa Chatte. L'amour suppose pour l'ordinaire de la sympathie, & de la ressemblance; mais quand on est éperduement amoureux, on est capable de toute sorte d'extravagance, & l'on aime souvent, sans savoir pourquoi, des objets qui n'ont rien d'aimable. Esope dans cette Fable a voulu principalement faire connoître que l'on ne change point de mœurs en changeant de condition; car cette fille que l'on feint avoir été changée en Chatte, quitta son Amant & le lit nuptial pour courir après une Souris. Les femmes qui ont été galantes, prennent quelquefois une autre conduite; elles reforment leurs habits, & affectent de paroî-

paroître avec un extérieur reformé; mais leur cœur ne change pas pour cela, quoique leur maniere de vie paroisse plus reguliére, ou plus mystérieuse. On remarque souvent de grandes bizarreries dans l'amour des Dames. Celles qui ont été long-temps fiéres, & qui ont résisté aux attaques, & aux assiduitez des hommes les plus aimables, se rendent à des misérables, & se livrent à leurs propres Valets. Quoique ces exemples soient fort rares, cependant on en a vu qui se sont étrangement oubliées, au grand deshonneur de leur sexe. Ce n'est pas toûjours un bon moyen pour conserver la vertu des femmes, que de témoigner que l'on s'en défie. Les maris jaloux, les méres trop soupçonneuses, portent souvent leurs femmes & leurs filles à des extrémitez trés-fâcheuses, par la rigueur qu'ils tiennent à leur égard. Si leur tempérament les porte aux intrigues & à la galanterie, ils auront bien de la peine à le changer & à lui donner un autre pli. Ils n'ont qu'à se souvenir de la métamorphose de la Chatte changée en fille; car elle ne quitta point son inclination, en quittant sa peau.

Le hazard quelquefois nous éléve en un rang
Où nous n'aurions osé pretendre;
Mais quelque chose en nous marque toûjours le sang
Dont le Ciel nous a fait descendre.

FABLE CXI.

D'un Malade, & d'un Médecin.

Un Malade interrogé par son Médecin sur l'etat de sa santé, & de quelle ma-



maniere il avoit passé la nuit, lui répondit, qu'il avoit extrêmement sué. C'est un bon signe, lui repliqua le Médecin. Il fit le lendemain les mêmes questions que le jour précédent au Malade, qui lui dit que le froid l'avoit tellement saisi, qu'il en avoit pensé mourir. Ce pronostic est encore fort bon, lui repartit le Médecin. Enfin le troisiéme jour, le Médecin ayant demandé au Malade comment il se portoit; & le Malade lui ayant répondu qu'il devenoit hydropique; tant mieux, repliqua ce

ce Charlatan, cette crise est une marque de santé, & vous serez bien-tôt tiré d'affaire. Après que le Médecin se fut retiré, l'un des amis du Malade, lui demanda en quel état il se trouvoit. Helas! mon ami, lui repliqua-t'il, on dit que je me porte bien, & cependant je sens bien que je vais mourir.

SENS MORAL.

Nos plus grands ennemis sont ceux qui mentent pour nous flater, & qui nous cachent nos défauts par une complaisance mal entendue. Le portrait que fait Esope en cette Fable, d'un Médecin Charlatan, peut être appliqué aux faux amis, qui parlent toûjours contre leur conscience, & qui aiment mieux que leurs amis fassent des fautes, que de leur donner des avis salutaires qui les chagrineroient peut-être pour un temps, mais qui les empêcheroient de tomber dans le précipice sur lequel ils marchent, sans le savoir. Ils ont la lâcheté de flater les passions de leurs amis, qui leur découvrent le fond de leur cœur; mais bien loin de les retenir par de sages conseils, ils les abandonnent à leur mauvaise conduite, & ils les comblent encore de louanges empoisonnées. Ils sont à peu près comme ce Médecin de la Fable, qui voyant en son malade des symptomes qui le menaçoient d'une mort prochaine, lui disoit que tout cela n'étoit rien, & qu'en peu de temps il jouïroit d'une parfaite santé. La flaterie est le vice ordinaire

naire de ceux qui approchent les Grands ; on n'ose leur parler avec sincérité, ni leur dire des véritez qui les chagrineroient. Leur délicatesse est extrême, & ils veulent toûjours être applaudis. Les Courtisans qui connoissent leur foiblesse, l'entretiennent par leur encens.

Ne prens aucune confiance
En ceux qui font passer tes défauts pour vertus;
Ce sont cœurs lâches, abattus,
Dont tu dois rejetter l'indigne complaisance.



FABLE CXII.



Da

Des Cocqs, & de la Perdrix.

Un homme qui se plaisoit à nourrir une grande quantité de Poulets, acheta une Perdrix qu'il mit dans sa basse-cour, parmi ses autres volailles. Dès que les Cocqs la virent, ils lui donnérent la chasse pour l'empêcher de manger, & ils la becquetérent avec tant de violence qu'elle fut obligée de s'enfuïr. La Perdrix fort affligée de se voir chassée de la sorte, parce qu'elle étoit étrangére, & nouvelle venue, se consola un moment aprés, en voyant les Cocqs acharnez les uns contre les autres se déchirer des grifes & du bec. S'ils se font une guerre si cruelle, dit la Perdrix, quoiqu'ils ayent été nourris ensemble, & s'ils se traitent avec tant d'inhumanité, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent rebutée, moi qui ne suis qu'une étrangére.

SENS MORAL.

Les Sages se consolent dans leur malheur lorsqu'ils considérent que personne n'en est exempt; & quand ils comparent ce qu'ils souffrent eux-mêmes avec ce que les autres souffrent, ils se contentent de leur condition, & concluent qu'ils ne sont pas plus à plaindre que les autres. Ils n'espérent pas que des brutaux ayent pour eux de grands égards; & quand ils voyent qu'ils traitent inhumainement leurs propres

pres amis, ils n'en attendent pas de grandes honnêtetez. Les persécutions que les Cocqs firent à la Perdrix pour l'empêcher de manger avec les autres volatiles, & pour la chasser de la basse-cour, où le Maître du logis l'avoit mise, réprésentent les mauvais traitemens que les méchans font aux gens de bien, parce que la vertu & la bonne conduite de ceux-ci est un reproche continuel des vices des autres. Cette différence met une espéce d'antipathie entre les uns & les autres. Mais les méchans ne se peuvent non plus souffrir, qu'ils souffrent les gens de bien. C'est ce que l'ingénieux Esope a voulu réprésenter dans le combat des Cocqs, qui se déchiroient & qui se mettoient tout en sang à coups de bec. Ce spectacle consola en quelque maniére la Perdrix du mal qu'ils lui avoient fait. Puisqu'ils se traitent avec tant d'inhumanité, dit-elle dans sa douleur, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent si maltraitée. C'est ainsi que les gens de bien peuvent se consoler, lorsque les méchans les persécutent, en voyant les guerres réciproques qu'ils se font les uns aux autres.

De bien des maux dont l'homme est affligé,
La patience est l'unique reméde.
Avec des turbulens tu te vois engagé,
Ne dis rien, souffre, & te posséde.

FABLE

****

FABLE CXIII.



Du Charbonnier, & du Foulon.

Un Charbonnier avoit loué une trop grande maison, & ne la pouvant occuper toute entiére, il pria un Foulon de s'y venir loger avec lui, & d'y prendre un appartement. Le Foulon n'y voulut jamais consentir, & dit au Charbonnier pour excuse, que la fumée de son char-

bon noirciroit tout ce qu'il auroit blanchi par sa teinture.

SENS MORAL.

Les choses trop dissemblables ne se peuvent aisément allier ; & la maxime du vieux Proverbe est véritable, que les semblables doivent se chercher les uns les autres. Le secret pour trouver quelque agrément dans le commerce de la vie, est de s'unir à des gens, dont les mœurs, l'humeur, les maniéres, s'accordent avec les nôtres ; car il est impossible qu'une société soit agréable & de durée, quand cette conformité ne se trouve pas. Le métier de Foulon & celui de Charbonnier ont trop peu de rapport pour pouvoir compâtir ensemble. Le Charbonnier noircit tout ; le Foulon lave, & décrasse. Cela doit apprendre aux personnes qui sont en estime dans le monde, de ne fréquenter jamais ceux dont la réputation est attaquée, & qui n'ont pas une bonne conduite ; car il n'y a qu'à perdre dans cette sorte de commerce. On doit fuïr les vicieux avec le même soin que l'on évite les pestiférez, pour se garantir du mauvais air qu'ils respirent, de meme que le Foulon évitoit l'approche du Charbonnier, dans l'appréhension que la fumée du charbon ne noircît le blanc qu'il répandoit sur ses étoffes ; & qu'il ne fût obligé de les reblanchir, & de les relaver.

Vois avec quel ami tu prens de l'habitude ;
Demain tu deviendras ce qu'il est aujourd'hui.
S'il est d'un naturel grossier, sauvage, rude,
Tu seras grossier comme lui.

FA-



FABLE CXIV.



De la Chauve-Souris, du Buisson, & de l'Hirondelle.

La Chauve-Souris, le Buisson, & l'Hirondelle, s'associérent autrefois pour faire commerce ensemble. La Chauve-Souris emprunta de l'argent, pour mettre dans la Société. Le Buisson y mit des habits. L'Hirondelle apporta de l'or pour sa part. Après tous ces préparatifs, quand leurs

conventions furent faites, ils montérent sur un Vaisseau ensemble; mais il s'éleva tout à coup une si furieuse tempête, que leur Vaisseau fut brisé; de sorte qu'ils eurent bien de la peine à sauver leur vie, aprés avoir perdu leur argent, & leurs marchandises. Depuis ce temps-là, l'Hirondelle voltige auprés des rivages, pour voir si la mer n'y rejettera pas son or; la Chauve-Souris ne se montre que de nuit dans l'apprehension d'être prise par ses Créanciers; & le Buisson s'accroche à tous les habits des passans, pour tâcher de reconnoître les siens.

SENS MORAL.

Nous avons toûjours dans l'imagination les choses que nous aimons, & que nous avons pratiquées. L'habitude nous fait sans cesse retourner vers les objets de nos inclinations. Il semble qu'il y ait quelque sujet de s'étonner qu'Esope ait allié un Buisson avec des Oiseaux, pour faire commerce ensemble. Sous le symbole de la Chauve-Souris, dont les ongles sont crochus, & les ailes monstrueuses, il a voulu répréfenter le naturel des avares. L'Hirondelle a aussi un grand soin d'épargner, & d'amasser. Pour le Buisson qui demeure attaché à la terre par ses racines, il n'est nullement capable d'un grand mouvement. Cette différence de tempérament entre ces trois choses qu'Esope a ralliées ensemble, donne à entendre que les entre-

pri-

prises ne réüssissent guére quand il n'y a point de sympathie entre ceux qui s'en mêlent. Aussi la société de la Chauve-Souris, de l'Hirondelle, & du Buisson fut trés-malheureuse, puisqu'ils perdirent tout ce qu'ils avoient mis en commun pour leur commerce, & qu'ils pensérent même perdre la vie aprés le débris de leur Vaisseau.

Tu dis qu'à ton malheur rien ne peut s'égaler.
Tu perds beaucoup, je le confesse,
Mais à quoy bon s'en tourmenter sans cesse?
La perte est sans remede, il faut s'en consoler.



FABLE CXV.

De deux Hommes, & d'un Ane.

Deux Voyageurs passant dans des lieux déserts, trouvérent par hazard un Ane dans leur chemin. Ils commencérent à disputer entre eux à qui l'auroit, s'imaginant que la fortune leur avoit fait ce présent. La querelle s'échauffa de telle sorte qu'ils en vinrent aux mains, aucun des deux ne voulant céder à son compagnon; mais tandis qu'ils disputoient, & qu'ils se débatoient de la sorte, l'Ane se sauva, & ils furent tous deux frustrez de leurs espérances.



SENS MORAL.

C'eſt une grande imprudence de ſe quereller, & de ſe rendre de mauvais offices, pour la jouïſſance d'un bien dont la poſſeſſion eſt incertaine. Cette Fable répréſente naïvement le naturel des Plaideurs, qui ſe conſument en procès pour des prétentions chimériques, & qui aprés avoir plaidé long temps, trouvent à la fin de la plaidoirie, qu'ils ont perdu leur argent, leur réputation, leur amis, & leur probité. Ces deux Voyageurs dont parle Eſope, auroient continué enſemble tranquillement leur voyage, s'ils n'euſſent eu rien à démêler; mais la rencontre for-

fortuite de l'Ane les brouilla, & rompit la bonne intelligence qui avoit été entre eux jusqu'alors. Les voilà prêts à se battre & à s'égorger pour posséder une bête, qui se moque d'eux, & qui leur échape tandis qu'ils querellent ensemble.

Tu tâches d'emporter ce qui ne t'est point dû;
Il n'est rien, pour l'avoir, qu'un Concurrent n'employe;
C'est entre vous beaucoup de temps perdu.
Pendant ce temps, adieu la proye.

FABLE CXVI.



Du Liévre, & de la Tortue.

Le Liévre considérant la Tortue qui marchoit d'un pas tardif, & qui ne se traînoit qu'avec peine, se mit à se moquer d'elle, & de sa lenteur. La Tortue n'entendit point raillerie, & lui dit d'un ton aigre, qu'elle le défioit, & qu'elle le vaincroït à la course, quoiqu'il se vantât fiérement de sa légéreté. Le Liévre accepta le défi. Ils convinrent ensemble du lieu où ils devoient courre, & du terme de leur course. Le Renard fut choisi par les deux parties pour juger ce différent. La Tortue se mit en chemin, & le Liévre à dormir, croyant avoir toûjours du temps de reste, pour atteindre la Tortue, & pour arriver au but avant elle. Mais enfin elle se rendit au but avant que le Liévre fût éveillé. Sa nonchalance l'exposa aux railleries des autres animaux. Le Renard en Juge équitable, donna le prix de la course à la Tortue

SENS MORAL.

La présomption & la nonchalance gâtent souvent de fort bonnes affaires. On ne doit jamais rien négliger, même avec les ennemis qui paroissent les moins redoutables. Le Liévre se confiant en sa vîtesse crut qu'il pouvoit dormir tout

tout à son aise, & laisser prendre les devants à la Tortue, qui se défiant d'elle-même se mit toûjours en chemin, & trompa le Liévre par sa vigilance. Il n'est pas temps de dormir quand on a des affaires de conséquence à terminer. Il ne faut pas même trop compter sur ses talens personnels ni sur le peu de mérite de l'ennemi qu'on a en tête; car enfin l'adresse, la vigilance, les soins qu'on se donne, peuvent suppléer au défaut des talens, comme on le voit par cette victoire que la Tortue remporta sur le Liévre. Il ne sert de rien d'avoir de belles qualitez, si l'on n'en fait un bon usage au besoin. La vitesse du Liévre lui fut inutile, parce qu'il s'amusa à dormir pendant qne sa rivale, malgré sa lenteur, & sa pesanteur naturelle, doubloit le pas, pour arriver au but. La même chose arrive à peu prés dans les combats particuliers. Un ennemi qui se croit invincible, & qui néglige de prendre des précautions, est vaincu par un autre moins redoutable que lui; mais qui sait se servir habilement de tous ses avantages.

Pour faire réüssir une grande entrepsise,
Il ne faut rien précipiter.
Dans ces occasions la lenteur est de mise,
Et l'on perd le succès que l'on veut trop hâter.



FABLE CXVI.

De l'Ours, & des Mouches à miel.

Un Ours preſſé de la faim ſortit du bois, pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en ſon chemin des ruches à miel; il ſe mit à les lêcher. Une Abeille ſortit de la ruche, & fit une piquure trés-douloureuſe à l'oreille de l'Ours, qui de rage renverſa toutes les Ruches à miel. Alors les

les Abeilles irritées de cet outrage, ſortent en foule de leurs Ruches, s'acharnent ſur l'Ours, & le piquent juſqu'au ſang, pour ſe vanger de leur ennemi, & du dégât qu'il avoit fait à leurs Ruches; de ſorte que l'Ours honteux & enragé, fut contraint de ſonger à la retraite; condamnant en lui-même ſa brutalité & ſon emportement, qui lui avoit attiré tant d'ennemis.

SENS MORAL.

Ceux qui paroiſſent les plus foibles, empruntent des forces de leur deſeſpoir, quand on les opprime. On peut apprendre par cette Fable, que les Grands doivent appréhender la colére des petits, & que pluſieurs foibles ennemis peuvent réſiſter à un plus fort, comme on le voit par l'exemple de l'Ours, & des Abeilles. On doit toûjours appréhender la colére de celui qu'on a outragé, quoiqu'il ſemble être dans l'impuiſſance de ſe venger; car il peut emprunter du ſecours, & recourir aux ruſes & aux ſtratagêmes. Il n'y a nulle comparaiſon entre la force d'une Abeille & celle d'un Ours; cependant pluſieurs Abeilles unies enſemble obligérent l'Ours à déſerter & à prendre la fuite, pour ſe garantir de leurs aiguillons. Elles ſe mirent toutes en fureur voyant leur ruches renverſées, & leur travaux ruïnez, & ne ſongérent plus qu'à ſe venger d'un ennemi, qui les traitoit avec tant de brutalité quoiqu'elles ne lui euſſent donné aucun ſujet de ſe plaindre d'elles. Cela doit apprendre aux Grands à ménager les petits, & à crain-

craindre leur desespoir, qui se tourne quelquefois en rage, & en fureur, & qui cause de grands desordres.

Si quelqu'un ose t'outrager,
N'en crois point contre lui ton humeur violente.
Au lieu d'un ennemi l'on s'en attire trente,
Quand, sans prévoir la suite, on cherche à se venger.



LES FABLES

DE

PHILELPHE,

POETE LATIN.



LES FABLES DE PHILELPHE, POETE LATIN.

FABLE PREMIERE.

Du Faucon, & de la Colombe.

Le Faucon ayant apperçu une Colombe, alla fondre de roideur sur elle, pour la dévorer. Il la tenoit déja entre ses serres, lorsqu'il apperçut par hazard un Pigeon, qui lui parut plus gros, & mieux nourri. Il lâcha la Colombe, pour courir aprés le Pigeon. La Colombe se voyant en liberté, s'enfuit à tire d'aîles. Le Pigeon voloit avec tant de légéreté, & tant de vîtesse, que le Faucon ne put jamais l'attraper. Il voulut donc courir aprés la Colombe, qui étoit déja bien loin, de sorte qu'il ne prit ni l'un ni l'autre.

SENS MORAL.

La multiplicité des projets fait souvent manquer les entreprises. Le Faucon de cette Fable, est le symbole de ces hommes avides, & in-

insatiables, qui perdent souvent ce qu'ils ont, par un desir immodéré d'avoir ce qu'ils n'ont pas. Ces gens-là se croyent pauvres & indigens au milieu de l'abondance; & ils ne sont jamais contens, quoiqu'ils regorgent de biens. Leur avarice insatiable est souvent punie, par les fausses démarches qu'ils font pour amasser de nouvelles richesses; on leur fait rendre gorge, & on les prive des biens qu'ils n'ont pas légitimement acquis. Le Faucon tenoit entre ses serres une Colombe, qui ne pouvoit plus échaper. Il ne tenoit qu'à lui de la manger à son aise; cependant il la laissa aller pour courir aprés une autre proye; mais son espérance fut trompée, pour n'avoir pas voulu se contenter de ce qu'il avoit.

Ta fortune est assez heureuse.
Pourquoi d'autres projets veux-tu venir à bout?
L'avide convoitise est souvent dangereuse,
Et qui veut trop avoir, perd tout.



FABLE II.

De la Couleuvre, & du Hérisson.

Pendant un temps incommode & fâcheux, le Hérisson ne savoit où se retirer. La Couleuvre en eut compassion, & le fit entrer dans son trou, à condition qu'il en sortiroit si-tôt que l'orage seroit passé. Le Hérisson le lui promit; mais se trouvant bien à son aise dans le trou de la Cou-

Couleuvre, il s'y étendit tout de son long, & se mit au large, sans se soucier d'incommoder son Hôtesse. La Couleuvre murmuroit en elle-même, & se savoit mauvais gré d'avoir logé chez elle un animal si incivil, & si incommode; car le Hérisson tenant ses pointes droites, la piquoit de tous côtez; de sorte qu'elle se vit contrainte de lui céder sa loge, & de chercher une autre demeure.

SENS MORAL.

Les ingrats n'ont point de honte de faire du mal à ceux mêmes qui leur ont rendu de bons offices. La Couleuvre receut avec bonté dans sa petite Loge le Hérisson, bien loin d'en avoir de la reconnoissance, il tourna ses pointes contre elle, & l'obligea à se retirer. On voit assez souvent des exemples d'une pareille ingratitude, & des gens qui ont l'esprit assez malfait, pour se servir des faveurs qu'ils ont reçues contre leurs propres bienfaicteurs. Ce vice est bas & fort ordinaire parmi les Valets, qui épient curieusement tout ce que font leurs Maîtres, pour le redire à qui voudra l'entendre. Ces malheureux qu'on loge, & que l'on nourrit; font tout le mal qu'ils peuvent à ceux qui les ont retirez de la misére, & qui leur fournissent de quoi vivre, & toutes les choses nécessaires. S'ils pouvoient, ils chasseroient leurs Maîtres de leurs maisons, comme le Hérisson chassa la Couleuvre. Il y a encore un dé-

faut que la conduite du Hérisson nous apprend à éviter ; c'est qu'il faut avoir de la reconnoissance pour ceux qui nous reçoivent dans leurs maisons, & qui nous rendent les devoirs de l'hospitalité. Si la chére qu'ils nous font est frugale, il faut bien se donner de garde d'en paroître mécontent, & de vanter les bons repas que nous avons faits en d'autres lieux ; car ce seroit une maniére détournée de mépriser la réception que l'on nous feroit. L'ingratitude, de quelque espéce qu'elle soit, est tres-haïssable ; mais il n'y a point de supplices capables d'expier le crime de ceux qui outragent leurs bienfaicteurs, & qui abusent de leurs bienfaits contre eux-mêmes, comme fit le Hérisson à l'égard de la Couleuvre.

Un malheureux implore ton secours ;
Il est beau de te voir adoucir sa disgrace,
Mais souvent d'un bienfait le souvenir s'efface ;
Crains de te repentir d'avoir sauvé ses jours.



FABLE III.

Du Serpent, du Renard, & du Hérisson.

Le Serpent ayant résolu de se venger du Renard, se mit à le caresser, & lui tint ce langage. Je ne sai, lui dit-il, si tu connois par expérience, combien la chair du Hérisson est délicate, & de bon goût. Il n'y a point de mets plus exquis, ni

ni qui te convienne mieux; si tu en avois tâté, tu ne voudrois plus manger d'autre chose. Je te conseille d'en faire l'expérience, voici un Hérisson qui se présente fort à propos, tu pourras aisément le surprendre, car il ne se tient point sur ses gardes. Attaque-le promtement, sans redouter ses pointes. A peine le Serpent eut-il achevé sa harangue, que le Renard se jetta sur le Hérisson à corps perdu, pour le manger; mais le Hérisson eut recours à sa ruse ordinaire; il se ramassa en rond comme une boule toute hérissée de pointes. Le Renard ne s'en effraya point d'abord, & résolu de poursuivre sa proye, ne voulut point lâcher prise, espérant toûjours de venir à bout du Hérisson; mais plus il le serroit, plus il sentoit la pointe de ses aiguillons. Enfin vaincu par la douleur, il abandonna son entreprise, en s'écriant: O Dieux, que vous avez produit une dangereuse espéce d'animaux! mais je suis bien dupé, d'avoir cru si légérement le conseil d'un traître.

SENS MORAL.

Il faut examiner mûrement la nature des conseils qu'on nous donne, avant que de s'y rendre, & de quelle part ils nous viennent. On peut connoître par la supercherie que le Serpent

fit au Renard, à quels artifices ont recours ceux qui veulent ſe venger. Quoi qu'en diſent les vindicatifs, cette paſſion n'eſt pas une marque de courage. Il y a plus de grandeur d'ame à pardonner qu'à ſe venger. Ceux qui portent la vértu juſqu'à faire du bien à ceux qui leur ont fait du mal, méritent des loüanges immortelles. Agéſilas procuroit ſous main des Charges à ceux qui le haïſſoient, quand il connoiſſoit qu'ils avoient d'ailleurs du mérite. Philippe, pére d'Alexandre; faiſoit du bien à ceux qui le déchiroient par leurs médiſauces. La vengeance que le Serpent voulut prendre du Renard étoit tres lâche, & tres-blâmable; parce qu'il y intéreſſoit le Hériſſon, dont il n'avoit aucun ſujet de ſe plaindre. Le Renard, tout fin qu'il eſt, fut un peu trop crédule en cette affaire, & donna trop légérement dans le panneau que le Serpent lui tendoit. C'eſt un avis pour nous tenir en garde contre les ſurpriſes de nos ennemis, qui nous donnent quelquefois des conſeils deſavantageux, ſous prétexte d'entrer dans nos intérêts. Un Philoſophe diſoit, qu'il ne faut point ajoûter de foi aux paroles de ſes ennemis, même dans les choſes croyables; & qu'on doit au contraire croire ſes amis, même dans les choſes qui paroiſſent incroyables. Le Serpent, pour mieux tromper le Renard, & pour le faire tomber dans le piége qu'il lui tendoit, employa la ruſe, & la flaterie. Le Renard ſe laiſſa ſéduire, quoiqu'il ſoit ſi ruſé lui-même, & ſi expert en l'art de tromper; mais cet exemple nous prouve que les plus fins ſe laiſſent aiſément ſurprendre par les flateries & par les encens.

Toûjours dans leurs conseils les méchans sont à craindre,
Et sous de beaux dehors quelque piége est tendu.
Des maux qu'ils t'ont causez, tu ne dois pas te plaindre,
A ta crédulité ce châtiment est dû.

FABLE IV.

Du Renard, & de l'Ecrevisse.

L'Ecrevisse fâchée de se voir l'objet des railleries du Renard qui lui reprochoit qu'elle marchoit à reculons, lui dit un jour, toute en colére, Ne m'insulte pas comme tu fais; je te défie à la course; & quoique tu te vantes de ta vitesse, je te surpasserai en légéreté. Le Renard regardant l'Ecrevisse avec un ris moqueur, accepta le défi. Alors l'Ecrevisse s'accrocha subtilement à sa queue, sans qu'il s'en apperçût, & s'y tint ferme, pendant que le Renard couroit. Lors qu'il fut arrivé auprès du but, il se détourna pour voir où étoit l'Ecrevisse; mais elle se détacha finement de la queue du Renard, & elle se trouva par ce moyen plus avancée que lui, & plus prés du but. Alors se moquant de son adversaire, elle eut l'audace de lui dire, qu'elle avoit mieux couru que lui. On te croiroit, lui repartit le Renard, si tu

tu pouvois marcher autrement qu'à reculons.

SENS MORAL.

Les railleurs doivent souvent s'attendre à être raillez à leur tour. L'Ecrevisse ennuyée de se voir l'objet des mauvaises plaisanteries du Renard, résolut de s'en venger, & de le battre de ses propres armes. Il se moquoit toûjours de sa lenteur, & de sa maniére ridicule de marcher à reculons. Ce Renard étoit de l'humeur de la plûpart des hommes, qui s'attachent à examiner les défauts d'autrui, pour les leur reprocher incivilement. On peut souffrir une raillerie innocente, qui se dit en passant, & sans aucun dessein d'offenser; mais on ne souffre guére celles qui sont les effets d'une malice envenimée, ou qui regardent des défauts personnels; c'est à quoi il ne faut jamais toucher. Un homme qui ne fait que rire quand on lui reproche d'aimer le vin, & les femmes, & d'autres vices de cette nature, est au desespoir, quand on lui reproche d'être borgne, ou boiteux, & d'avoir la taille contrefaite; quoiqu'il ne puisse point remédier à ces imperfections naturelles, & qu'il n'y ait point de sa faute en cela. C'est ce que le Poëte a voulu figurer dans cette Fable de l'Ecrevisse, qui se trouva tres-offensée que le Renard lui eût reproché, qu'elle marchoit de travers, & à reculons; & elle n'eut point de repos jusqu'à ce qu'elle se fût vengée de cet outrage.

Où l'habileté manque, on fait agir l'adresse.
Par là de grands projets ont été couronnez.

Quel

Quel plaisir pour celui que la ruse intéresse,
Quand les plus fins par lui sont afinez !

****

FABLE V.

Du Loup, & du Laboureur.

Un Berger poursuivoit à toute outrance un Loup, qui s'étant refugié auprès d'un Laboureur, le pria tres-instamment de lui donner un asyle, & de le mettre en lieu de sûreté, lui promettant, foi de Loup, de ne manger jamais ni ses brebis, ni ses moutons. Le Laboureur ne sachant où le mettre; cache-toi promptement, lui dit-il, sous ce monceau de paille; personne n'aura la pensée de t'y venir chercher; & je te donne ma parole de ne point découvrir le lieu de ta retraite. Le Loup se cachá donc le mieux qu'il put sous cette paille. Le Berger arriva incontinent armé d'un gros bâton, & demanda au Laboureur s'il n'avoit point vu le Loup. Non, lui dit-il, mais en même-temps, il lui fit signe de l'œil, pour lui découvrir le lieu où il étoit caché. Le Loup remarqua ce signe; le Berger n'en profita pas, & ne put découvrir le lieu, où étoit le Loup. Il fit encore dans la forêt plusieurs

courſes inutiles, & retourna enfin chez lui tout triſte ſans avoir pu trouver le Loup, qui ſortit promptement du lieu où il s'étoit mis; & dit, s'adreſſant au Laboureur, Je vous remercie de l'aſyle que vous m'avez donné, & je tâcherai quelque jour de vous donner des marques de ma reconnoiſſance, quand l'occaſion s'en préſentera.

SENS MORAL.

L'envie de nuire eſt réputée pour l'effet; & l'on ſait autant de mauvais gré aux gens pour le mal qu'ils veulent nous faire, quand il n'y a que la volonté qui leur manque, que pour celui qu'ils nous font. Le Loup eut ſans doute raiſon de ſe fâcher contre le Laboureur, qui fit tout ce qu'il falloit pour trahir le Loup, & pour le faire prendre dans l'endroit où il s'étoit retiré. Ainſi ce Laboureur perdit le fruit de ſon bienfait, & s'attira par ſa ſupercherie, l'indignation du Loup, qui s'en vengea dans la ſuite ſur ſes brebis, & ſur ſes moutons. Rien n'eſt plus à craindre qu'une haine cachée ſous de belles apparences d'amitié; car l'on ne s'en défie pas, & l'on ne peut guére ſe précautionner contre ceux qui nous font des offres de ſervices, pour nous trahir, & pour nous livrer à nos ennemis. Le Villageois dont il eſt parlé en cette Fable, offre une retraite au Loup, qui lui demandoit un aſyle; mais en même-temps il découvre à ceux qui le pourſuivoient, l'endroit où il s'étoit caché; de ſorte qu'il ne lui offrit ſa maiſon que pour le livrer à ſes ennemis. Mille gens

jouent

jouent encore dans le monde le personnage de ce perfide. Il vous font de beaux semblans d'amitié; mais ils cachent une malice noire sous ces beaux dehors, & ils ne vous font ces feintes caresses que pour vous perdre. Cependant il arrive souvent que leur dissimulation est punie comme ils le méritent; car quand on a découvert leur perfidie, non seulement on ne leur tient aucun compte des bons offices qu'ils nous ont rendus; mais on met encore tout en œuvre pour les punir des trahisons qu'ils avoient envie de nous faire.

Crains le reproche amer de n'être pas fidelle,
Quand à quelqu'un donnant ta foi,
Tu suis en la faussant ta pente naturelle,
Tu fais naître en son cœur une haine mortelle,
Qui peut un jour eclater contre toi.



FABLE VI.

De deux Voyageurs.

Deux jeunes hommes convinrent de voyager ensemble, & avant que de commencer le voyage, ils se promirent mutuellement de ne point s'abandonner dans tous les périls où ils pourroient se trouver. Quelques jours après ils rencontrérent sur leur route, un Sanglier qui vint à eux d'un air furieux. Les deux Voyageurs se défendirent d'abord avec beaucoup de courage,

& se servirent de leurs armes avec toute l'adresse dont ils purent s'aviser. Ils arrivérent sur le bord d'un ruisseau que les eaux de la pluye avoient extrêmement enflé. Ils se querellérent à ce passage ; & cette dispute à contre-temps, fut cause que l'un d'eux se noya misérablement, & que l'autre fut devoré par le Sanglier.

SENS MORAL.

Les sociétez sont plus ruïneuses qu'utiles, quand la bonne intelligence vient à cesser. Les amitiez ne se lient qu'avec peine, & se rompent fort facilement. Des intérêts différens, quelque légére dispute qui survient pour des bagatelles, quelques formalitez mal observées de part & d'autre ; tout cela suffit pour refroidir des amis qui ont été long-temps en fort bonne intelligence. La diversité des humeurs, & du tempérament est encore un grand obstacle à la durée de l'amitié ; de sorte qu'il est d'une extrême conséquence, avant que de s'embarquer dans aucune liaison, de bien connoître le génie, & les mœurs de ceux à qui l'on veut se donner. Les deux Voyageurs de cette Fable se promettent réciproquement en commençant leur voyage, une amitié réciproque, & de se secourir dans tous les dangers où ils se trouveroient ; mais une dispute qui s'échauffa sur le point de passer un ruisseau, à qui passeroit le premier pour éviter la dent du Sanglier qui les poursuivoit ; fut cause qu'ils périrent tous deux misérablement ; au lieu que s'ils eussent continué à se défen-

défendre, comme ils avoient fait d'abord, ils auroient pu se garantir de leur ennemi commun.

Quand deux amis se desunissent,
Dans leurs dissensions tout est à redouter.
Emportez sur un rien, & vifs à contester,
Quelquefois tous les deux périssent.



FABLE VII.

De la Poule, & de ses Poussins.

Une Poule ayant rencontré un monceau de blé, se mit à crier de toute sa force, pour appeller ses Petits & pour leur faire par de cette découverte. Ils y accoururent tout aussi-tôt, & commencérent à écarter le grain avec leurs piez. La Poule voyant leur sottise, leur demanda pourquoi ils profitoient si mal d'une si belle occasion, & pourquoi ils dispersoient de la sorte tout le grain qu'ils avoient devant eux. Ma mére, lui répondit l'un des Poussins, nous suivons vôtre exemple, & nous pratiquons en cela les leçons que vous nous avez montrées plusieurs fois.

SENS MORAL.

Les exemples sont plus persuasifs que les discours; & pour persuader effectivement, il faut

faut pratiquer ce que l'on enſeigne. Ce qui eſt en cela de fâcheux, c'eſt que l'on a toûjours plus de penchant à ſuivre les mauvais exemples que les bons, à cauſe de la corruption de la nature. Ce n'eſt pas une excuſe légitime pour ſe juſtifier, de dire que l'on fait ce que l'on a vu faire aux autres. S'il eſt louable de les imiter quand ils font bien, & qu'ils pratiquent la vertu, il n'eſt nullement permis de les imiter quand ils font mal. La réponſe que fit à la Poule l'un de ſes Pouſſins, qu'ils éparpilloient le grain à ſon exemple, doit apprendre aux péres & aux méres à ne jamais rien faire devant leurs enfans, que ce qu'ils veulent qu'ils imitent. Ils doivent ſe cacher avec de grandes précautions, quand ils veulent faire quelque choſe qui ſeroit capable de bleſſer leur imagination encore tendre. Ces exemples font de grandes impreſſions ſur leurs eſprits, & ſont cauſe ſouvent qu'ils ſe jettent dans de grands deſordres

Quand tu blâmes quelqu'un, ton ſoin doit être extrême,
A voir ſi tes défauts ne parlent point pour lui.
On a tort de vouloir condamner en autrui
Ce qu'on ſe pardonne à ſoi même.

FABLE VIII.

Du Palmier, & de la Citrouille.

Le Palmier étoit demeuré ſtérile durant pluſieurs années; mais il ſe flatoit de l'eſpérance de porter à l'avenir des fruits plus beaux que par le paſſé. Un Villageois ſema

sema par hazard au pié de ce Palmier plusieurs grains de Citrouille, qui produisirent de grosses tiges, & des feuilles fort larges, qui s'élevant le long du Palmier, portérent leur fruit jusqu'au plus haut de ses branches. Eh quoi! dit le Palmier tout en colére à la Citrouille, toy qui n'es que ventre, & que graine, as-tu bien l'audace de t'élever jusqu'à moi, & d'empiéter sur mes terres? Contente-toy de te renfermer dans tes bornes, & n'usurpe pas avec tant d'insolence un fonds qui m'appartient. Ces paroles du Palmier irritérent plus que jamais l'orgueil de la Citrouille. Je me moque de toi, lui repliqua-t'elle fiérement; je porte ma tige & mes feuilles où il me plaît, & j'occupe plus de terrain que mes voisins ne le voudroient; mais tu ne connois pas encore tout mon pouvoir; mes enfans dont le nombre croit chaque jour, te l'apprendront à ta honte. Voilà sans doute des menaces bien insolentes, repartit le Palmier; mais au moins apprens moi depuis quel temps tu t'es élevée si haut, & si tu ne rampes plus à terre. C'est seulement depuis trois mois, répondit la Citrouille, que je suis parvenue à ce point d'élévation où tu me vois. Tu n'as pas perdu ton temps, repliqua le Palmier;

mais

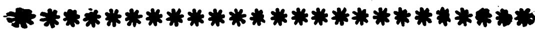
mais aussi ne te reste-t'il plus de chemin à faire.

SENS MORAL.

La présomption & la vanité empêche que l'on ne se connoisse, & grossit souvent mal à propos l'idée que l'on a de son mérite. La Citrouille, que sa masse & son poids obligent à ramper toûjours à terre, a l'insolence de se comparer au Palmier, parce qu'elle s'étoit élevée fort haut à l'appui de ses branches. C'est le symbole de ces hommes grossiers & terrestres, lesquels ayant plus de présomption que de mérite, veulent s'égaler aux plus grands personnages, & aux plus beaux génies. Ils se flattent mal à propos, que l'éclat dont ils sont revétus éblouït tout le monde, & suffit pour cacher leurs mauvaises qualitez. Mais les mêmes choses par où ils pretendent se faire valoir, c'est justement ce qui les expose à l'envie, & au mépris de tout le monde. Ils ressemblent en quelque maniére à la Citrouille dont les larges feuilles, qui ont d'abord une si belle apparence, se reserrent tout à coup, se flétrissent, & se détachent de leur tige; d'ou l'on peut apprendre qu'une élévation précipitée n'est jamais durable. Aussi voit-on que ces personnes qui font une grande fortune en peu de temps, tombent de même, & passent comme un éclair, ou un torrent, dont l'éclat & le bruit ne durent que quelques momens.

Cesse de t'applaudir, de voir en un moment
Ta fortune si haut montée.
Une grandeur soudaine, & trop precipitée
Est bien sujette au changement.

FA-



FABLE IX.

Le Lion, & le Pourceau.

Un Lion paſſant un jour dans une Forêt, voulut ſe détourner d'un chemin rempli de boue. Il apperçut un Pourceau dans le milieu de la fange, qui s'y veautroit. Infame animal, lui dit-il, n'as-tu point de honte de venir chercher un lieu ſi vilain, & ſi puant, qui fait ſoulever le cœur de tout le monde? Ne ferois-tu pas mieux de te tenir toûjours net & propre, au lieu de ſalir, comme tu fais, tes ſoyes dans la fange? Le Pourceau reçut de fort mauvaiſe grace cette remontrance. De quoi te mêles-tu, repliqua-t'il au Lion? je ne cenſure point ce que tu fais; laiſſe-moi vivre à ma fantaſie, & ne te mêle point de mes affaires. Je fais ce qu'il me plaît, fais de même ce que tu voudras, & vis à ta mode.

SENS MORAL.

Les actions infames choquent les perſonnes raiſonnables, & attirent leurs remontrances, qui ſont pour l'ordinaire aſſez mal reçues; comme on le voit par l'exemple du Pourceau, qui trouva fort mauvais que l'on lui reprochât d'aimer l'ordure, & de ſe veautrer dans la fange. Quoique la remontrance du Lion fût bien fon-

fondée, & trés-raisonnable, cependant le Pourceau, bien loin d'en profiter, s'en offensa. Voilà ce que font la plupart de ceux qui s'abandonnent aux vices ; ils ne peuvent souffrir les remontrances de ceux qui veulent les remettre dans le bon chemin, & les ramener à leur devoir. Au lieu de leur en savoir bon gré, ils les regardent avec horreur, comme s'ils étoient leurs plus cruels ennemis. Voilà ce qui fait que les hommes se corrigent rarement de leurs défauts, dont ils ne s'apperçoivent pas toûjours eux-mêmes, ils fuyent ceux qui leur montrent le flambeau pour les éclairer. C'est en quoi l'on raisonne mal ; car il faudroit avoir autant de docilité pour les corrections, que l'on a d'avidité pour les louanges. On veut être applaudi quand on a fait une bonne action, pourquoi ne vouloir pas être redressé quand on a fait une fausse démarche ? Ceux qui n'aiment pas les corrections, ont bien de la peine à en revenir, quand ils ont fait quelque faute ; mais il faut aussi que les personnes qui s'ingérent de faire des reprimandes aux autres, prennent bien leur temps ; autrement elles ne font qu'effaroucher & rebuter, au lieu de faire un bon effet. Le Lion avoit droit de reprendre le Pourceau d'aimer ainsi l'ordure, & de se veautrer dans la fange ; cependant il ne profita point de ses bons avis. C'est ainsi que ceux qu'une habitude invétérée retient depuis long-temps dans le mal, rebutent les conseils de ceux qui tâchent de les ramener à la raison. L'accoutumance ajoûte un nouveau poids au penchant naturel qui les porte au vice, & les empêche de sortir du bourbier où ils se sont enfoncez.

Chacun selon son goût se forme des plaisirs.
Quel droit a-t'on d'y trouver à redire?
Comme nôtre penchant régle seul nos désirs,
Lorsqu'ils sont satisfaits, cela nous doit suffire.



FABLE X.

Du Passereau, & de l'Hirondelle.

Un Passereau ayant apperçu sur le toit d'une maison une Hirondelle qui chantoit sans cesse, lui tint ce langage. En vérité je porte envie à ton bonheur, tu passes toute ta vie dans la joye, sans appréhender le chagrin ni aucune infortune; & moi je me vois sans cesse exposé à de continuelles allarmes. Le mouvement de la moindre feuille me glace, & me fait trembler. Cependant ton assurance est telle, que tu demeures tranquille parmi le bruit des hommes, & que tu ne t'enfuis point à leur approche. Je ne comprens pas pourquoi ils te ménagent de la sorte, puisque le bruit que tu fais doit les incommoder beaucoup. Ma surprise est donc bien fondée, de voir qu'ils te laissent en paix, & qu'ils ne te chassent pas comme une fâcheuse, & une importune, & de ce qu'ils ne tendent pas des piéges pour te faire mourir. L'Hirondelle fit cette réponse au

Passereau, élevant sa voix plus haut qu'à l'ordinaire. C'est à tort, lui dit-elle, que tu m'insultes de la sorte; car quelque mérite que tu croyes avoir, par quel endroit ôses-tu te comparer à moi? Ton chant est tout uni, & toûjours sur le même ton, il n'y a rien de doux, ni de mélodieux dans ton ramage; tu fais un tort considérable aux moissons; car le grain n'est pas plutôt semé, que tu le manges, & tu détruis par ce moyen l'espérance des Laboureurs. Ils n'ont point à me reprocher un semblable dégât, ainsi ils me souffrent de bon cœur dans leurs maisons, parce que je les réjoüis par mon chant. Outre tous ces avantages, j'ai encore le talent de purger l'air d'insectes, & des autres animaux qui l'empoisonnent. Tâche donc de faire comme moi; alors les hommes te témoigneront la même complaisance qu'ils me témoignent.

SENS MORAL.

On s'affectionne à ceux qui ne songent qu'à faire du bien; mais l'on persécute sans cesse ceux qu'un méchant naturel porte toûjours à faire du mal. C'est ce que Philelphe a voulu donner à entendre dans la Fable de l'Hirondelle, & du Passereau. L'une réjoüit par son chant ceux chez qui elle habite; mais le Passereau,

reau, avide & avare, pille les moissons des Laboureurs. Aussi ils le chassent, & lui tendent des piéges pour le surprendre. Voilà pourquoi il avoue ingénûment à l'Hirondelle, qu'il passe sa vie dans des appréhensions continuelles d'être pris ou assommé. Mais l'innocente Hirondelle passe sa vie tranquillement parmi les hommes. Ils la souffrent dans leurs maisons, parce qu'elle ne leur fait point de mal, & qu'au contraire elle tâche de les réjoüir par son chant.

Toûjours au moindre bruit l'ame de trouble atteinte,
Tu fuïs, & voudrois te cacher.
Qui n'a rien à se reprocher
Demeure ferme, & vit sans crainte.



FABLE XI.

De la Pie, & de son Poussin.

La Pie voulant donner des leçons à l'un de ses Petits avant que de le laisser sortir du nid, Evite autant que tu pourras, lui dit-elle, l'approche de quelque homme que ce soit. Si tu vois qu'il porte un Arc, tien pour assuré que la fléche est toute prête, & qu'on la décochera contre toi. S'il se baisse pour ramasser une pierre, prens garde qu'il ne te la jette pour t'écraser. Ma Mere, lui repliqua le petit, vôtre avis me paroît fort sage, & fort uti-

le; mais si cet homme, dont vous me parlez, a fait amas de pierres, & qu'il les ait cachées dans son sein, comment pourrai-je éviter cette surprise? Je crois que le plus sûr est de prendre d'abord la fuite & de m'éloigner de mon ennemi, sans m'amuser à observer ses actions, de peur que cette recherche ne me soit funeste. C'est bien raisonner, repartit la Pie. Ce parti me semble beaucoup plus sûr, & je trouve ton avis préférable au mien.

SENS MORAL.

Les réflexions des jeunes gens peuvent être quelquefois mises en paralléle avec celles des vieillards les plus sages. L'expérience donne aux derniers un grand ascendant sur les jeunes gens, qui doivent avoir beaucoup de déférence & de docilité pour ceux dont l'âge a meuri l'esprit. Cependant la Fable réprésente un petit Oiseau qui n'est pas encore sorti du nid, & qui raisonne fort juste pour la conservation de sa vie, & sur les mesures qu'il devoit prendre pour éviter les embûches de ceux qui auroient pu la lui ravir. Il renchérit en subtilité sur les conseils que sa mére avoit voulu lui donner. Il lui réprésente que ce n'est pas assez de se défier de son ennemi; mais qu'il faut aussi prévenir ses attaques, & empêcher qu'il ne nous nuise. Le seul bon sens suffit pour suggérer ce sentiment à tous ceux qui sont capables de raisonner Si l'on se sent trop foible pour résister aux attaques

de

de ses ennemis dont on connoît les mauvaises intentions, le parti le plus sûr est de fuir & de se mettre par la retraite à couvert de leurs persécutions. C'est la remontrance fort sage que le Poussin de la Pie fit à sa mére, lui donnant à entendre, qu'il ne seroit plus temps d'éviter le péril, quand sa vie seroit menacée, & que l'on décocheroit des traits contre lui.

Avec raison les vieillards sont prisez,
Leur jugement est mûr, leur prudence solide,
Mais pour prendre au besoin un bon conseil pour guide,
Les jeunes quelquefois sont les plus avisez.



FABLE XII.

Du Loup, du Renard, & de l'Ane.

Le Loup, le Renard, & l'Ane, partirent de compagnie pour aller faire des courses par le monde. A peine se furent-ils embarquez dans le vaisseau qui devoit les porter, qu'ils se virent attaquez d'une furieuse tempête. La peur les saisit quand ils virent le péril qui les menaçoit. Alors le Renard s'adressant au Loup, lui dit en gémissant, Hélas! compagnon, il faut que nous ayons commis quelque grand crime; & c'est ce qui attire sur nous l'orage effroyable qui va nous faire périr. Reconnoissons nôtre faute, & demandons en par-

pardon à Jupiter, afin qu'il nous délivre de ce péril. Cette réflexion fit trembler le Loup. Eh, s'écria-t'il tout tremblant, grands Dieux, que j'ai dévoré de moutons & de veaux, & que j'ai de regret de n'en pouvoir manger davantage ! Ton crime est énorme, lui repartit le Renard ; mais parce que ton penchant t'a porté à le commettre, tu mérites d'être traité avec quelque indulgence. Pour moi, j'ai fait main basse sur les Chapons, sur les Poules, sur les Canards, & sur les autres Oiseaux domestiques ; mais le crime qui me fait le plus de peine, c'est qu'ayant voulu, au travers d'un trou, attraper une Poule qui mangeoit du grain, je ne lui emportai que la tête ; le reste du corps qui étoit assez gras, demeura de l'autre côté tout ensanglanté. L'Ane leur ayant entendu raconter leur histoire, parla en ces termes. A ce que je vois, mes chers, vous étes tous deux bien plus coupables que moi ; car je porte la farine, & je ne mange que le son ; on me charge de vin, & je ne bois que de l'eau. Cependant puisque vous avez avoué vos fautes de si bonne foi, je vous dirai aussi avec beaucoup de sincérité, qu'un jour portant des paniers pleins de pain que mon Maître envoyoit vendre

au

au marché, je laissai doucement glisser les paniers le long de mon cou jusqu'à terre, & je mangeai la farine qui se trouva au fond; mais j'en fus rudement châtié; car mon Maître, à mon retour, me donna mille coups de bâton; & il m'auroit assommé sans doute, s'il n'eût pas cru que je lui étois encore nécessaire. Le Renard, & le Loup qui avoient comploté ensemble de se défaire de l'Ane, s'écriérent de concert, Oh le grand crime! Voilà indubitablement la cause de cette tempête qui va nous faire périr. Il faut que nous le jettions sur le champ dans la mer ce malheureux Ane, qui est la cause de tous nos maux. Ils n'eurent pas plutôt pris cette résolution, qu'ils l'exécutérent sans se soucier des cris de l'Ane qui se plaignoit de leur perfidie.

SENS MORAL.

Les méchans trouvent toûjours assez de prétextes pour opprimer les innocens; & quand ils manquent de bonnes raisons, ils ont recours aux calomnies. Ce fut une grande imprudence à l'Ane de s'associer avec le Loup, & avec le Renard, dont l'un est extrémement cruel, & l'autre extrémement artificieux. Sa vie n'étoit guére en sûreté puisqu'il étoit dans une si mauvaise compagnie. Pour le faire donner dans le

panneau, ils lui racontérent malignement les crimes qu'ils avoient commis. Il crut aussi après cet aveu, être obligé de leur déclarer les siens, qui n'étoient pas à beaucoup près aussi énormes que ceux du Loup, & du Renard; cependant ces deux scélérats prennent de là occasion de calomnier l'Ane, & de l'opprimer par une insigne supercherie, en lui faisant entendre que sa mauvaise vie étoit l'unique cause des malheurs dont ils étoient menaçez. L'aveu que le Loup & le Renard firent de leurs crimes, étoit une impiété à l'égard de Jupiter; car ils ne se repentoient nullement de leurs cruautez. C'est ainsi que les Hypocrites se jouent de la Religion, & abusent des simples par leurs grimaces étudiées. La société que firent ensemble le Renard, le Loup, & l'Ane, peut encore nous apprendre, que les petits & les simples n'ont jamais rien de bon à espérer dans le commerce qu'ils ont avec les Grands, qui abusent de leur autorité pour les opprimer sans qu'ils puissent s'en défendre; non plus que cet Ane infortuné, qui n'eut rien à opposer au Renard, & au Loup, que des plaintes inutiles, dont les scélérats ne se mettent d'ordinaire guére en peine.

Fuis ceux qui plus puissans que toi,
Ne font point scrupule du crime.
De leur seul intérêt ils reçoivent la loi;
Et tôt ou tard tu seras leur victime.

FA-

FABLE XIII.

Du Loup, & du Renard.

Le Loup, & le Renard s'associérent ensemble pour aller chercher de la proye, promettant réciproquement de partager avec équité, tout le butin qu'ils feroient dans leur course. Cette résolution étant prise, ils convinrent de leurs faits, & se mirent en campagne. Ils rencontrérent d'abord un beau Cheval, qui paissoit à l'aise dans une vaste prairie. Cet objet leur causa une joye sensible, se flatant de s'emparer d'une si belle proye, qui devoit suffire pour les nourrir pendant plusieurs jours. Ils résolurent de l'attaquer sans différer davantage. Cependant la crainte du péril les étonna d'abord; de sorte qu'ils résolurent de tenter l'artifice, & d'aller reconnoître le Cheval, avant que d'avoir recours à la force ouverte; & tâchérent de le prendre par surprise. Le Renard l'aborda le premier, & le flatant, lui dit; Je te prie de me déclarer qui tu es; quel est ton nom, & de quelle famille tu descens. On peut juger à ta contenance que ton origine est noble, & illustre; car tu as la mine fort avantageuse, & un grand

air. Ce compliment obligea le Cheval à se tenir davantage sur ses gardes. Je suis bien fâché, répondit-il au Renard, de ne pouvoir éclaircir tes doutes, ni t'apprendre ce que tu as envie de savoir. J'étois si jeune quand je perdis ma mére & tous mes parens, que je n'ai jamais pu avoir une véritable connoissance ni de mon origine, ni même de mon nom. Cependant si tu veux absolument satisfaire ta curiosité, tu n'as qu'à me regarder fixement au pié, & tu y trouveras distinctement écrit tout ce que tu me demandes. Je ne sais pas lire, dit le Renard. Voilà pourquoi il faut que je m'adresse à mon compagnon. Ayant dit cela, il se tourna vers le Loup, & lui raconta l'affaire de point en point, avec une promesse expresse de lui être toûjours fidéle, & de ne l'abandonner jamais. Sur cette espérance, le Loup qui se croyoit plus habile que le Renard, s'approcha du Cheval, & l'abordant avec des yeux étincelans de colére: Qui es tu, lui dit-il? Qui est ton pére, quelle est ta naissance? Tu pourras apprendre exactement toutes ces circonstances, lui repliqua le Cheval, si tu veux me regarder sous le pié, où mon pére l'écrivit de point en point avant que de mourir. Le

Loup

Loup accepta la propoſition, diſant qu'il avoit appris autrefois à lire. Alors le Cheval leva le pié, & frappa le Loup ſi rudement, qu'il l'étendit par terre tout étourdi du coup. Le Renard le voyant dans un état ſi pitoyable, Voilà, lui dit-il en le raillant, tout le fruit que vous avez recueilli de vôtre grand ſavoir. Pour moi, je n'ai jamais rien appris; & vôtre exemple fait que je ne me repens pas de mon ignorance. Si j'euſſe ſçu lire comme vous, le même malheur me ſeroit peut-être arrivé. Ainſi quand j'aurois cent enfans, & quand ces enfans auroient autant de petits-fils, je leur conſeillerois à tous de n'apprendre jamais ni à lire, ni à écrire; car ceux qui ſe piquent d'une ſcience ſi ſublime, ne ſont pas toûjours les plus prudens, ni les plus ſages. Tandis qu'ils raiſonnoient enſemble de la ſorte, le Cheval eut tout le loiſir de s'éloigner d'eux à toutes jambes. Le Renard aida ſon compagnon à ſe relever de terre le mieux qu'il put; mais à peine pouvoit-il ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Que je ſuis malheureux, s'écria-t'il, d'être tombé dans une ſi grande infortune, pour avoir été trop ſavant, & que tu dois te ſavoir bon gré de ton ignorance! Alors le Renard ſe mit à plaiſanter ſur l'avan-

vanture du Loup, & à le blâmer de sa sottise. Après cela, ils se mirent en chemin pour s'en retourner, l'un bien satisfait d'avoir évité le péril par sa prévoyance; l'autre tellement abbatu de sa blessure, qu'à peine put-il regagner le bois.

SENS MORAL.

Il ne sert de rien d'être savant, si le savoir n'est soutenu par la prudence. C'est par elle que le Cheval se défit de deux ennemis fort dangereux, & qui avoient juré sa perte. Le Loup & le Renard dont la cruauté & la ruse sont également à craindre, avoient comploté de le faire périr; & ils en seroient venus à bout si le Cheval n'eût sagement fait avorter leur dessein. On peut encore tirer une moralité des paroles du Renard, qui dit, pour se tirer d'affaire, qu'il ne savoit pas lire, & qu'il n'avoit jamais rien appris; & qui déclare nettement que quand il auroit un grand nombre d'enfans, il ne leur feroit jamais rien apprendre. Il se moque par là finement du vain savoir du Loup, qui se croyoit fort habile, & qui donne cependant si grossiérement dans le panneau que le Cheval lui tendoit; mais les Savans de profession sont souvent plus sots & plus impertinens que les autres hommes, parce que la science leur gauchit l'esprit au lieu de le redresser. Ce n'est pas la faute de la science; mais c'est qu'ils en font un mauvais usage.

Que

Que de subtils ressorts pour tromper se deployent!
Que d'artificieux detours!
Crains d'en espérer trop; la ruse tous les jours
Tourne contre ceux qui l'employent.

FABLE XIV.

D'un Passant, & d'un Ours.

Un homme doubloit le pas, pour arriver à sa maison avant la nuit. Voyant que les ombres commençoient déja à se répandre sur la terre, & que la neige étoit si haute, qu'il avoit toutes les peines du monde à s'en retirer, il résolut de chercher quelque asyle, pour se mettre à couvert, & pour y passer la nuit. Il ne trouva qu'une Caverne qui servoit de retraite à un Ours. Il hésita d'abord s'il entreroit, craignant qu'une bête aussi féroce ne le mît en piéces, & ne le dévorât. Cependant comme le froid commençoit à le saisir, il aima mieux s'exposer à la merci de l'Ours, que de se laisser mourir de froid. L'Ours oublia en quelque façon sa férocité naturelle, & le voyant entrer dans sa Caverne, il se mit à le caresser, lui offrant des noix, & des pommes. Il étendit de la paille, du foin, & des feuilles d'arbres pour lui servir de lit. Cette réception rassura le

Voya-

Voyageur, qui n'étoit entré qu'en tremblant. Il mangea des fruits que l'Ours lui avoit présentez, & se coucha pour y reposer un peu, attendant avec impatience le retour du Soleil. Si-tôt qu'il le vit paroître, il quitta brusquement son Hôte qui dormoit encore; & fit grande diligence pour aller à sa maison, où il ne se rendit qu'avec de grandes fatigues. Ses Voisins furent tout étonnez de le voir, & ils ne pouvoient comprendre comment il avoit pu se retirer des neiges. Il leur raconta de point en point son avanture, & leur dit, qu'il avoit passé la nuit dans la grotte d'un Ours, & que s'ils vouloient, il leur seroit fort aise de l'y surprendre. Ils approuvérent tous le conseil qu'il leur donnoit, & prirent des armes pour aller attaquer l'Ours, qui les voyant arriver en bon ordre, jugea bien qu'il ne pourroit jamais résister à tant d'ennemis, & qu'il seroit accablé par le nombre; mais il emprunta des forces de son desespoir, pour se défendre jusqu'à la derniére extrémité. Il se jetta à corps perdu dans la foule, & choisit l'ingrat qui l'avoit trahi, après en avoir été reçu avec tant de courtoisie, & d'une maniére si obligeante. Il déchira ce malheureux avec ses dents, & avec ses ongles,

& le

& se laissa tomber sur lui, ayant la consolation de le voir périr, en périssant lui-même.

SENS MORAL.

L'Ingratitude a souvent de mauvaises suites, & l'on ne plaint guére les ingrats, pour les malheurs qui leur arrivent. Cette Fable nous répresente un Ours transporté de fureur, & qui cherche à faire périr un lâche qui l'a trahi. Il le mit en piéces au milieu d'une foule d'hommes armez, qui ne purent jamais le défendre contre la furie d'un ennemi irrité, & que son desespoir rendoit invincible. On a vu souvent qu'un petit nombre de gens desespérez ont fait des actions qui paroissent incroyables. L'Histoire nous apprend que quinze mille Romains, réduits aux derniéres extrémitez, osérent attaquer six-vint mille Crotoniates, & les défirent à plate couture. Six cens soldats, résolus de perdre la vie, attaquérent, sous la conduite de Léonidas, l'armée de Xerxès, composée de cinq cens mille hommes. Ce combat si inégal dura depuis le commencement de la nuit jusqu'au lendemain aprés midi. Les Romains, quoiqu'ils fussent si belliqueux & si braves, ne s'obstinoient point à s'opposer au passage des gens qui fuyoient, pour ne pas s'exposer à leur desespoir. Quelque foible que soit un ennemi, il fait des efforts incroyables, & en peut vaincre un bien plus fort, quand on le pousse à bout, sans vouloir lui faire de quartier; ou quand il a résolu de se venger de quelque grand outrage. L'Ours jugeant bien que sa vie étoit

de-

desespérée se voyant attaqué par tant d'ennemis, se jetta au travers des dards, & des lances, pour déchirer l'ingrat qui lui jouoit un si mauvais tour.

Qui reçoit un bienfait, fût-ce d'un ennemi,
Mérite en l'oubliant la peine la plus rude.
Quelque haine où le cœur se puisse être affermi,
Peut-on vivre content, noirci d'ingratitude?



FABLE XV.

Du Renard, & du Lynx.

Le Renard allant chercher quelque proye trouva par hazard un Lynx, dont il s'approcha, faisant semblant de le flater, & de le caresser. Où allez-vous tout seul, lui dit-il, ô le plus beau, & le plus aimable de tous les Animaux? Ne serez-vous point fâché que je vous accompagne jusqu'au lieu de vôtre retraite, ou si cela vous incommode, avez-vous pour agréable de venir à la mienne? Vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement, & je ferai de mon côté tout mon possible pour vous y bien recevoir. Ce fut le compliment que le Renard fit au Lynx d'un air flateur, & caressant. Mais voyant que le Lynx le dédaignoit, & qu'il ne faisoit pas semblant de l'écouter, plein de courroux il changea de

lan-

langage, & lui dit fiérement ; Je ne me repens point de t'avoir appellé beau, puisque tu l'es en effet : mais je suis fâché de voir tant de brutalité avec tant d'agrément. Es tu devenu muet, ou ta bêtise est-elle si grande, que tu ne puisses pas faire le moindre compliment à celui qui te comble de louanges ? Le Lynx se voyant poussé de la sorte par le Renard, lui repartit sur le même ton. Tu es bien plus sot toy même, avec ton babil dont tu étourdis tout le monde ; tu ressembles à ces grands parleurs, qui ne peuvent trouver la fin de leurs discours. Tu en dis trop pour pouvoir exécuter tout ce que tu dis ; toutes ces belles paroles sont artificieuses, & ne viennent point du cœur. Voilà pourquoi je fais si peu de cas de ce que tu dis, & je n'y ajoûte point foi.

SENS MORAL.

Les grands parleurs sont toûjours suspects, & ne persuadent guére. Le Renard de cette Fable est le modéle des imposteurs & des fourbes, qui tâchent d'imposer par leurs belles paroles. Leurs complimens, & leurs offres de services, sont autant de piéges qu'ils tendent aux dupes pour les surprendre. Le Renard ne caressoit le Lynx, que pour l'attraper. De même les flateurs ne prodiguent leur encens que pour faire tomber dans le panneau ceux qu'ils ont choi-

sis pour être leur dupe. La méthode du Lynx est la meilleure dont on puisse se servir, pour rompre leurs mesures. Il ne faut pas faire semblant de les écouter; il faut recevoir avec froideur tous les empressemens qu'ils nous témoignent. Cette indifférence les glace, & les déconcerte, & leur ôte l'espérance de pouvoir nous tromper. Le Renard fut tout étonné de voir la maniére dont le Lynx recevoit ses complimens, & il ne fut pas assez le maître de son dépit pour empêcher qu'il ne parût; de sorte que changeant de stile, il se mit à dire des injures au Lynx. C'est ce que font encore mille gens, imitateurs du Renard: car voyant que leurs artifices ne réüssissent point auprès des gens qu'ils avoient entrepris de tromper par leurs flateries, & par leurs complimens artificieux, ils les traitent de grossiers & de brutaux, qui payent par des incivilitez, les honnêtetez, & les déférences que l'on a pour eux.

Quand d'éblouir quelqu'un la foible ardeur t'occupe,
Tu lui prodigues de l'encens;
Mais de cet art flateur tu peux être la dupe,
Si tu trouves des yeux perçans.

* *

FABLE XVI.

De l'Ourse, & du Chien.

Un Chien s'étant égaré dans la campagne, & se sentant pressé de la faim, entra dans la Caverne d'une Ourse, & la pria trés-instamment de vouloir lui donner à man-

à manger. L'Ourſe eut compaſſion du Chien, le voyant réduit aux derniers abois. Elle lui ſervit tout ce qu'elle avoit de bon à manger. Le Chien ayant mangé à ſa diſcrétion, alla ſe coucher pour dormir. Ce procédé ſurprit l'Ourſe, qui ne parut pas moins étonnée de la pareſſe, que de le gourmandiſe de ſon Hôte. Elle le réveilla, & lui dit d'un ton bruſque. Levé-toy promtement, afin que nous allions enſemble à la chaſſe pour avoir dequoi ſouper. C'eſt aſſez de dormir pendant la nuit; il faut traivailler pendant le jour; ſuis moi, & fais ce que je te dis, puisque je t'ai donné à diner. Quoique l'Ourſe parlât avec beaucoup de chaleur, à peine put-elle faire ouvrir les yeux au Chien, qui trouvoit fort mauvais que l'Ourſe eût interrompu ſon ſommeil, & qu'elle l'eût troublé dans ſon repos. Ne vous hâtez pas tant, dit-il à l'Ourſe, & laiſſez-moi dormir à mon aiſe encore quelque temps, ſi vous voulez que ma ſanté n'en ſouffre; car on s'incommode, quand on ſe met au travail incontinent aprés le repas. Lorsque j'aurai ſuffiſamment repoſé, je chaſſerai avec plus de courage, & de diſpoſition. Le Chien ayant parlé de la ſorte, ſe remit à dormir. Sa nonchalance, & ſa pareſſe ir-

ritérent tellement l'Ourse, que se jettant sur le Chien, elle le mit en piéces sur le champ, & le dévora, sans se mettre en peine d'aller plus loin chercher d'autre proye, pour remédier à la faim, dont elle se sentoit pressée.

SENS MORAL.

Les lâches & les paresseux aiment mieux vivre dans la misére, que de faire des efforts pour travailler; & pour amasser dequoi subsister. Le Chien de cette Fable mouroit de faim, & se voyant régalé par l'Ourse, il dévora avidement tout ce qu'elle lui servit, abusant ainsi de sa bonté. C'est le symbole des parasites, qui aiment à faire bonne chére aux dépens d'autrui, & pourvu qu'il ne leur en coute rien. Ils traînent une vie malheureuse, allant chercher de table en table dequoi manger; ils essuyent à tous momens mille brusqueries, mille rebufades de la part des Maîtres & des domestiques des maisons qu'ils fréquentent. Ils pourroient s'épargner tous ces chagrins & tous ces mépris, s'ils vouloient travailler pour gagner dequoi vivre honnêtement. Au pis aller, ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire si bonne chére, & se passer de peu chez soi, que d'aller dans les maisons d'autrui, où ils sont regardez comme des fâcheux, & des importuns, & méprisez comme des misérables? Platon se moqua un jour de Diogéne, qui lavoit des herbes pour son dîner, & lui dit, Si tu pouvois vivre parmi les hommes, tu ne serois pas réduit à vivre d'herbes.

Mais

Mais Diogéne lui repliqua sur le champ. Si tu pouvois te contenter d'herbes, tu n'irois pas si souvent aux tables des grands Seigneurs faire l'écornifleur, & le parasite. Le Chien de cette Fable ne laissa rien de tout ce qui fut servi devant lui, & mangea tout avec une extrême avidité. C'est un défaut à quoi doivent prendre garde ceux qui mangent aux tables d'autrui. Il ne faut pas qu'ils fassent paroître de la gourmandise, en mangeant par excès, ni avec trop d'avidité. Il ne faut pas aussi qu'ils fassent paroître trop de délicatesse en desaprouvant les mets qu'on leur sert, comme s'ils n'étoient pas à leur goût. Ce dégoût affecté & à contre temps, rebute le Maître & les Officiers, & fait qu'on ne regarde pas de bon œil des gens qui reçoivent de mauvaise grace ce qu'on leur donne. C'est une incivilité qui ne se peut pardonner, & qui n'est digne que de mépris.

Lorsqu'on a bien souffert, rien n'est plus dangereux,
Qu'un état d'abondance où tout nous réüssisse.
On s'oublie, on se perd à force d'être heureux,
Et l'excès du repas nous creuse un précipice.



FABLE XVII.

Du Singe, & du Chien.

Un vieux Singe voyant un jeune Chien qui rongeoit un os, résolut de lui joüer un tour de son métier, & de lui enlever cet os. Dans ce dessein, il l'aborda, & se mit à jouer avec lui pour l'amuser, &

pour lui faire lâcher prise. Le Chien ne donna point dans le panneau que le Singe lui tendoit, & grondant entre ses dents, il continua toûjours à ronger son os sans se soucier des caresses du Singe, qui continuant dans son entreprise, tourna le Chien en tant de maniéres, qu'il lui ôta enfin de force, ce pu'il n'avoit pu lui ôter par adresse.

SENS MORAL.

Les fourbes font jouer tant de ressorts, & se mettent sous tant de figures, qu'on ne peut guére e garantir de leurs supercheries On peut dire d'eux avec justice, qu'ils sont plus dangereux que les Singes les plus rusez, que le Poëte nous réprésente en cette Fable, comme le symbole de la malice. L'une de leurs principales adresses, est de caresser ceux qu'ils ont envie de tromper, & de leur faire tant de démonstrations d'amitié, que les plus fins y sont enfin attrapez. Le Chien dont il est parlé en cette Fable, ne se laissa point tromper par les caresses du vieux Singe, qui étoit beaucoup plus expert en malice, & qui eut enfin recours à la violence, pour venir à bout de ses desseins. C'est la maniére ordinaire dont se servent les Grands à l'égard des petits. Ils les oppriment à force ouverte, lorsque leurs ruses n'ont pas réüssi; & ils ont recours à la violence, quand les prétextes leur manquent.

Crains

Crains ceux qui plus rusez que toi,
Sous couleur d'amitié, te cherchent, te caressent.
C'est pour avoir ton bien qu'à te voir ils s'empressent;
Bien-tôt de leur dessein la force sera foi.

****

FABLE XVIII.

D'un Villageois, d'un Païsan, & d'un Ours.

Un Ours craignant d'être surpris dans sa Caverne, en boucha si bien l'entrée avec une grosse pierre, qu'il lui fut impossible de la remuer, lorsqu'il en voulut sortir pour aller dans la campagne chercher dequoi appaiser la faim qui le tourmentoit. Il se mit à heurler d'une maniére pitoyable; de sorte qu'un Païsan qui passoit par hazard auprès de sa Caverne, s'en approcha ayant entendu les heurlemens de l'Ours, qui apperçut le Païsan au travers d'un trou. Il le pria trés-instamment de le secourir dans l'embarras où il se trouvoit, lui promettant d'avoir une reconnoissance éternelle de ce bon office. Le Païsan consentit à faire ce que l'Ours souhaitoit, & fit de si grands efforts, qu'il ôta à force de bras, cette pierre de l'entrée de la Caverne. L'Ours voyant la porte débouchée, sortit au même moment, & fit mille dé-

monſtrations d'amitié à ſon libérateur, lui proteſtant qu'il tâcheroit de lui donner des marques effectives de ſa reconnoiſſance. Ils marchérent de compagnie, après des complimens réciproques; l'Ours entretenant toûjours le Païſan du ſervice important qu'il lui avoit rendu, & des grandes obligations qu'il lui avoit. A peine eurent-ils fait quelques pas, que cet Animal farouche changea de langage, & parla au Païſan en ces termes. Je meurs de faim, il faut tout préſentement que je te dévore. Eh quoi, lui repartit le Païſan tranſi de frayeur, je t'ai conſervé la vie, par le ſecours que je t'ai donné, & tu veux me faire mourir? C'eſt donc ainſi que tu rens le mal pour le bien? Il ne faut point tant de raiſonnemens, repliqua l'Ours; c'eſt une affaire réſolue, je veux te dévorer; & je ſuis en droit de le faire. Sur quoi ce droit eſt-il fondé, demanda le Païſan? Si tu peux m'apporter quelque raiſon légitime pour autoriſer ce que tu as envie de faire, j'y conſens. L'Ours qui ne pouvoit goûter le raiſonnement du Païſan, lui fit cette réponſe. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy que les hommes comptent pour rien les ſervices paſſez, & qu'ils mettent en oubli les bienfaits qu'ils ont reçus. Sur ce principe,
n'ai-

n'ai-je pas raison de vouloir te manger? Et afin que tu ne m'en croyes pas sur ma parole, prenons l'avis des trois premiers passans que nous trouverons en nôtre chemin, & rapportons nous en à leurs décisions. Le Païsan accepta la proposition de l'Ours. Peu de temps après, un Cheval vint à passer auprès d'eux, & l'Ours lui tint ce langage. Nous t'avons choisi pour arbitre d'un différent qui est survenu entre nous deux. Voici le fait. Nous disputions pour savoir s'il n'est pas vrai, que dans le temps où nous sommes, l'on met incontinent en oubli les bienfaits reçûs? Et peut-on en douter, répondit le Cheval? Je ne l'ai que trop appris par ma propre expérience. Quand j'étois jeune, & plein de force, je servois mon Maître durant la guerre, & je lui ai aidé à remporter plusieurs victoires. Aussi me récompensoit-il fort bien des importans services que je lui rendois. J'avois toûjours un harnois fort riche; on me fournissoit de l'avoine, & du foin en abondance; mais depuis que la vieillesse m'a ôté mes forces, & que je ne suis bon à rien; car à peine puis-je me soutenir, & mettre les piez l'un devant l'autre: depuis ce temps-là, dis-je, on m'a retranché mon ordinaire; l'on ne me donne

 qu'une

qu'une médiocre quantité de foin, je ne couche que sur de la paille: on ne me caresse, & l'on ne me flate plus comme l'on faisoit auparavant, & l'on me donne mille coups de bâton. Cet exemple est une preuve évidente, que l'on ne reconnoît plus les services passez. Ce discours allarma étrangement le Païsan, & il croyoit déja que son procès étoit perdu, lorsque l'Ours & lui apperçurent un grand Chien maigre & hideux. Ils le saluérent lorsqu'il les aborda, & lui firent la même proposition qu'ils avoient faite au Cheval. Voici de quelle maniére il leur répondit. Lorsque j'avois encore tout le feu & toute l'ardeur de la jeunesse, je suivois mon Maître à la Chasse, je courois le Cerf, & le Sanglier, & toûjours avec succès. Mon Maître, & tous les Domestiques de la maison me faisoient mille caresses, & me fournissoient abondamment dequoi vivre. Alors je ne me nourrissois que de pain blanc, & l'on me donnoit chaque jour de la paille fraîche pour me coucher; mais depuis que mes jambes sont devenues roides & languissantes par la vieillesse, & que je suis incapable de faire les mêmes exercices que je faisois auparavant, je me vois tous les jours maltraité. A peine peut-on me souffrir

frir dans le logis ; on m'en chasse impitoyablement à coups de pierre, & de bâton. En faut-il davantage pour montrer, qu'on oublie aisément les bienfaits ? Les allarmes du Villageois furent augmentées par ce raisonnement du Chien, de sorte qu'il croyoit déja voir l'Ours se jetter sur lui pour le dévorer ; mais il se rassura un peu à la veue d'un troisiéme passant, qui devoit comme les deux premiers donner son avis sur le différent qu'il avoit avec l'Ours. C'étoit un homme déja assez avancé en âge, & dont la mine grave & sérieuse lui attiroit du respect. Le Villageois se jetta d'abord à ses genoux, se plaignant de l'ingratitude de l'Ours. Il lui raconta de quele maniére il lui avoit sauvé la vie, en le tirant de sa Caverne, où il seroit mort de faim ; & que pour récompense de ce bon office, il vouloit le dévorer, disant pour toute raison, que ce n'étoit plus la mode d'avoir de la reconnoissance pour les services passez Cela est vrai, dit le Vieillard avec un ton plein de gravité, quand on les a rendus à des ingrats ; mais les gens de bien en conservent toûjours la mémoire. Le souvenir qu'ils en ont leur est utile & glorieux ; au lieu que l'ingratitude deshonore ceux qui sont tachez d'un vice si bas, & que tôt

ou

où tard ils en porrent la peine. Sois persuadé, continua le Vieillard, en s'adressant à l'Ours, qu'il t'arrivera quelque malheur en punition de ton crime, & prens garde que tu ne périsses bien-tôt, toi qui veux faire mourir ton bienfaicteur. Ces paroles ne furent pas dites en l'air par le Vieillard. Son pressentiment eut son son effet; car à peine avoit-il achevé de parler, que l'on vit venir vers eux un grand nombre de Chiens qui avoient lancé une bête dont ils avoient perdu la piste; mais au lieu de celle qu'ils poursuivoient, ils se jettérent sur l'Ours, le mirent en piéces & en firent curée, comme pour venger le Païsan à qui l'ingrat vouloit ôter la vie, quoiqu'il l'eût empêché de périr.

SENS MORAL.

Les perfides & les ingrats portent souvent la peine de leur perfidie & de leur ingratitude; le mal qu'ils veulent faire aux autres retombe sur eux. C'est ce que Philelphe a voulu montrer par la Fable de l'Ours qui voulut dévorer son bienfaicteur, qui se détourna de son chemin à sa priére, pour aller le secourir, & pour ôter les pierres qui bouchoient l'entrée de sa Caverne, où il seroit mort de faim sans ce secours. L'exemple de ce Païsan nous montre qu'il faut toûjours être dans la disposition de secourir les malheureux quand ils en ont besoin On a toûjours à se reprocher beaucoup d'inhumanité, quand on y manque, & quand ils tombent dans quelque disgrace considérable, faute d'avoir été

alli-

assistez. Sénéque a dit fort sagement, que celui qui néglige de secourir un malheureux prêt à périr, doit être regardé comme homicide. Les hommes sont entre eux comme les membres d'un même corps, qui s'aident & se soulagent réciproquement. Mais il arrive assez souvent que ceux qu'on a secourus avec le plus de zéle, & à qui l'on a rendu d'importans services, se soulévent contre leurs protecteurs. Non seulement ils perdent la mémoire du bien qu'on leur a fait, mais encore ils rendent le mal pour le bien, tant leur malignité est grande. Dans le moment qu'on leur rend quelque bon office, ils protestent d'en avoir une reconnoissance éternelle, & de chercher toutes les occasions de se revencher; mais peu après ils imitent l'infidélité & la perfidie de l'Ours, qui aprés tant de belles protestations d'une éternelle gratitude, voulut se jetter sur le Païsan, pour le dévorer. Voilà ce qui fait que l'on a souvent moins de zéle à secourir ceux qui en ont besoin. Aprés avoir été payé plusieurs fois d'ingratitude, on appréhende toûjours de rencontrer des ingrats en son chemin; mais il n'est pas juste d'abandonner d'honnêtes gens, à cause des mauvais tours des ingrats. Il faut toûjours faire tout le bien qu'on peut. Si ceux que l'on oblige en ont de la reconnoissance, à la bonne heure; s'ils en abusent, il faut se contenter du témoignage de sa conscience, & du plaisir secret d'avoir fait une bonne action. Il semble que l'Auteur de la Nature ait établi une espéce de correspondance entre tous les corps dont l'Univers est composé, pour apprendre aux hommes à s'entr'aider réciproquement. Le Soleil communique sa lumiére aux Etoiles & aux Planétes; ces vastes corps, quelque éloignez qu'ils soient de nous, ne laissent

pas

pas de nous soutenir par leur in fluences. Nous ne saurions vivre sans le secours de l'air que nous respirons : la terre demeureroit stérile, si elle n'étoit continuellement humectée, par les rosées ou par les pluyes. Les vapeurs que le Soleil éléve par sa chaleur, retombent sur la terre pour l'engraisser. Les Républiques ne s'entretiennent que par l'union & par la bonne intelligence des Citoyens qui les composent, & par les services qu'ils se rendent réciproquement. Tout cela nous apprend à assister dans leurs besoins ceux qui ont recours à nous, dans les peines & dans les malheurs qui leur arrivent. S'ils en ont de la reconnoissance, il faut leur en savoir quelque gré : mais s'ils en usent autrement, il ne faut pas se rebuter pour cela. Leur ingratitude ne doit pas nous empêcher de faire du bien à d'autres qui en seront peut-être plus reconnoissans. Les ingrats doivent toûjours se souvenir de la Fable de l'Ours, que l'on feint avoir été puni cruellement de son ingratitude, dans le même temps qu'il se préparoit à dévorer le Païsan qui l'avoit secouru, & qui lui avoit ouvert si àpropôs la porte de sa Caverne. Les Poëtes disent qu'Ixion fut condamné à être mis sur une roue dans les Enfers, en punition de son ingratitude envers son beau-pére. Mais sans avoir recours à des Fables, il est certain que les ingrats sont punis par les remords de leur conscience, qui leur reproche continuellement leur perfidie, & qui les expose aux mépris & à la haine de tout le monde.

Tu reçois un bienfait, cherche à le reconnoître,
Autrement, quels malheurs ne t'attendent-ils pas?
Quoiqu'il soit grand nombre d'ingrats,
Leur exemple peut-il t'autoriser à l'être?

FABLES
DIVERSES
TIRÉES
D'ESOPE;

Et mises en Vers Latins par GABRIAS, & par AVIENUS.



FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE, Et mises en vers Latins par GABRIAS & par AVIENUS.

FABLE PREMIERE.

Du Renard sans queue.

Un Renard ayant donné dans un piége qu'on lui avoit tendu, ne put s'en dégager sans perdre sa queue. Se voyant ainsi défiguré, il en pensa mourir de douleur; mais pour se consoler dans sa disgrace, il tâcha de persuader à tous les autres Renards de se défaire de leur queue; s'imaginant que ce défaut ne seroit plus une diformité en lui, quand tous les autres Renards lui ressembleroient. Il leur représentoit, pour les convaincre, que la queue qu'ils portoient étoit un fardeau inutile & incommode, qui ne faisoit que les embarrasser. Dequoi nous servent nos queues, leur disoit-il, si ce n'est pour balayer la terre? Comme il se préparoit à leur étaler une foule de raisons, l'un des Renards de l'Assemblée s'avisa de lui re-

garder au derriere, & voyant qu'il n'avoit plus sa queue, dit, en se moquant de lui, le conseil que vous nous donnez est interessé, & ne persuadera personne. Nous garderons tous nos queues, & nous ne partagerons point vôtre honte.

SENS MORAL.

Ceux qui donnent des conseils aux autres, tâchent toûjours d'en retirer quelque utilité, & d'envisager les choses par les côtez les plus favorables pour eux. Dans les déliberations il faut tâcher de pénétrer les secrets intérêts de ceux qui parlent; car ce n'est pas toûjours l'amour du bien public qui les fait parler. Quand on a connu leurs secrettes intentions, on n'est pas si aisément trompé par les fausses raisons qu'ils débitent. Le Renard au desespoir, & tout honteux de se voir sans queue, tâche de persuader dans une Assemblée générale à tous ses confréres de se couper la queue, afin de courir plus légérement & de pouvoir se garantir de leurs ennemis. Les raisons apparentes du Renard auroient persuadé les moins rusez; mais Esope, pour venir à son but, feint que l'un des plus anciens Renards ayant remarqué que celui qui les haranguoit avoit perdu sa queue, le fit remarquer à ses Compagnons, & déconcerta entiérement celui qui vouloit leur persuader de se défaire de la leur, comme d'un meuble inutile & incommode.

FA-

FABLE II.

D'un Païsan, & de la Mort.

Un Païsan accablé d'ennuis & de misére, étoit obligé pour vivre d'aller couper du bois dans une Forêt. Un jour retournant à sa Cabane, tout fatigué, & gémissant sous le fardeau qu'il portoit, il fut obligé, pour prendre haleine, de mettre bas son fagot. Alors faisant réflexion sur sa vieillesse, sur sa misére, & sur l'abandon où il se trouvoit ; il commença à invoquer la Mort à grandis cris, croyant que c'étoit le seul moyen de se délivrer tout à coup de tant de malheurs. La Mort ne fut point sourde aux priéres du Vieillard. Elle se présenta devant lui, & lui demanda ce qu'il souhaitoit d'elle. Le Vieillard épouvanté de cette vue, & se repentant déja des souhaits qu'il venoit de faire, lui dit qu'il ne lui demandoit rien autre chose, sinon qu'elle lui aidât à remettre son fardeau sur ses épaules.

SENS MORAL.

On ne peut se défaire de l'amour de la vie ; on trouve toûjours affreuse la mort la plus douce. Quelque malheureux que soit un hom-

me, il aime encore mieux souffrir que de mourir. En effet, on en voit plusieurs accablez de vieillesse, de maladie, de miséres, qui appréhendent encore de mourir, quoiqu'ils n'ayent nul agrément dans la vie. S'ils font quelquefois semblant de souhaiter la mort, quand leurs maux sont dans leur plus grande force; ce ne sont que des demi-volontez; & ils changent bien de langage, quand ils se croyent en danger de mourir. Mécéne, Favori d'Auguste, disoit qu'un homme accablé de toutes sortes de maux; & condamné à passer toute sa vie sur une roue, aimeroit encore mieux demeurer dans une situation si douloureuse, que de cesser entiérement de vivre. Ce n'est pas une si grande affaire que de mourir; & la mort en elle-même épouvante moins les hommes que toutes les circonstances qui l'accompagnent. La veue du tombeau & d'un cadavre, a je ne sai quoi d'affreux & de lugubre, qui revolte l'imagination; mais puisque tous les hommes sont condamnez à mourir, il faut qu'ils prennent leur parti de bonne heure, & qu'ils s'apprivoisent insensiblement avec la mort, en y pensant fort souvent.



FABLE III.

Du Lion, & du Renard.

La premiére fois que le Renard apperçut le Lion, il fut effrayé de cette vue, & la crainte le saisit d'une si étrange sorte, qu'il pensa expirer sur le champ. La

seconde fois qu'il le vit, il en eut peur, à la vérité, mais sa frayeur ne fut pas si grande. Enfin l'ayant rencontré une troisiéme fois, il n'en parut point effrayé, & il s'y apprivoisa si bien, qu'il eut l'assurance de l'approcher, & de lui parler familiérement.

SENS MORAL.

On vient à bout par le temps & par l'usage, des affaires les plus difficiles. Ce que l'on croyoit d'abord impossible, devient facile, quand on en a fait l'expérience. Cette Fable montre encore que les hommes deviennent moins estimables, plus on les pratique; ceux qui éblouïssoient d'abord par l'éclat d'un mérite que l'on croyoit extraordinaire, surprennent moins, quand on les a approfondis. Les plus sages, & les plus politiques qui veulent toûjours entretenir le monde dans l'admiration, ne se montrent pas d'abord tels qu'ils sont, & ne se dévelopent, pour ainsi dire, que par piéces. Il est peu d'hommes qui ne perdent un peu de l'estime que l'on avoit pour eux, à mesure qu'ils se laissent pratiquer.

FABLE IV.

D'un Homme qui vouloit éprouver Apollon.

Un homme méchant & rusé, & qui n'avoit pas une fort haute idée du pou

voir, ni de la ſcience des Dieux, vint un jour dans le Temple d'Apollon, où tout étoit préparé pour la cérémonie que l'on vouloit faire en l'honneur de ce Dieu. Cet homme voulant mettre à l'épreuve la ſcience de ce Dieu, prit un Moineau qu'il cacha dans ſon ſein, & s'approchant du Trépié, pria la Prêtreſſe de conſulter le Dieu, pour le prier de deviner ſi le Moineau qu'il tenoit dans ſa main, étoit mort, ou s'il étoit vivant. Cet homme ſe perſuadoit de tromper aiſément Apollon par cette demande équivoque; car ſi l'Oracle euſt répondu, que le Moineau étoit en vie, il avoit réſolu de l'étouffer ſur le champ. La Prêtreſſe inſpirée par Apollon, parla en ces termes. Ce que vous tenez maintenant caché dans vôtre main, ou il vit, ou il eſt prêt de mourir, & nos yeux verront l'un ou l'autre; mais la choſe ne dépend que de vous, & nous ſommes préparez à voir l'un ou l'autre de ces deux événemens.

SENS MORAL.

IL eſt impoſſible de tromper la Divinité, puiſqu'elle connoit les plus ſecrettes intentions des hommes, & tout ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur humain. Cette maxime, ſi nous en étions bien pénétrez, de-

vroit suffire pour nous obliger à vivre en gens de bien, puisque les yeux de Dieu nous suivent par tout, & qu'ils sont toûjours attachez sur nous. Cette Fable condamne les impies qui croyent pouvoir se moquer de Dieu impunément, & qui n'ont nul respect pour cette Majesté supérieure; mais ils apprennent tôt ou tard à leurs dépens, qu'il ne faut jamais se jouer à son Maître. Esope a voulu encore nous montrer par l'exemple de cet impie, que les fraudes & les artifices n'abusent jamais les personnes éclairées, & qu'ils pénétrent au travers des mauvaises intentions de ceux qui ont entrepris de les tromper.

FABLE V.

De deux Grenouilles.

Deux Grenouilles habitoient un Marais, qui fut entiérement mis à sec par l'ardeur excessive du Soleil; ce qui arrivoit ordinairement pendant l'été. Ces deux Grenouilles abandonnérent leur demeure, & cherchoient par la campagne quelque lieu propre à se retirer. Ayant rencontré un puits fort profond, Voici, dit l'une de ces Grenouilles à sa compagne, un endroit qui me paroît assez commode. Si vous le voulez, nous nous y arrêterons; car peut-être ne trouverons-nous rien de meilleur. Je consens d'y demeurer, dit l'au-

tre; mais avant que de defcendre dans ce puits, il faut bien confidérer comment nous en fortirons, fi la chaleur ou quelque autre avanture met jamais ce puits à fec.

SENS MORAL.

Il faut toûjours confidérer avec attention les fuites d'une affaire, avant que de s'y embarquer. On eft pour l'ordinaire puni de fon imprudence, quand on agit témérairement & au hazard. Dès le commencement d'une affaire, il en faut prévoir la fin, pour ne pas s'y engager mal à propos. C'eft ce qu'Efope a voulu nous donner à entendre par le raifonnement de la Grenouille. Voilà de belle eau, difoit elle à fa compagne; mais ce puits me paroît bien profond. Si nous fommes jamais obligées d'en fortir quand l'ardeur du Soleil ou quelque autre accident aura mis ce puits à fec, comment pourrons-nous remonter? Voilà de quelle maniére il faut prevoir toutes les circonftances d'une affaire avant que de s'y engager. Si les hommes raifonnoient de la forte, ils ne feroient pas tant de fauffes démarches; mais ils ne prennent que leur paffion pour guide; & quand ils ont fait quelque faux pas, ils ont tout le loifir de fe repentir de leur imprudence.



FABLE VI.

Du Païsan, & de ses Enfans.

Un Laboureur se voyant prêt de mourir, ne laissant point de richesses à ses enfans, voulut par adresse les engager au travail, afin qu'ils pussent gagner dequoi vivre. Il les fit donc venir auprès de son lit, & leur tint ce langage. Vous voyez, mez enfans, leur dit-il, en quel état sont nos affaires; tout ce que j'ai pu amasser pendant ma vie, je l'ai caché dans nôtre Vigne, vous pouvez l'y chercher. Le vieillard mourut peu de temps aprés. Ses enfans persuadez qu'il y avoit un thrésor caché dans leur Vigne, prennent des bêches, & des hoyaux, & se mettent à remuer la terre avec beaucoup d'ardeur & d'assiduité. A la vérité ils ne trouvérent point de thrésor, puisqu'en effet il n'y en avoit point; mais la terre qui avoit été si bien remuée, produisit une trés-grande abondance de raisins, de sorte que leur travail les mit à l'aise, & leur fournit dequoi vivre.

SENS MORAL.

Ceux qui ne sont pas nez riches, peuvent amasser de grandes richesses par leur diligence.

ce, & par leur induſtrie. Le bien qui s'acquiert de la ſorte eſt acquis légitimement, & fait honneur; mais celui que l'on acquiert par de honteuſes pratiques, par des fourberies, par des moyens criminels, ne profite pas, & fond comme le ſel dans l'eau. Le Païſan, dont il eſt parlé en cette Fable, craignant que ſes enfans ne s'engourdiſſent dans la fainéantiſe, leur fit entendre, qu'il y avoit un thréſor caché dans ſa Vigne. L'ardeur qu'ils eurent pour bécher cette Vigne, leur fit remuer toute cette terre avec beaucoup de diligence. C'étoit juſtement ce que prétendoit leur pére, bien perſuadé que cette terre remuée de la ſorte produiroit des fruits en abondance, & fourniroit à ſes enfans dequoi vivre.

****

FABLE VII.

D'un Laboureur, & de ſes Chiens.

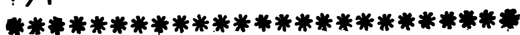
Un Laboureur ſe voyant arrêté dans la campagne par le mauvais temps qui ne lui permettoit pas de ſortir, & ne ſachant où trouver dequoi vivre; s'aviſa de tuer d'abord ſes Brebis pour les manger. Comme le mauvais temps duroit toûjours, il égorgea enſuite ſes Bœufs qui traînoient la charrue, & qui lui aidoient à labourer. Les Chiens du Païſan qui virent tous ces maſſacres, prirent la réſolution de s'enfuir le plus promptement qu'ils pour-

pourroient, ne croyant pas pouvoir être en sûreté dans une maison où l'on ne pardonnoit pas même aux Bœufs qui servoient au labourage.

SENS MORAL.

Il ne faut point lier de commerce avec ceux qui ne peuvent souffrir ni leurs amis, ni leurs domestiques. On trouve dans le monde des gens si fâcheux, & si incommodes, que l'on ne sait comment les prendre pour les ménager. Ils ne peuvent souffrir personne, ni leurs meilleurs amis, ni ceux qui leur ont rendu les plus importans services. Esope nous répresente en cette Fable un homme qui tue ses Moutons, & ses Bœufs qui lui servoient à labourer ses terres, & qui lui étoient si nécessaires Cet homme est le modéle de ces Misanthropes, qui voudroient être seuls sur la terre, & qui ne peuvent souffrir qui que ce soit Esope feint que les Chiens de ce Laboureur tinrent conseil entre eux, & se dirent les uns aux autres, qu'ils devoient s'éloigner promptement d'un Maître si farouche & si cruel; & que puisqu'il n'avoit pas épargné ses Brebis & ses Moutons, il n'auroit pas pour eux plus d'égard. C'est ainsi qu'il faut rompre d'abord tout commerce avec ces esprits sauvages, dont l'on ne peut attendre que des duretez.

FA-



FABLE VIII.

D'une Femme, & d'une Poule.

Une Femme avoit une Poule, qui lui pondoit chaque jour un œuf. Elle s'imagina que si elle nourrissoit mieux sa Poule, & si elle l'engraissoit davantage, elle lui pondroit tous les jours, pour le moins deux ou trois œufs. Elle lui donna donc beaucoup plus de grain qu'à l'ordinaire; la Poule devint fort grasse, & cessa entiérement de pondre.

SENS MORAL.

L'Avarice est souvent dommageable; plus on a de bien, plus on en veut avoir. La convoitise ne dit jamais, c'est assez; mais par l'avidité d'une meilleure fortune, on perd le bien que l'on avoit. Les personnes trop avides de richesses, sont incapables de se modérer; mais voulant trop en amasser, elles se ruïnent par les fausses mesures qu'elles prennent, ou par les mauvaises affaires, dans lesquelles elles s'embarquent. Esope répréſente une femme avare qui avoit une Poule. Cette femme se persuada faussement, qui si elle redoubloit la mangeaille de sa Poule pour la rendre plus grasse, elle lui donneroit une plus grande quantité d'œufs. Ce raisonnement se trouva faux dans toutes ses circonstances. Ainsi cette femme perdit son grain, & les œufs que sa Poule lui pondoit chaque jour.

jour. Mille gens pourroient profiter de cette moralité ; ils s'embarquent dans des affaires équivoques, pour faire de plus grands gains: mais ils prennent si mal leurs mesures, qu'ils perdent ce qu'ils avoient déja amassé. L'avarice ne dit jamais, c'est assez ; & ce n'est pas sans raison qu'on la compare à la soif des hydropiques, qui croit toûjours à mesure qu'ils boivent.



FABLE IX.

De deux jeunes Hommes, & d'un Cuisinier.

Deux jeunes hommes fort rusez, & accoutumez à voler, se tenoient auprès d'un Cuisinier pour tâcher à le surprendre. En effet, tandis qu'il étoit occupé aux choses de son ministére, l'un d'eux déroba une piéce de viande, & la donna à son compagnon, qui la cacha dans son sein. Peu de temps aprés, le Cuisinier s'apperçût du tour qu'on lui avoit joué; & comme personne n'étoit entré dans sa Cuisine, à la reserve de ces deux jeunes hommes, il leur demanda ce qu'on lui avoit volé, & voulut les obliger à le lui rendre. Celui qui avoit reçu le morceau de viande des mains de son compagnon, se mit à jurer qu'il n'avoit rien volé. L'autre de son côté, jura qu'il ne l'avoit pas. Le Cuisinier

nier qui connoissoit leur malice, & leur mauvaise foi, Il vous est aisé de m'en faire accroire, leur dit-Il, & de me tromper; mais vous ne sauriez tromper Dieu.

SENS MORAL.

Le mensonge, & les fraudes, portent avec soi leur punition. Si l'on peut dérober à la connoissance des hommes le mal qu'on fait, on ne peut se cacher aux yeux de Dieu, & il ne manque guére à punir tôt ou tard les injustices. On peut si bien se déguiser, & se servir de tant d'adresse, que les hommes n'ayent nulle connoissance des crimes que nous commettons; mais quel voile assez épais peut les couvrir pour en ôter à Dieu la connoissance? C'est la réponse fort sage, que fit ce Cuisinier aux deux fripons qui l'avoient volé, aprés qu'il se fut apperçu de leur friponnerie. Ils niérent fortement d'avoir commis une action si lâche. Je n'en ai point de preuve certaine, leur repartit-il, & il ne vous est pas mal aisé de m'en imposer; mais comment ferez-vous pour cacher ce crime aux yeux de Dieu? On peut tromper les hommes par de beaux dehors. Les fourbes, & les hypocrites se servent de mille détours, pour éblouïr les hommes. On les croit gens de bien, parce qu'ils en ont l'apparence; mais leurs grimaces étudiées, ni tous leurs rafinemens ne trompent point Dieu; parce qu'il pénétre dans leurs plus secrettes intentions.



FABLE X.

Les Ennemis.

Deux hommes qui se portoient une haine mortelle, faisoient voyage dans le même Vaisseau. L'un des deux se tenoit à la proue ; l'autre étoit assis sur la poupe. Une effroyable tempête qui survint tout à coup mit le Vaisseau en desordre, & fit connoître aux Voyageurs qu'ils étoient perdus sans ressource. Celui qui étoit assis sur la poupe, demanda au Pilote quelle partie du Navire seroit submergée la premiére. Le Pilote répondit, que ce seroit la proue. Je me console maintenant de mon malheur, repliqua-il, & la mort ne me sauroit être desagréable, puisque j'aurai le plaisir de voir périr mon ennemi.

SENS MORAL.

C'est un grand déréglement de n'être point touché de ses propres maux, parce que des personnes que l'on haït sont exposées à de pareilles infortunes La haine a cela de propre, qu'elle porte les hommes à se procurer à eux-mêmes de grands maux ; pourvu qu'ils ayent l'avantage de faire souffrir leurs ennemis. Achille, dans Homére, proteste que la mort lui sera douce, pourvu qu'il ait le plaisir de tuer Hector

Hector avant que de mourir. Si l'on ne porte pas toûjours les choses à ces grandes extrémitex, c'est souvent parce qu'on manque d'occasion. On voit des Plaideurs qui se ruïnent les uns les autres, pour avoir le plaisir de faire enrager des personnes qu'ils haïssent On ne se soucie pas de se rendre malheureux soi même, pourvu que l'on rende son ennemi malheureux.



FABLE XI.

Du Chat, & des Rats.

Il avoit dans une maison une grande quantité de Rats. Un Chat qui en fut averti, s'y transporta, & y vêcut pendant quelque temps des prises qu'il faisoit chaque jour. Mais enfin les Rats s'appercevant que leur nombre diminuoit notablement, résolurent de demeurer cachez dans leurs trous, & de ne point s'exposer aux griffes du Chat, lequel fâché de voir que les Rats ne paroissoient plus selon leur coutume, & qu'il n'en pouvoit plus prendre, s'avisa de contrefaire le mort, & de se pendre à un clou avec une corde. L'un des Rats les plus rusez, s'apperçût de l'artifice du Chat. Mon ami, lui dit-il en se moquant, si tu étois métamorphosé en pier-

pierre, je ne m'y fierois pas pour cela, & je n'approcherois pas plus prés de toi.

SENS MORAL.

Les sages ne se laissent pas tromper deux fois par les artifices des méchans; quand ils connoissent leurs fourberies, & qu'ils en ont fait l'expérience. Les plus fins peuvent donner dans les piéges qu'on leur dresse, quand ils ne se défient pas des personnes à qui ils ont affaire, ou qu'ils ne connoissent pas leur malice; mais aprés en avoir fait l'expérience, ils ne s'y jouent plus, & prennent tant de précautions, que toutes les ruses des autres sont inutiles. Personne ne peut se garantir de celles d'un homme, que l'on croit de bonne foi, mais l'on n'est pas excusable de se laisser tromper par un fourbe, dont on connoit par expérience les filouteries.



FABLE XII.

Le Thun, & le Daufin.

Le Thun fuyant un Daufin qui le poursuivoit, fut jetté par la rapidité des flots sur une Isle avec son ennemi. Le Thun ayant tourné la tête, & apperçu le Daufin qui rendoit les derniers abois; Je ne me plains plus de mon sort, dit-il, & je ne regarde plus la mort comme un mal-

heur, puisque mon ennemi qui en eſt la cauſe, périt avec moi.

SENS MORAL.

On ſouffre ſes maux, avec plus de tranquilité, & plus de courage, quand ceux qui les ont procurez ſont accablez des mêmes diſgraces. C'eſt une conſolation aſſez foible; cependant cette idée diminue l'aigreur du mal que l'on ſouffre. Le Thun pourſuivi par le Daufin, & ſe voyant prêt d'expirer, ſe conſola en voyant périr à ſes yeux ſon perſécuteur. Cette Fable nous fait ſouvenir de ces perſonnes qui exerçant des haines mortelles les uns contre les autres, ne ſe mettent pas en peine de ſe perdre, pourvu que leurs ennemis ſe perdent de même, & qu'ils demeurent accablez ſous les mêmes infortunes.

****

FABLE XIII.

Le Caſtor.

Le Caſtor eſt un animal à quatre piez, qui paſſe dans l'eau la plus grande partie de ſa vie. Ses teſticules ſont d'un grand uſage pour pluſieurs opérations de Médecine. Cet animal, quand il ſe ſent pourſuivi, & hors d'état de pouvoir échapper aux Chaſſeurs; & connoiſſant par un inſtinct naturel le ſujet pourquoi on veut le prendre, ſe coupe lui-même les teſticules,

&

& les jette au devant de ceux qui le poursuivent. Cette précaution lui sauve souvent la vie.

SENS MORAL.

Les sages consentent à perdre leurs biens pour conserver leur vie, & en cela ils raisonnent fort juste, puisque la vie est le plus grand de tous les biens naturels. Ceux qui s'exposent à toutes sortes de dangers, qui vont aux extrémitez de la terre, qui affrontent les tempêtes, & les orages sur un Vaisseau fragile, & qui aprés avoir fait naufrage, ne laissent pas de se rembarquer & de courir les mêmes dangers, font voir un attachement insensé pour le bien. Les Poëtes ont feint qu'Hippoméne jetta trois pommes d'or, pour sauver sa vie; car si Atalante l'eût vaincu à la course, il eût été obligé à perdre la vie, selon les conditions du traité; mais Atalante s'amusa à ramasser ses Pommes, & donna le temps à Hippoméne d'arriver le premier au but. On ne peut faire un meilleur usage de son bien que de l'employer à conserver sa vie. Les avares qui en regorgent, & qui n'osent y toucher, qui meurent de faim au milieu de l'abondance, excitent plutôt l'indignation que la compassion. Le Castor leur apprend à vivre, puisqu'il ne craint pas de se couper les testicules, & de les donner pour sauver sa vie, à ceux qui le poursuivent.



FABLE XIV.

Le Chien, & le Cuisinier.

Un Chien étant entré dans une Cuisine, & épiant le temps que le Cuisinier l'observoit moins, emporta un cœur de Bœuf, & se sauva. Le Cuisinier le voyant fuir aprés le tour qu'il lui avoit joué, lui dit ces paroles. Tu me trompes aujourd'hui impunément; mais sois bien persuadé que je t'observerai avec plus de soin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'as pas emporté le cœur; au contraire tu m'en as donné.

SENS MORAL.

Le pertes & la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, & font que l'homme prend mieux ses précautions, pour se garantir des disgraces qui le menacent. Le Cuisinier ne se défioit point du mauvais tour que le Chien avoit envie de lui jouer; mais quand il eut été attrapé une fois, il protesta bien qu'il seroit inutile au Chien de s'y jouer à l'avenir. En effet, quand on a été trompé, il faut être bien duppe pour se laisser tromper encore une fois.



FABLE XV.

Le Chien, & le Coq.

Le Chien & le Coq s'associérent pour faire voyage de compagnie. La nuit les ayant surpris en pleine campagne, & les ténébres étant fort épaisses; ils convinrent entre eux que le Coq se percheroit sur les branches d'un arbre, & que le Chien se glisseroit dans le trou de l'arbre. Le Coq se mit à chanter, selon sa coutume, aux heures réglées. Ce chant attira un Renard, qui fit son compliment au Coq, pour le prier de descendre, lui témoignant le desir extrême qu'il avoit d'embrasser un animal qui chantoit si mélodieusement. Le Coq lui répondit, qu'il faloit auparavant réveiller le Portier, afin qu'il lui ouvrist la porte. Le Renard qui ne se douta nullement de la supercherie du Coq, approcha de l'arbre, & fit le plus grand bruit qu'il put pour réveiller le Portier. En effet le Chien se réveille aux cris du Renard, se jette dessus à corps perdu, le déchire, & le met en piéces.

SENS MORAL.

Quand on ne peut résister à la force, ou à la violence de ses ennemis, on doit leur opposer une force encore plus grande, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Le principe narel apprend de résister à la force, ou quand ce moyen est impossible, il est permis de se servir d'adresse, & de ruses. Esope feint que le Coq perché au haut d'un arbre, persuada au Chien de se tapir au pié, & de s'y mettre comme en embuscade, pour rompre les mesures de ceux qui voudroient les surprendre. La prévoyance du Coq ne fut pas inutile; & le Renard, quelque rusé qu'il soit, donna dans le panneau, & fut mis à mort par le Chien. Cette Fable apprend à ceux qui se servent de finesses qu'ils peuvent encore trouver leurs maîtres, qui renchérissent par dessus eux en raffinemens.

FABLE XVI.

Le Lion, & la Grenouille.

Un Lion ayant par hazard entendu le cri d'une Grenouille, en fut d'abord étonné, & crut que ce cri étoit poussé par quelque monstrueux Animal. Cependant, ayant un peu repris ses esprits, il commença à considérer de toutes parts, d'où pouvoit venir ce bruit; bien résolu d'attaquer, & de combattre celui qui en étoit l'auteur, de quelque nature qu'il pût être.

Alors

Alors il apperçut une Grenouille qui sortoit d'un marais voisin. A ce spectacle, le Lion plein de honte & d'indignation écrasa la Grenouille d'un coup de pié.

SENS MORAL.

Il ne faut pas s'étonner pour le bruit, prendre l'épouvante mal à propos, sans avoir bien examiné auparavant, si la chose mérite que l'on s'en mette en peine. Les terreurs paniques ont souvent causé d'étranges desordres dans les armées les mieux auguerries. On a vû fuïr sans savoir pourquoi des hommes qui avoient toûjours été intrépides, & qui n'avoient pas appréhendé les plus grands dangers. L'Histoire Gréque fait mention d'un Capitaine assez brave, qui demanda la vie à un buisson, qui tenoit son habit accroché. Son imagination prévenue qu'il avoit les ennemis à ses trousses, ne lui laissa pas assez de liberté pour examiner si c'étoit un Soldat ou un buisson qui l'accrochoit. Esope feint en cette Fable, qu'un Lion fut d'abord effrayé du cri d'une Grenouille, il crut que c'étoit un ennemi digne de son courage; & il se disposa sur le champ à le combattre. C'est ainsi que l'idée d'un péril que l'on croit effroyable, cause de cruelles allarmes; mais la peur cesse quand on connoit plus distinctement ce que c'est.



FABLE XVII.

Le Devin.

Un Devin se tenoit dans la Place publique, & répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un inconnu vint l'aborder avec beaucoup d'empressement, & lui dit, que les portes de sa maison étoient ouvertes, & que les voleurs avoient emporté tous ces meubles tandis qu'il s'amusoit à informer les passans de ce qui leur devoit arriver. Le Devin quitta brusquement la compagnie, & monta sur un Chariot, pour aller chez lui plus promptement. Un inconnu qui le vit ; Eh quoi, lui dit-il, vous faites profession de connoitre ce qui doit arriver à tout le monde, & vous ne savez pas seulement ce qui se passe dans vôtre propre maison !

SENS MORAL.

Avant que de vouloir corriger & reformer les autres, il faut n'avoir rien à se reprocher à soi-même. C'est une grande sottise de penser aux affaires d'autrui, & de négliger les siennes propres. C'est le reproche que l'on pouvoit, avec raison, faire à ce Devin, dont parle Esope ; car s'il eût été fort versé dans l'art dont

il

il faisoit profession, il auroit deviné que les voleurs emportoient ses meubles. Ceux qui furent témoins de cette avanture, ne pouvoient pas ajoûter beaucoup de foi aux prophéties de ce Devin, & ils avoient beaucoup de raison de se moquer de ses prédictions.

FABLE XVIII.

Le Voyageur.

Un Voyageur extrêmement harassé du chemin, fit un vœu à Mercure, & promit, s'il vouloit lui être propice, & lui aider à achever heureusement son voyage de lui consacrer la moitié de tout ce qu'il rencontreroit. Peu de temps aprés, il trouva dans son chemin un sac rempli de dattes, & d'amandes. Il prit le sac, & mangea tous les fruits qui étoient dedans; & pour s'acquiter en quelque maniére de son vœu, il offrit à Mercure tous les noyaux des dattes, & toutes les robes des amandes; disant qu'il partageoit fort bien Mercure; puisqu'il lui donnoit l'intérieur & l'extérieur de tout ce qu'il avoit trouvé.

SENS MORAL.

Les avares ne respectent ni Dieu, ni les hommes; l'or est leur principale divinité; c'est l'objet de leurs soins & de leur culte, & pour

en amasser ils sacrifient leur honneur & leur conscience. Cette Fable réprésente un impie, qui se joue manifestement de la Divinité, & qui ayant promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouveroit, fit un partage ridicule, & reserva pour soi tout ce qu'il y avoit de bon. L'on voit encore tous les jours des gens de ce caractére, qui donnent à Dieu ce qu'ils ont de pire, quand ils lui font des présens; mais bien loin de l'honorer, ils l'outragent par ce partage indigne, qui ne fait que trop connoître le peu de respect qu'ils ont pour la Divinité.



FABLE XIX.

Le Berger, & la Mer.

Un Berger ayant par hazard conduit son troupeau sur le bord de la mer, admiroit la beauté, & la tranquillité de cet élément. Ce calme lui inspira l'envie de voyager, & de faire quelque trafic. Il vendit donc tous ses moutons, & acheta des dattes qu'il mit sur un vaisseau, où il entra lui-même, se confiant à la merci des flots. Une furieuse tempête, qui s'éleva tout à coup, mit le vaisseau dans un péril évident de périr. Les Matelots furent obligez de jetter dans la mer toutes les marchandises, pour soulager le vaisseau, qui put à grand' peine se sauver. Peu de jours aprés

cet

cet accident, le Berger assis sur le rivage, pleuroit amérement la perte qu'il avoit faite. Un passant s'arrêta auprés de lui pour contempler avec plaisir le calme qui régnoit sur les ondes; car la tempête avoit cessé. Je sai bien, dit le Berger en se tournant vers le Passant, ce que signifie cette bonace; la mer demande encore des dattes pour les dévorer.

SENS MORAL.

Les malheurs rendent les hommes plus prudens, & plus avisez. L'adversité est une leçon trés-efficace pour les corriger. Les pertes qu'ils font s'impriment vivement dans leur esprit; & comme ils ont naturellement beaucoup d'attachement pour ce qu'ils possédent, ils n'ont garde de s'exposer aux mêmes dangers, dont ils ne sont sortis qu'avec tant de peines. L'avanture de ce Berger qui vend ses moutons, pour faire un trafic sur mer, se renouvelle tous les jours. Mille gens vendent tout ce qu'ils possédent, & le confient aux flots, dans l'esperance de faire fortune; mais une tempête qui survient mal à propos, renverse toutes leurs espérances, & les contraint de jetter leurs marchandises dans la mer, pour sauver leur vie. Ils ne font pas toûjours un aussi bon usage de leurs malheurs que le Berger de la Fable; car ils n'ont pas plutôt mis pié à terre, qu'ils cherchent de nouveaux moyens, pour tenter une seconde fois la fortune, & ils se rembarquent au premier bon vent.

FA-



FABLE XX.

Les Oyes, & les Grues.

Les Oyes paiſſoient un jour dans un même Pré avec les Grues. L'Oiſeleur étant ſurvenu pour les ſurprendre, les Grues, par leur légéreté, ſe garantirent des piéges de l'Oiſeleur; mais les Oyes qui ſont naturellement plus graſſes, & plus peſantes, ne purent ſe ſauver aſſez promptement, & devinrent la proye de l'Oiſeleur.

SENS MORAL.

Les pauvres ſe tirent plus aiſément d'affaire que les riches, qui ſont embaraſſez de tout ce qu'ils poſſédent. Quand il arrive qu'une ville eſt priſe par les Ennemis, les pauvres qui n'ont que leur perſonne à garder, s'échappent aiſément; mais les riches ont mille embarras, qui les arrêtent, & qui les font tomber entre les mains des ennemis. Les premiers ſont maigres & décharnez comme les Grues; & bien plus diſpoſez à fuir; mais les autres qui ſont peſans & gras comme des Oyes, ne peuvent ſe garantir des pourſuites des ennemis qui s'attachent à eux avec plus d'opiniâtreté, dans l'eſpérance de faire un plus grand butin. Ainſi les richeſſes, & les commoditez de la vie ſont quelquefois nuiſibles à ceux qui les poſſédent, & les font tomber dans de grands malheurs.

FA-



FABLE XXI.

L'Ethiopien.

Un homme qui venoit d'acheter un Ethiopien, s'imagina qu'il étoit devenu si noir par la négligence de son premier Maître ; de sorte que l'ayant fait conduire dans sa maison, il se mit à le laver avec beaucoup de soin & d'assiduité, n'épargnant ni peine ni dépense, pour le blanchir, & pour ôter de son visage cette noirceur qu'il ne croyoit point naturelle. Tous ces soins furent inutiles ; l'Ethiopien demeura noir à son ordinaire ; mais on le tourmenta de telle façon pour le faire devenir blanc, qu'il en devint malade.

SENS MORAL.

Le naturel, le tempérament, les mœurs, ne se changent guére. Aristophane disoit à ce propos, qu'il est impossible de faire marcher droit un cancre, quelque peine que l'on se donne ; & que l'on a bien de la peine à rendre commode un chemin tout hérissé d'épines. Ceux qui ont de bonnes inclinations, un bon naturel, un heureux tempérament, en doivent bien remercier Dieu ; car quand il faut toûjours combattre contre un naturel vicieux, on a bien de la peine à se conserver constamment dans la vertu. Les Historiens de la Vie de Socrate ont dit de

de lui, qu'un Physionomiste ayant considéré attentivement les traits de son visage, dit tout haut: Voilà un méchant homme. Ceux qui connoissoient la vertu de Socrate, se moquérent du Physionomiste, & le traitérent de Charlatan; mais Socrate leur dit, qu'il ne se trompoit point dans ses conjectures; & que son penchant le portoit effectivement au vice; mais que son application & ses soins l'avoient corrigé. Peu de gens ont assez d'empire sur eux, pour se faire une continuelle violence, & pour corriger un mauvais naturel, qui les porte au vice; cependant on en vient à bout, quand on le veut, quand on a du courage, & de la persévérance.

FABLE XXXV.

La Maîtresse, & les Servantes.

Une femme qui gagnoit sa vie à faire de la toile, avoit accoutumé de réveiller ses Servantes de grand matin, & si-tôt que l'on entendoit le coq chanter, pour les appliquer au travail. Ces Servantes ennuyées d'une vie si pénible, & accablées du besoin de dormir résolurent d'égorger le coq de la maison, qui donnoit chaque jour le signal à leur Maîtresse, pour les réveiller de trop grand matin, & pour se lever elle-même. Elles tuérent donc le coq; mais leur condition n'en fut pas meilleure pour cela; parce que leur Maîtresse se réveillant

veillant en sursaut à des heures incertaines; & croyant qu'il étoit temps de se lever, alloit réveiller ses Servantes, & les obligeoit à sortir du lit.

SENS MORAL.

Les bons conseils ne sont pas toûjours suivis d'un heureux succès; mais quand on a pris toutes les mesures que l'on pouvoit prendre, selon les régles de la prudence humaine, & que quelque accident les traverse, il faut se consoler dans son pis aller. Souvent on se mécompte dans son calcul, & aprés avoir pris touts ses précautions pour rendre sa condition meilleure, on tombe dans un état pire que le premier. C'est ce qu'Esope a voulu donner à entendre dans le raisonnement de ces deux Servantes, qui croyoient avoir plus de temps pour dormir en égorgeant le coq domestique; mais tout le contraire arriva à leur grand déplaisir; car leur Maîtresse se réveillant au hazard, les obligeoit de se lever à toutes les heures de la nuit. C'est ainsi que les plus habiles se trompent dans leurs conjectures. Le moindre accident suffit pour rompre les mesures les mieux concertées.



FABLE XXIII.

La Devineresse.

Une Femme qui faisoit profession de dire la bonne avanture, & de prévoir l'a-

l'avenir; se vantoit encore de pouvoir appaiser la colére des Dieux, & de pouvoir détourner les funestes effets de leur haine. Quelques uns l'accusérent d'impiété, & la conduisirent devant le Tribunal des Juges; où elle fut convaincue des crimes qu'on lui imputoit, & condamnée au dernier supplice, pour expier ses forfaits. Lorsqu'on la conduisoit à l'échaffaut, quelqu'un de la troupe la regardant, & se moquant d'elle, Hé quoy, lui dit-il, vous vous vantiez de pouvoir calmer le courroux des Dieux, & de garantir les autres des peines dont ils les menaçoient; & vous n'avez pas même pu adoucir en vôtre faveur, la Sentence des Juges.

SENS MORAL.

Il ne faut rien promettre par delà son pouvoir. Les personnes qui offrent leur crédit & leur faveur trop légérement à ceux qui demandent leur protection, sont obligées de leur tenir parole; car si elles y manquent on les regarde comme des Charlatans, & comme des fourbes, qui abusent le monde par des promesses en l'air. Plusieurs de ces grands prometteurs ont une volonté déterminée de ne rien faire de tout ce qu'ils disent, lors même qu'ils vous accablent de complimens & de caresses. Ce procédé les fait mépriser, quand on a connu leur mauvaise foi. D'autres promettent ce qu'il

est

est absolument hors de leur pouvoir d'accomplir. On compte sur leurs promesses, & l'on manque souvent d'importantes affaires sur cette vaine espérance.

****

FABLE XXIV.

Le Chameau.

La premiére fois que les hommes apperçûrent le Chameau, ils furent épouvantez de la masse énorme de cette bête, & se mirent à fuir, pour se garantir des coups, la croyant trés-dangereuse; mais s'appercevant qu'elle étoit douce, & traitable, ils eurent l'assurance de s'en approcher de plus prés. Enfin, comme ils virent qu'elle se laissoit manier & approcher, ils la méprisérent à un tel point, qu'ils lui donnérent un mords, l'abandonnant à des enfans pour la conduire.

SENS MORAL.

On s'accoutume aux choses les plus terribles: & l'on vient quelquefois à mépriser ce qui paroissoit d'abord redoutable. Cela se remarque principalement dans de certains malheurs, dont l'idée seule fait trembler & abat le courage. Cependant quand on y est tombé, on s'évertue, & l'on trouve des ressources à quoi l'on ne s'étoit point attendu. L'amour propre

fait que l'on se forge des chiméres dans l'appréhension de quelque accident; mais ce même amour propre fait que l'on prend toutes sortes de moyens pour se garantir du mal.



FABLE XXV.

Le Serpent.

Un Serpent se sentant foulé aux piez des Passans, s'adressa à Jupiter pour lui porter sa plainte, & lui demander justice du tort qu'on lui faisoit. Si vous aviez, lui répondit Jupiter, piqué celui qui vous a marché le premier sur le ventre, les autres auroient été plus retenus, & vous auroient laissé en repos.

SENS MORAL.

Ceux qui repoussent vivement les premiéres attaques, sont moins exposez à de nouvelles insultes; car quand on connoit leur courage, on s'abstient de s'y jouer, de peur de s'attirer de mauvaises affaires; au lieu que s'ils mollissent d'abord, & s'ils souffrent lâchement les premiers affronts, l'on s'enhardit à leur en faire de nouveaux. C'est ce que Jupiter a voulu nous apprendre dans la réponse qu'il fit au Serpent; car s'il eût montré les dents à ceux qui lui marchérent les premiers sur le ventre, les autres n'auroient pas voulu s'exposer dans la suite à se faire piquer. Une résolution hardie, que

que l'on témoigne au commencement d'une affaire, arrête l'audace de ceux qui auroient tiré leurs avantages d'une timidité à contretemps.



FABLE XXVI.

Le Berger.

Un Berger avoit conduit ſes Moutons dans un lieu planté de Chênes Il dépouilla ſes habits qu'il mit au pié d'un arbre, & y monta pour abattre du Gland. Ses Moutons y accoururent ; mais en mangeant le Gland, ils déchirérent & mirent en piéces les habits du Berger, qui étoient au pié du Chêne. Lorsqu'il fut deſcendu, & qu'il eut remarqué le pitoyable état auquel ils avoient mis ſes habits : En vérité, dit-il à ſes Moutons, vous étes bien méchans, & bien ingrats. Vous donnez libéralement vôtre laine pour vêtir des étrangers, & vous avez déchiré mon habit, quoique je me donne le ſoin de vous nourrir.

SENS MORAL.

Pluſieurs font ſans choix, & ſans diſcernement du bien à des étrangers, & du mal à leurs proches. Ce défaut eſt aſſez ordinaire dans

le monde. C'eſt aſſez pour exciter l'averſion de certaines gens, que d'être de leurs proches, ou même de leur avoir fait du bien. Cette idée les choque, & les revolte; ils ne rencontrent qu'avec peine les yeux de leurs bienfacteurs. Ce ne fut point par malice que les Moutons, dont il eſt parlé en cette Fable, mirent en piéces les habits de leur Berger. Ils le firent par inadvertence, les ayant trouvez par hazard, ſous le gland qu'ils mangeoient. Mais les ingrats font de propos délibéré, & par leur choix, du mal à ceux qui leur font du bien. Ce vice eſt lâche & noir, & il n'y a point de ſupplices trop cruels pour punir des gens d'un ſi mauvais naturel.



FABLE XXVII.

D'un Chien, & d'un Cuiſinier.

On préparoit un magnifique feſtin dans la maiſon d'un grand Seigneur. Le Chien de la maiſon invita un autre Chien de ſes amis à venir prendre ſa part du feſtin. Ce Chien étranger étant introduit dans la cuiſine, y vit avec joye tous les grands préparatifs que l'on y faiſoit. Ah, que je vais faire bonne chére, s'écria-t'il en remuant ſa queue en témoignage de la joye qu'il goûtoit par avance; je me remplirai l'eſtomac de tant de viandes, que je pourrai vivre deux jours ſans manger. Le Chien diſoit tout cela en lui-même, &

fla-

flatoit de sa queue le Cuisinier pour mériter sa bienveillance; mais le Cuisinier qui ne connoissoit pas ce Chien étranger, & qui appréhendoit qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour, le prit par la queue, & le jetta par la fenêtre. Lorsqu'il s'enfuyoit en criant de toute sa force, il trouva en son chemin un Chien de sa connoissance, qui savoit bien qu'on l'avoit invité pour être du festin. Il lui demanda comment on l'avoit reçu, & s'il avoit fait bonne chére. Fort bonne, répondit-il; mais j'ai tant bu, & je me suis si bien enivré, qu'il ne me souvient plus, d'où, ni comment je suis sorti.

SENS MORAL.

Il ne faut pas trop compter sur les promesses de ceux qui sont libéraux aux dépens d'autrui. On voit de certaines gens s'ingérer dans les maisons, qui en veulent faire les honneurs, & disposer de tout, comme s'ils en étoient les propriétaires. Ils s'avanturent à y conduire des étrangers, sans savoir si le Maître le trouvera agréable. Ils réglent la bonne chére qu'il faudra leur faire. On est tout étonné de les voir usurper cette autorité. C'est pour montrer le ridicule de ces gens-là qu'Esope a feint qu'un Chien invité par un autre Chien de ses amis, pour faire bonne chére aux dépens de son Maître, fut jetté par la fênetre. & qu'il ne tâta point du

du festin. Voilà le sort des Parasites. On les chasse des maisons, où ils veulent s'introduire, sans y être souhaitez, & on les y regarde comme des fâcheux & des importuns.



FABLE XXVIII.

Le Corbeau.

Un Corbeau, dangereusement malade, disoit à sa mére qui jettoit de hauts cris, & qu'il voyoit réduite au desespoir: Ma mére, cessez de pleurer, & de vous affliger. Allez plutôt prier les Dieux pour moi, afin qu'ils me rendent la santé. Je crains bien, répondit-elle, que les Dieux ne soient sourds à mes priéres; ils sont tous irritez contre toi, pour avoir dévoré leurs Victimes.

SENS MORAL.

Ceux que l'on a outragez pendant que l'on étoit dans la prospérité, ne sont guére en disposition de faire du bien à leurs ennemis qu'ils voyent tombez dans l'adversité. Il faut ménager les gens, quand on veut exiger d'eux de bons offices. Il n'est pas temps de ramper & de prier, aprés avoir fait mille outrages dont ceux qui les ont reçus ne perdent pas si-tôt la mémoire. Le Corbeau, qui dans sa pleine santé avoit profané, & dévoré les Victimes que l'on offroit aux Dieux, n'étoit guére en état de

de les fléchir & de les attendrir par ses priéres, lors que la maladie l'eut réduit à la derniére extrémité. C'est à tort que certaines gens se plaignent qu'on ne les assiste pas dans leurs besoins, aprés qu'ils ont fait les fiers, & qu'ils ont méprisé tout le monde durant leur prospérité.



FABLE XXIX.

D'un Païsan, & d'un Serpent.

Il y avoit à la porte d'un Païsan, une caverne qui servoit de retraite à un Serpent. L'un des enfans de ce Laboureur marcha sans y penser sur le Serpent, qui le mordit ; de sorte que l'enfant mourut sur le champ par la force du poison. Le Serpent craignant d'être puni de ce crime, se retira promptement dans sa caverne, pour se mettre à couvert de la fureur du Païsan, qui pénétré de douleur pour la mort de son fils, prit une hache & se posta à l'entrée de la caverne attendant que le Serpent en sortît, pour lui couper la tête. Mais le Serpent se tenoit alerte, & regardoit de tous côtez, bien persuadé qu'on ne lui feroit point de quartier. Un jour voulant sortir, à peine eut-il mis la tête hors de son trou, que le Païsan brû-

lant de colére, & du desir de se venger, lui porta un grand coup de hache, qui alla donner contre un rocher. Le Serpent ayant retiré promtement sa tête, para le coup, dont les marques demeurérent sur la pierre, comme des signes de la colére du Païsan. Sa femme souhaittant qu'il se réconciliât avec le Serpent, mit à l'entrée de sa caveine du pain, & du sel, & l'exhorta de faire la paix avec son mari. Je ne pourrai jamais me fier à cette réconciliation, répondit le Serpent, tandis que je verrai le tombeau de vôtre fils, & ces marques de la colére de vôtre mari empreintes sur ce Rocher.

SENS MORAL.

Les hommes ne cessent guére de haïr, & ne perdent point le desir qu'ils ont de se venger, tandis qu'ils voyent les marques des affronts qu'ils ont reçus. Quelque bonne mine que fasse un ennemi réconcilié, il ne faut point s'y fier. Souvent cette réconciliation n'est qu'un prétexte, pour mieux couvrir la haine qu'il conserve toûjours dans le fond de son cœur, & qu'il fait paroître à la premiére occasion qu'il trouve de se venger. C'est mal connoître les hommes que de se fier aux apparences & aux démonstrations d'amitié qu'ils donnent à ceux dont ils ont de grands sujets de se plaindre, & qui leur ont fait des chagrins, ou des affronts essentiels.

FA-

FABLE XXX.

D'un Joueur de Trompette.

Un Joueur de trompette, après avoir sonné la charge, les deux armées étant en présence, fut pris par les ennemis Il les conjuroit de ne le point tuer. Vous voyez, leur disoit-il, que ne je suis point en état d'ôter la vie à personne, puisque je ne porte point d'armes offensives, & que je n'ai à la main que ma Trompette. C'est pour cela, lui répondirent les Soldats qui l'avoient pris, qu'il faut te faire mourir, puisque ne sachant point combattre, tu animes cependant les autres à se battre, & à s'égorger.

SENS MORAL.

Ceux qui animent les Grands les uns contre les autres, font quelquefois plus de mal par leurs mauvais conseils, & par leurs exhortations, que des particuliers, qui auroient eux mêmes envie de nuire. C'est le malheur ordinaire des Grands, que de croire trop légérement les hommes qui les approchent, sans approfondir les raisons, & les motifs qui les font parler. On leur fait entendre que de certaines gens leur ont fait des outrages sensibles, quoiqu'ils n'ayent point pensé à les offenser. Sur ces

préjugez, ils donnent des ordres dont les suites sont souvent tres funestes; & ils accablent des innocens, que la calomnie a noircis dans leur esprit. Comme ils ne sont déja que trop disposez à la vengeance, & que l'idée des moindres mépris, ou du moindre affront les met en furie, c'est jetter de l'huile sur le feu, que de leur tenir des discours qui les animent encore davantage.



FABLE XXXI.

Le Ris, & les Pleurs.

On raconte que deux hommes passoient toute leur vie à considérer la vicissitude des choses humaines. Un des deux pleuroit, l'autre rioit toûjours. Quelqu'un ayant fait réflexion sur leur différente conduite, les aborda, & ayant salué le Pleureur, lui demanda pour quel sujet il pleuroit de la sorte sans relâche. Je considére avec attention, répondit-il, ce qui se passe dans le monde, & j'y vois principalement trois choses qui me font beaucoup de peine. Premiérement je déplore la misére des Rois & des Grands, qui étant les Arbitres des choses humaines, & les Maîtres Souverains, & pour ainsi dire, comme les Dieux de la terre, n'ont cependant ni piez, ni mains, ni yeux,

ni

ni oreilles, & ne voyent & n'agissent que par les organes d'autrui. Ils ne parlent, ils ne dorment que selon le caprice des autres. Enfin, dans ce haut dégré de gloire & de félicité, ils vivent d'aumônes, ou de voleries. Secondement, la crainte que j'ai que le monde ne finisse bien-tôt, & qu'il ne soit consumé par un incendie général, est pour moi une source intarissable de larmes; car je vois qu'une affreuse séche-resse consume & brûle toutes choses. Cela vient peut-être de cette ardeur que l'on a de boire, & de ce que plusieurs Nations disputent entre elles à qui se servira de plus grandes coupes, & de plus grands pots. En troisiéme lieu, l'indignation me force encore à pleurer. Je suis fâché que la ven-dange ne précéde pas la moisson; car il seroit bien plus agréable de recueillir les grappes de raisins pendant l'été que pen-dant l'automne. Ce seroit un excellent remède pour tempérer les chaleurs de cette saison, qui sont excessives & incom-modes; & l'on pourroit agréablement se desaltérer avec cette liqueur nouvelle. A-près que l'Etranger eut connu les sujets que celui-ci avoit de pleurer sans cesse, il s'a-dressa à l'autre, & lui demanda ce qui le faisoit rire toûjours. Tout ce que je vois

dans

dans le monde, lui répondit-il, me paroît ridicule, comme il paroît digne de compassion à mon ami ; mais je ris principalement de trois choses. Premiérement, je ris de la confiance des mortels & de l'opiniâtreté qu'ils font paroître à braver leurs maux ; car quand ils ont fait naufrage, à peine se donnent-ils le loisir de radouber leur Vaisseau, qu'ils s'exposent à de nouveaux dangers. Quoiqu'ils ayent reçu plusieurs blessures dangereuses dans les combats, ils ne laissent pas de retourner à la guerre, avant que leurs playes soient fermées. Les ivrognes oublient aisément les maux que leur cause leur incontinence, & recommencent dés le lendemain à boire avec plus d'excès. Les Joueurs ne peuvent s'abstenir du jeu pour les pertes qu'ils y ont faites. Un homme que la mort a délivré d'une femme querelleuse, bisarre, incommode, insupportable, se donne à peine le loisir de faire les funérailles de cette premiére femme, qu'il songe à se remarier. En second lieu, les contre-temps des hommes me font rire, car ils ajoûtent à la joye de la bonne chére & des festins le plaisir du chant, & des instrumens de Musique ; & ils mêlent les plaintes & les gémissemens parmi les douleurs

&

& les larmes des personnes affligées. En troisiéme lieu, ne trouvez-vous pas fort ridicule de donner tant d'argent aux Médecins, puisque l'on en trouve par tout un si grand nombre qui donnent les remédes pour rien? Car y a-t'il une vieille, qui ne fasse pas maintenant profession de Medecine? Mais quand cela ne seroit pas, combien trouverons-nous de maux, dont il ne faudroit pas guérir les hommes? Pourquoi guérir les Envieux du mal des yeux; les Gourmands, des maux de bouche; les femmes & les médisans, des maux de la langue & du gosier; les Curieux, & les Parasites, de l'asthme; les coléres, des maux d'estomac; ceux qui gardent le célibat, des maux qui viennent aux parties nécessaires à la génération; les Larrons, de la goutte; les Soldats, de la folie? Il seroit avantageux à la République de ne point guérir tous ces gens-là de ces sortes de maux. L'Etranger lui en demanda la raison. C'est, repliqua celui qui rioit toûjours, que si les Envieux avoient les yeux foibles & attaquez de quelque incommodité, ils verroient moins clairement les biens & la prospérité d'autrui; ils se figureroient qu'elle est plus grande; & cette imagination redoubleroit leur douleur.

Quels

Quels maux ne causeroient point aux gourmands les continuelles incommoditez de bouche? Les femmes, & les médisans parleroient moins, & inventeroient moins de calomnies, s'ils avoient la langue embarrassée. Il seroit à propos que les Parasites, & les Curieux fussent travaillez d'un asthme continuel, qui les empêcheroit de s'informer avec tant de soin des affaires d'autrui; ou de courir aux tables aveo tant d'avidité. Si les personnes sujettes à la colére, avoient de grands maux d'estomac, elles ne s'abandonneroient pas à de grands emportemens. Qu'est-il besoin que ceux qui gardent le célibat, ayent si saine une partie de leur corps qui leur est si inutile? Si les Larrons avoient toûjours la goutte, ils ne pourroient aller voler personne. Vous savez que les Poëtes répréfentent les plus grands Héros, & même le Dieu Mars, tout furieux dans les combats. Il faut donc laisser la fureur en partage aux Soldats, afin qu'ils en deviennent plus redoutables à leurs ennemis. Après cela, les deux Philosophes recommencérent à pleurer, & à rire, selon le différent rôle qu'ils faisoient. L'Etranger se sépara d'eux; & continua son voyage.

SENS MORAL.

Les affaires humaines peuvent faire rire, ou pleurer, selon les différentes maniéres dont on les envisage. Cette Fable est fondée sur l'Histoire d'Héraclite & de Démocrite. L'un déploroit les malheurs & la folie des hommes; l'autre se moquoit de leurs entêtemens, & de leurs extravagances.

FABLE XXXII.

D'un Oiseau, & de la Moisson.

Au temps de la moisson, il y avoit dans un champ un nid rempli d'Oiseaux qui n'avoient pas encore de plumes. Toutes les fois que la mére de ces petits Oiseaux quittoit le nid, pour aller chercher dequoi les nourrir; elle leur recommandoit soigneusement de bien retenir tout ce qu'ils entendroient, pour lui en rendre un compte fidéle à son retour. Ils lui dirent un jour, que le Maître du champ, accompagné de l'un de ses fils déja fort & robuste, étoit venu visiter sa moisson, & qu'il avoit résolu de couper le lendemain son blé avec le secours de ses amis. La mére des Oiseaux ne parut point étonnée de cette nouvelle. Le lendemain, elle alla selon sa coutume, chercher de la nourriture à ses pe-

petits, qui lui dirent à son retour, que le Maître du champ se serviroit, pour couper son blé, de ses parens & de ses amis. Elle leur dit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour eux; mais quand ils lui eurent dit que le Maître du champ y viendroit avec ses valets, & son fils; C'est maintenant, dit-elle, qu'il faut partir, & chercher une retraite plus assurée.

SENS MORAL.

On tire plus de secours dans ses besoins des étrangers, que de ses proches. On ne sauroit dire la raison pourquoi les personnes de même sang se regardent toûjours avec quelque espéce de jalousie. Ils sont moins affligez des succès qui arrivent aux étrangers, qu'à leurs parens mêmes. Ils sont aussi moins disposez à les secourir dans les embarras qui leur surviennent. C'est pourquoi Esope a feint que l'Oiseau ne crut pas être obligé d'ôter son nid du champ, tandis que le propriétaire ne parloit que de l'assistance de ses parens, & de ses amis.

FABLE XXXIII.

D'un Pére, & de son Fils.

Un jeune homme se vantoit un jour devant son pére, d'avoir fait un grand nombre d'amis par sa civilité, & par les bons

bons offices qu'il leur avoit rendus. Le Vieillard connoissant l'erreur de son fils, & voulant le corriger, lui demanda, s'il les avoit éprouvez. Oui, répondit le jeune homme, je connois les bons sentimens qu'ils ont pour moi, & l'amitié qu'ils me portent. Mais, repliqua le Vieillard, pour en être plus assuré, il faut les mettre à l'épreuve; & voici de quelle maniére vous vous y prendrez. Vous tuerez un veau, que vous renfermerez dans un sac. Vous le porterez chez celui de vos amis que vous croyez le plus affidé, & le plus dans vos intérêts; vous le prierez de vous secourir dans une affaire tres-importante. Vous lui direz, que querellant avec un homme, vous l'avez tué. Le jeune homme suivit le conseil que son pére lui donnoit. Il alla chez celui de ses amis qu'il croyoit le plus zélé. Il lui présenta le sac teint de sang, & lui tint le langage que son pére lui avoit suggéré. Cet ami lui donna d'abord des marques d'indignation; ensuite il le traita durement de paroles. Enfin il lui déclara nettement qu'il ne vouloit point s'engager dans une mauvaise affaire, ni avoir part à son crime. Le jeune homme retourne vers son pére, & lui raconte de point en point comment son

ami l'avoit reçu. Vous voyez, mon fils, lui repartit le Vieillard, de quelle maniére les apparences d'amitié vous ont trompé. Mais allez chez vos autres amis, & voyez s'ils vous sont plus fidéles. Il obéït, mais tous l'abandonnérent lâchement, & le rebutérent. Alors il avoua son erreur devant son pére, & se repentit de sa crédulité. Vous voyez, lui dit le Vieillard, que j'ai vécu lonp-temps. Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai trouvé qu'un seul homme fidéle, ou qui pût mériter le nom d'ami. Pour l'éprouver, & pour mieux connoître ses véritables sentimens, allez le trouver. Il le lui nomma, & lui désigna sa maison. Dites-lui que vous êtes mon fils, demandez-lui du secours, pour dérober au Public la connoissance du crime que vous feindrez avoir commis. Le jeune homme alla sur le champ trouver celui que son pére lui avoit indiqué. Il lui exposa l'histoire qu'il avoit inventée Cet homme tout incontinent lui dit d'entrer dans sa maison, afin de parler d'une affaire qui lui paroissoit trop importante pour être traitée en public ; car il l'avoit abordé dans la rue. Il le conduisit dans l'endroit le plus reculé & le plus secret de sa maison, & se préparoit déja à y faire une fosse

se

ſe pour y enterrer le mort. Alors le jeune homme connoiſſant la fidélité d'un ami ſi généreux, lui parla à cœur ouvert, lui expliqua le ſujet de ſa feinte, lui rendit mille actions de graces, le conjura de le mettre au nombre de ſes amis, & de l'aimer comme il aimoit ſon pére, auquel il courut en diligence raconter ce qui s'étoit paſſé, ne pouvant ſe laſſer d'admirer, & de louer la générosité d'un ami fidéle; & ſe blâma lui-même de s'être flaté mal à propos d'avoir un grand nombre d'amis. Son pére lui donna encore pluſieurs beaux préceptes, pour diſtinguer les faux amis d'avec les véritables, & pour le rendre plus réſervé ſur le choix qu'il devoit faire, ſans ſe laiſſer ſurprendre par de belles paroles, & par les trompeuſes apparences d'une feinte amitié.

SENS MORAL.

Les véritables amis ſont tres-rares & il eſt fort aiſé de s'y tromper, parce qu'on ne lit pas dans le cœur des gens. Le meilleur moyen pour s'en aſſurer eſt de les mettre à l'épreuve. S'ils ſont conſtans & fidéles pendant vôtre adverſité, s'ils ne craignent point de ſe déclarer pour vous, & de vous ſecourir dans des affaires délicates, au hazard de ſe perdre eux-mêmes, c'eſt une marque évidente que leur amitié eſt ſincére, & que l'on peut ſûrement compter ſur eux.



FABLE XXXIV.

D'un Parricide.

Un méchant homme, coupable des crimes les plus énormes, étoit couché auprès d'une muraille chancelante, pour se reposer, & pour dormir pendant quelque temps. Le Dieu Sérapis lui apparut durant son sommeil, & l'avertit en songe, de se lever promptement, & d'aller chercher un autre lieu plus sûr pour dormir. Il obéït aux avis que le Dieu lui donnoit. A peine se fut-il éloigné de quelques pas de la muraille, qu'elle tomba. Il alla incontinent dans le Temple remercier les Dieux du soin qu'ils prenoient de sa vie, & leur offrit un Sacrifice, avec de grandes marques de joye, & de reconnoissance. Sérapis lui apparut une seconde fois durant son sommeil. Penses-tu, scélérat, lui dit-il avec un visage irrité, que les Dieux se soucient d'un infame, & d'un parricide? Mais si tu avois été écrasé sous les ruïnes de cette muraille, tu serois mort sans douleur, & sans infamie. Les Dieux ne t'ont sauvé que parce que tu es réservé au gibet, pour expier tes forfaits par une mort ignominieuse.

SENS MORAL.

Les scélérats ne doivent point se flater de pouvoir éviter les peines dues à leurs crimes. Si Dieu les souffre pendant quelque temps, c'est pour les punir d'une maniére plus étonnante, & plus exemplaire, afin que leurs châtimens retiennent les autres, & les fassent rentrer dans leur devoir. Ceux qui se sentent coupables de quelque grand crime, & qui voyent que leurs affaires n'en vont pas plus mal, qui au contraire se voyent riches & opulens, qui coulent tranquillement leur vie dans l'abondance & dans les délices, croyent que Dieu ne prend pas garde à leurs forfaits, ou qu'il ne s'en met pas en peine ; mais c'est qu'il attend à les punir, pour les convertir eux-mêmes, ou pour la conversion des autres.

FABLE XXXV.

De la folle entreprise des Chiens.

Une troupe de Chiens se promenant sur le rivage, apperçurent dans la mer, des peaux qui flotoient. Ils résolurent entre eux, pour avoir ces peaux, de boire toute l'eau de la mer ; mais ils crevérent tous à force de boire, avant que d'exécuter leur dessein.

SENS MORAL.

Les entreprises mal concertées ne peuvent réüssir ; & l'on se trouve toûjours mal de

ſuivre les mouvemens d'une aveugle cupidité. Cette Fable attaque les avares, qui ſe font ſouvent de mauvaiſes affaires pour contenter leur avarice. Comme leur paſſion les aveugle le plus ſouvent, ils ne raiſonnent pas aſſez, pour prévoir la ſuite fâcheuſe des entrepriſes où ils s'engagent.



FABLE XXXVI.

D'un Berger, & d'un Cuiſinier.

Un Berger, & un Cuiſinier, faiſoient voyage de compagnie. Ils trouvérent par hazard ſur leur chemin une Brebis fort graſſe, qui s'étoit égarée du troupeau. Ils ſe jettérent tous deux deſſus à qui l'auroit; les bêtes parloient le langage des hommes en ce temps-là. La Brebis leur demanda de quelle profeſſion ils étoient l'un & l'autre, & pour quel ſujet ils prétendoient tous deux l'emmener. Aprés qu'ils ſe furent expliquez ſur le métier qu'ils faiſoient, la Brebis ſe tourna du côté du Berger, & ſe livra à lui de bon cœur. Elle dit au Cuiſinier, que ſon Métier étoit d'égorger les Brebis; & celui du Berger de les conſerver; & que par conſéquent il ne devoit pas s'étonner du choix qu'elle faiſoit.

SENS

SENS MORAL.

Autant qu'on le peut, il faut s'éloigner des méchans, & s'approcher des gens de bien. L'habitude que les premiers ont à faire du mal, fait que l'on se repent tôt ou tard de les pratiquer, au lieu que l'on peut tirer de grands avantages du penchant que les autres ont à faire du bien. Esope feint que la Brebis s'informa soigneusement de quelle profession étoient ceux qui la vouloient avoir, avant que de se déterminer sur son choix. Cette leçon est tres-importante pour nous apprendre à bien examiner les moeurs, & le caractére des personnes avec lesquelles nous voulons vivre. Si nous remarquons qu'ils soient vicieux, & enclins à mal faire, il faut rompre sur le champ, quelque agrément que l'on espére trouver dans leur commerce, dont on a tôt ou tard assez d'occasions de se repentir. Si la société des gens de bien n'est pas si agréable, elle fait au moins plus d'honneur. La maxime de celui qui disoit, qu'il aimoit mieux se réjouïr avec des fripons, que de s'ennuyer avec des gens de bien, n'est pas sainte.

FABLE XXXVII.

La Cicogne, les Rats, & les Grenouilles.

La Cicogne pressée de la faim, ne sachant de quelle ruse se servir pour attraper les Grenouilles qui s'enfonçoient

dans leurs marais, ni les Rats qui se cachoient dans leurs trous, alla sur le bord d'un étang, & dit aux Grenouilles, que les Rats témoignoient par tout un fort grand mépris pour elles, & qu'ils se vantoient publiquement, qu'un Rat pouvoit battre trois Grenouilles. Elles se tinrent tres-offensées de ce mauvais discours, & protestérent qu'elles ne refuseroient point de se battre contre les Rats, en pleine campagne. La Cicogne incontinent alla au quartier des Rats, & leur fit entendre, qu'elles les méprisoient, & disoient qu'une seule Grenouille suffisoit pour mettre en fuite une grande troupe de Rats. Ce discours les aigrit étrangement. Ils dirent qu'ils défioient les Grenouilles au combat. On choisit pour champ de bataille une grande plaine également éloignée des marais des Grenouilles, & des cavernes des Rats. Les combattans s'y rendirent en foule. La Cicogne les voyant à sa discrétion, se mit à les tuer les uns aprés les autres. Ceux des Rats & des Grenouilles qui échapérent, connurent alors qu'ils avoient été pris pour dupes, sans pouvoir se garantir du bec de la Cicogne.

SENS

SENS MORAL.

Il ne faut point ajoûter foi aux rapports de ses ennemis ; car quelque beau semblant qu'ils fassent, ils ne songent qu'à nuire, & à exciter des divisions pour profiter des conjonctures. La sotise des Rats, & des Grenouilles, qui s'animérent, à ce que dit Esope, les uns contre les autres, est une leçon pour nous apprendre à nous garantir des saillies de la colére, puisque cette passion empêche qu'on ne raisonne, & qu'on ne prévoye les suites d'une dangereuse affaire, où l'on s'embarque, par les artifices des personnes intéressées, qui travaillent sous main à la ruine des deux partis, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il ne faut donc pas, sur de légers soupçons, prendre feu contre des personnes que l'on tâche, par de mauvais discours, à rendre suspectes. Il faut au moins, avant que d'éclater, se donner le temps de s'éclaircir.



LE COMBAT DES CHATS ET DES RATS,

PAR UN AUTEUR ANONYME.

ARGUMENT.

Dans le temps que Creillus, qui avoit établi le siége de son Empire dans une vaste & sombre caverne, gouvernoit

toute la Nation des Rats, un Chat célébre rodoit continuellement autour de cette caverne, pour épier tout ce qui s'y passoit, & pour examiner toutes les démarches de Creillus. Ce Roi jaloux de son autorité, & plein de zéle pour le repos de son Peuple, souffrit impatiemment les assiduitez du Chat, & les curieuses observations qu'il faisoit sur les terres de son Empire. Il fit part de son chagrin à l'un de ses Alliez, & de ses confidens, qui exerçoit la Charge de Tyroclope, c'est à dire, Larron de fromage. Il lui demanda conseil sur les mesures qu'il devoit prendre pour écarter ce Chat. Il fut résolu dans le Conseil des Rats, qu'on léveroit une grande armée, pour faire la guerre aux Chats. Ceux-ci remportérent d'abord quelques avantages sur leurs ennemis. Le fils de Creillus fut vaincu, déchiré & dévoré par un Chat. Cette triste nouvelle fut rapportée à sa mére, par un témoin oculaire. Ce malheur redoubla le courage des Rats. Après plusieurs signalez combats, soutenus vigoureusement de part & d'autre, lorsqu'ils étoient au plus fort de la mêlée, une poutre pourrie tomba du plancher, & écrasa le Chat. Cet accident donna la victoire aux Rats. Cette Fable

est

est écrite en forme de Comédie, dont les principaux personnages sont Creillus, Roi des Rats; Tyroclope, Chef du Conseil; un Chœur de Servantes; un Héraut; une Concubine de Creillus; deux Ambassadeurs.

CREILLUS.

A quoi pensons-nous, généreux Citoyens, de demeurer si long-temps cachez dans nos cavernes, & de passer une vie malheureuse, dans la crainte, & dans la misére? A peine osons-nous mettre le nez à la fenêtre; mais toûjours saisis d'horreur, nous traînons une vie obscure, toûjours renfermez dans nos trous, comme si nous étions resserrez par une Garde ennemie. La nuit nous paroît encore plus longue & plus affreuse que le jour; & nôtre malheur égale celui de ces Peuples infortunez, qui sont privez de la lumiére pendant six mois continuels, & qui passent tout ce temps-là dans des ténébres affreuses.

TYROCLOPE.

Si nous sommes renfermez, au moins nous vivons dans nos cavernes. Mais si nous nous mettons en campagne, comme vous dites, nous serons tout à coup exposez à une infinité de périls; & une prompte mort sera la récompense de nôtre témérité,

CREIL-

CREILLUS.

Pourquoi ſerons-nous expoſez aux hazards, & aux malheurs dont vous nous menacez?

TYROCLOPE.

Nous deviendrons la proye d'un raviſſeur avare, & affamé.

CREILLUS.

Quel eſt le raviſſeur? Ne faites point de façon de me le dire; car je ne devine pas aiſément.

TYROCLOPE.

C'eſt celui que les hommes appellent un Chat; & qui rode perpétuellement autour de nos demeures, pour examiner la conduite des Rats, & de même que les Chiens ſont les ennemis irréconciliables des Liévres, du Met, ce redoutable ennemi, eſt toûjours alerte pour nous ſurprendre. Il jette ſur nous des regards terribles, qui ſont des ſignes manifeſtes de ſes mauvaiſes intentions.

CREILLUS.

Je ne le ſai que trop, combien vos conjectures ſont bien fondées. Ce cruel a dévoré autrefois, à mes yeux, ma chére fille Lychnoglyphe, que j'aimois plus que ma vie.

TY-

TYROCLOPE.

Il a fait le même traitement à mon aimable fille Corsocopo ; & à mon fils Sitodarpe ; que j'aimois avec tant de tendresse, & qui venoit au secours de sa sœur.

CREILLUS.

Pourquoi demeurons-nous donc les bras croisez ; comme des lâches, sans nous mettre en devoir de venger la mort de nos chers enfans ?

TYROCLOPE.

Et que voulez-vous que nous fassions ?

CREILLUS.

Il faut punir ce cruel Pansage comme il le mérite, & songer à venger ceux qu'il a fait périr.

TYROCLOPE.

Comment nous y prendrons-nous ? Dites-moi nettement toutes vos pensées sur cette affaire importante.

CREILLUS.

Il faut que nous l'attaquions brusquement, & sans lui donner le temps de se reconnoître.

TYROCLOPE.

Cette proposition me glace d'effroi. Je crains bien qu'il ne nous étrangle, & qu'il ne nous dévore, & que nôtre perte ne redou-

double la joye du Chat, & n'ajoûte un nouveau lustre à sa gloire.

CREILLUS.

Je crois que nous devons tout tenter, pour venger les morts; car vous savez que de grands personnages ont acquis une gloire immortelle, pour avoir vengé la mort de leurs amis, de leurs parens, de leurs enfans, de leurs fréres.

TYROCLOPE.

Oui, je sai tout cela; mais il est bien douloureux d'être privé de la lumiére, pour être enseveli sous un tombeau ténébreux.

CREILLUS.

Mais doutez-vous que nous ne puissions abattre la puissance de cet ennemi redoutable, & le faire périr sans ressource?

TYROCLOPE.

Dites-moi comment nous pourrons exécuter une si belle entreprise.

CREILLUS.

En l'attaquant, & le poursuivant à toute outrance, & à force ouverte.

TYROCLOPE.

Je crois qu'il seroit plus à propos d'avoir recours à la ruse, & de le vaincre par surprise.

CREIL-

CREILLUS.

Mais par quel ſtratagême pourrons-nous le ſurprendre?

TYROCLOPE.

S'il ſe défie que nous lui dreſſons quelque embuſcade, il nous tendra auſſi des piéges: & ſi nous lui déclarons la guerre, il raſſemblera un grand nombre de ſoldats. Nous ne pourrons ſoutenir ſes efforts, & il remportera la victoire ſur nous, après avoir mis toute nôtre armée en déroute.

CREILLUS.

Quand nous aurons mis ſur pié autant que nous pouvons de ſoldats, il faudra encore groſſir nôtre armée par des troupes auxiliaires, ſelon la coutume.

TYROCLOPE.

Ne vous ſouvenez-vous plus de l'attaque que nous fîmes contre l'armée des Chats, & des Grenouilles, avec de nombreuſes troupes de nos Alliez, qui étoient venus à nôtre ſecours?

CREILLUS.

Je m'en ſouviens, & du malheureux ſuccès de nôtre entrepriſe. Nos enfans, nos fréres, nos amis, nos péres, périrent dans cette guerre; & peu s'en falut que nous n'y perdiſſions la vie.

TY-

TYROCLOPE.

Je crains le même sort, si nous recommençons la guerre.

CREILLUS.

N'appréhendez rien, & les Dieux sont pour nous, ils me l'ont fait connoître par les songes. Vous savez que j'ai quelque connoissance en cet Art ; & que je suis assez expert dans l'interprétation des songes.

TYROCLOPE.

Qu'est-ce que les Dieux vous ont donc révélé ?

CREILLUS.

Lorsque je dormois, Jupiter m'est apparu, il m'a inspiré une force extraordinaire, & m'a dit : Vous avez un courage invincible.

TYROCLOPE.

Dites-moi encore, sous quelle figure il vous a paru.

CREILLUS.

Il ressembloit à Tyrolichus ; ce sage Vieillard.

TYROCLOPE.

Ne vous est-il point encore apparu dans un autre temps, & dans un autre état ?

CREILLUS.

Il me sembloit que mes menaces le rendoient timide.

TYROCLOPE.

Quelles menaces avez-vous donc pu faire à cette Divinité, qui habite dans les Cieux, & qui commande aux Dieux immortels? L'avez-vous menacée d'attacher une grande chaîne au Ciel, pour en entraîner tous les Dieux à force de bras?

CREILLUS.

Je lui fis mille fois l'année passée cette menace; car en faisant réflexion aux malheurs de ma vie, & de quelle maniére je languissois dans un trou sombre, & étroit, rempli d'affreuses ténébres, je jurois, je pestois, je me lamentois, je déchirois mon visage, & dis mille injures, au grand Dieu Jupiter; & j'ajoûtai à mes gémissemens d'affreuses menaces pleines d'indignation, & de desespoir.

TYROCLOPE

Dites-moi donc en quels termes ces menaces étoient conçues?

CREILLUS.

Que s'il ne me faisoit pas remporter de grandes victoires sur mes ennemis, s'il ne me rendoit pas invincible dans les combats, & s'il ne me faisoit pas couronner de lauriers, j'entrerois dans le reservoir où l'on garde les Victimes, & les mangerois pour me nourrir.

TYROCLOPE.

Je me joindrai à vous avec ma femme, & mes enfans; mais il me paroît que vous me racontez une fable.

CREILLUS.

Non, je vous le jure; mais j'ai voulu auparavant tenir un grand conseil de guerre, rassembler tous les Rats, & leur demander leurs avis, dans la conjoncture présente.

TYROCLOPE.

Ce n'est pas maintenant le temps; car il faut sortir de nos trous, & tenir la campagne, pour nous délivrer de la contrainte, où les Chats nous tiennent, & des allarmes continuelles qu'ils nous donnent. Il faut ranger tous les Rats sous divers étendarts, leur inspirer du courage, & les exhorter à bien s'acquiter de leur devoir. Il faut distribuer les Emplois de l'armée; des Chefs de Brigades, des Lieutenans, des Généraux, & marcher en bon ordre contre nos ennemis.

CREILLUS.

J'approuve extrêmement vôtre avis; vous avez parlé avec beaucoup de sagesse, & comme un Vieillard d'une expérience consommée. Faites partir un Héraut, pour convoquer l'assemblée générale des Rats.

Le

LE HE'RAUT.

Tous les Chefs des Rats sont déja rassemblez, & tout disposez à recevoir vos ordres.

CREILLUS

Généreux soldats, & mes chers Compagnons, il y a long-temps que nous gémissons sous une honteuse servitude, & que nous demeurons cachez honteusement dans des trous, quoique nous ne manquions pas de courage. Nos prédécesseurs, comme s'ils eussent été malades, languissans, & tout perclus de leurs membres, n'ont pas eu l'assurance de se mettre en campagne, & de paroître devant nos ennemis. Voici maintenant le temps de montrer de quoi nous sommes capables, & de combattre courageusement nos ennemis. Il me semble que je me deshonorerois, moi qui suis si généreux & qui commande à tant de braves guerriers, qui marche avec tant de pompe, & tant de gloire, moi à qui l'on donne par tout tant d'applaudissemens; je me deshonorerois, dis-je, si je n'osois sortir de mon trou, ni tenir la campagne devant mes ennemis. Vous qui étes sortis d'ancêtres si illustres, & qui se sont signalez en tant d'occasions; vous avez hérité de leur courage. Acquitez-vous fidélement

des emplois que l'on vous donnera, & n'apportez aucun retardement dans l'exécution de mes ordres. Partez, invincibles Rats; allez vous exercer dans de nouveaux genres de combats; réglez-vous sur les grands exemples de valeur que je vous donnerai. Jamais je n'ai hésité un moment, pour me jetter à corps perdu dans les périls les plus grands. J'ai donné dés ma tendre jeunesse des marques d'une extrême valeur. Je mettois en déroute tous les ennemis qui se présentoient devant moi. Les Ancêtres dont je tire mon origine, avoient un courage invincible. Vous savez quelle gloire ils ont acquise par leur intrépidité, & par la sagesse qu'ils ont fait paroître en tant d'occasions; je veux parler des Cartodaptes, qui se sont rendus si célébres par leurs hauts faits. Je n'ai point dégénéré d'une origine si illustre, j'aurois eu honte de mener une vie oisive, & obscure; j'ai marché dés mon enfance sur les pas des plus grands Hommes, & des plus fameux Guerriers. J'ai manié la lance, & l'epée, ayant le bouclier sur le bras. J'ai appris à cheval, à attaquer l'ennemi, à lui porter des coups sûrs & inévitables, à bander l'arc, à lancer le javelot, à faire toutes les fonctions militaires. J'ai conduit plusieurs armées en

qua-

qualité de Général; j'ai asservi plusieurs Nations par mon adresse & par mon courage, & je les ai rendues tributaires. On m'a enfin créé le Monarque des Rats, aprés que l'on à jugé, que j'étois le plus considérable de toute la Nation; mais je reconnois maintenant que le rival de Jupiter & de Rhée, est le plus misérable de tous. C'est un animal timide, misérable, & méprisable. Préparez-vous, mes chers Compagnons, à bien faire vôtre devoir, & à bien combattre. Témoignez en cette occasion vôtre force, vôtre adresse, vôtre courage; armez-vous à vôtre avantage, retournez promptement dans vos maisons pour faire tous les préparatifs nécessaires. J'espére que dés demain vous ferez paroître vôtre bravoute contre nos ennemis; puisque cela est nécessaire à la fin que nous nous proposons.

TYROCLOPE.

Puisque toute l'assemblée s'est retirée chacun chez soi, pour prendre un peu de repos; je vais aussi de mon côté me mettre au lit pour dormir pendant quelque-temps.

CREILLUS.

C'est bien avisé, il faut que je tâche d'en faire autant.

CHŒUR DE SERVANTES.

Ah, quelle douleur! quelle infortune! Grand Dieux, que ce jour est infortuné! Le Roi a pris la dangereuse résolution de déclarer la guérre aux Chats, & de paroître devant eux en pleine campagne. Il me semble que je le vois déja périr avec toute son armée; & abandonner la lumiére des Cieux. O grand Apollon, saint Interpréte des choses futures, divin Phébus.

LOXIE.

Helas! hélas! de quels malheurs sommes-nous menacez! Quelles miséres, quelle source intarissable de larmes! Hélas! helas! quelles cruelles afflictions!

LES DEUX AMBASSADEURS.

Peut-être gagnera-t'il la bataille; mais vous nous racontez des choses nouvelles, inouïes, incroyables. Que la volonté du grand Jupiter s'accomplisse.

TYROGLOPE.

Je vois le jour qui commence à paroître.

CREILLUS.

J'apperçois aussi de la lumiére.

TYROCLOPE.

Il est temps de renoncer au sommeil, & de sortir du lit. Aprés que nous aurons immolé aux Dieux, des bœufs & des moutons, allons nous mettre en campagne; & com-

commençons généreusement à combattre: mais il faut avant toutes choses appaiser les Dieux, tâcher de nous les rendre propices, & de les mettre dans nos intérêts.

CREILLUS.

Quand le sacrifice sera achevé, invoquons Jupiter, Minerve, Mercure, Pan, Neptune, le chaste Loxie, Junon, & Diane qui se plaît sur les montagnes, Pluton, Latone & Proserpine, avec tous les autres Dieux.

LE CHOEUR.

Grands Dieux qui tenez vôtre Empire au dessus, & au dessous de nous, vous qui étes la source de tous les biens, soyez-nous propices, & faites-nous voir des effets de vôtre secours, dans la cruelle guerre que nous allons entreprendre, contre une Nation cruelle.

L'EPOUSE DE CREILLUS.

Jupiter, secours nos Chefs, afin qu'ils remportent la victoire, avec mon epoux, & mon fils.

LE CHEUR.

C'est une chose glorieuse que de vaincre, mais je me sens glacé d'effroi.

L'EPOUSE.

Je suis pénétrée de frayeur, & tout le corps me tremble.

LE CHEUR.

Nos ennemis ſont forts, & redoutables.

L'EPOUSE.

O Jupiter, faites que la guerre nous ſoit favorable.

LE CHŒUR.

On ne peut attendre que du bien de la part des Dieux.

L'EPOUSE.

Si l'armée des Rats met celle de nos ennemis en fuite, nous paſſerons le reſte de nôtre vie en repos, & en ſûreté; nous ne ſerons plus dans la crainte, & dans les allarmes.

LE CHŒUR.

Nous en viendrons à bout, avec l'aſſiſtance des Dieux.

L'EPOUSE.

Mais ſi nos ennemis remportent l'avantage ſur nous, ſi nos ſoldats prennent la fuite, toutes nos affaires iront en décadence dès ce moment.

LR CHŒUR.

A Dieu ne plaiſe, qu'un auſſi grand malheur nous arrive.

L'EPOUSE.

Nous ſerions réduits à une honteuſe ſervitude.

LE

LE CHŒUR.

Et nous deviendrions le partage de nos ennemis.

L'EPOUSE.

Et moi qui ſuis Reine maintenant, je ſerois eſclave avec tous mes enfans, que j'aime avec une extrême tendreſſe.

LE CHŒUR.

Non, grande Reine, vous ne tomberez pont dans l'eſclavage, ni vous, ni vos enfans; mais vous ſerez tous dévorez par un ennemi cruel & ſanguinaire.

L'EPOUSE.

Quoi! Je ſerai privée de la clarté du jour, & je ſerai réduite en pouſſiére ſous un triſte tombeau?

LE CHŒUR.

Ceſſez de vous plaindre, & demeurez dans le ſilence; je vois un objet bien digne de compaſſion. Il me ſemble que quelqu'un des nôtres s'échappe de la mêlée, qu'il eſt tout percé de coups, qu'on le pourſuit à toute outrance, & qu'il perd ſa reſpiration.

LE COURIER.

Où eſt la Reine? On lui apporte de fâcheuſes nouvelles

LE CHŒUR.

Vous la voyez devant vos yeux.

LE COURIER.

Reine infortunée, & trois fois malheureuse. Plicarpax est mort de ses blessures dans le combat.

LA REINE.

Ah mon fils, ah mon cher fils! l'appui de ma vieillesse est tombé. Ah mortelles douleurs, quelle perte, quel desespoir! Ah mon fils, ah mon fils, ah quelle affreuse nouvelle! Que deviendrai-je? Où fuirai-je? Où me cacherai-je? Il faut que je périsse, je sens déja mes membres tremblans se dissoudre. Hélas! hélas! mon cher fils! Ah quel douloureux spectacle!

LE CHŒUR.

Modérez vos douleurs, quoi qu'elles soient justes; & cessez de vous affliger comme vous faites.

L'EPOUSE.

Grand Dieu Jupiter, qui avez détruit la puissance, & renversé les Chariots des Titans.

LE CHŒUR.

Ah mére affligée, mére malheureuse! Résistez à cette douleur, dont le poids vous accable.

L'EPOUSE.

Ah mon fils, ah mon cher fils!

LE

LE CHOEUR.

Une grande Reine doit soutenir ses disgraces, sans s'en laisser abbatre. Faites-vous instruire tranquillement de l'état, & de la situation de vos troupes

L'EPOUSE.

Je ne puis résister à ma douleur, & je succombe malgré moi, sous le poids de mon infortune

LE CHOEUR.

De quoi vous servent toutes ces plaintes, dans l'accablement où vous étes.

L'EPOUSE.

C'est un devoir que je rends aux manes de mon fils, avant que j'expire.

LE CHOEUR.

Non, grande Reine, vous ne mourrez point. Cessez de vous troubler, & de vous affliger.

L'EPOUSE.

Comment voulez-vous que je fasse, pour paroître insensible, & pour n'être pas penétrée de douleur, dans un malheur de cette nature?

LE CHOEUR.

Mais vos plaintes & vos gémissemens diminuent-ils vôtre douleur? On ne peut retirer les morts du tombeau en s'affligeant.

L'E-

L'Epouse.

Mais que voulez-vous que je fasse en cessant de gémir & de m'affliger?

Le Chœur.

Il faut vous informer de l'état de nos troupes, & de quel côté penche la victoire.

L'Epouse.

Qui pourra nous en dire des nouvelles certianes?

Le Chœur.

Voila un Courier, qui arrive du champ de bataille.

L'Epouse.

Où est-il ce Courier?

Le Chœur.

Le voilà devant vos yeux.

L'Epouse.

Je n'en puis plus, la douleur m'arrache la vie.

Le Chœur.

Courier, dites promptement à la Reine, ce que vous avez vu à l'armée, & quel succès nous pouvons espérer du combat, & de quelle maniére son fils a été tué.

Le Courier.

Voulez-vous que je vous raconte par ordre toutes choses, ou que j'abbrége ma narration?

Le

LE CHŒUR.

Dites-nous en détail tout ce qui est arrivé à nos troupes, depuis le commencement du combat, jusqu'à cette heure.

LE COURIER

Je vous dirai tout, donnez-moi vôtre attention. Si-tôt que l'on eut commencé le combat, le plus fort & le plus courageux de nos soldats, je veux dire Psicolide, en vint aux mains avec Pansage. Il fut vaincu, & tomba roide mort dans la mêlée. Ce fut un spectacle trés-douloureux pour nous. L'armée crut être perdue, aprés la perte d'un Guerrier aussi fameux. Un autre Capitaine nommé Colycoclope prit sa place. Il eut le même sort que le premier, & ne put en aucune façon résister aux attaques de son ennemi, ni aux coups qu'il lui portoit. Psicarpax voyant périr tant de braves gens, qui devenoient la proye de l'ennemi, & de l'armée de Pansage, en fut tout transporté de douleur, & de colére, par la chaleur du sang qui bouillonnoit dans son cœur, & prenant une pertuisane, il attaque Pansage, dans la résolution de vaincre, ou de mourir; mais Pansage le voyant venir dans une si bonne contenance, & ne pouvant parer les coups qu'il lui allongeoit avec sa

per-

pertuisane, d'une maniére terrible, se jette sur Psicarpax à corps perdu, le serre, & le déchire de ses ongles, & le mange à la vue des deux armées.

LE CHOEUR.

Eh quoi, cette avanture se passa en la présence de son cher pére?

L'EPOUSE.

Cette circonstance est encore ce qu'il y a de plus douloureux dans mon malheur.

LE COURIER.

Si-tôt que j'ai vu la fin de ce triste combat, je suis venu en diligence vous en porter la nouvelle.

L'EPOUSE.

Je souhaiterois de tout mon cœur, que vous n'eussiez point quitté l'armée, j'ignorerois encore mon malheur, & je ne serois pas pénétrée comme je le suis de la douleur qui m'arrache la vie.

LE COURIER.

Il faut maintenant que je m'en retourne; & que je reprenne le chemin de l'armée.

L'EPOUSE.

Partez, & ne revenez plus nous apporter d'aussi fâcheuses nouvelles.

LE CHOEUR.

Que ce Messager de malheur périsse plutôt.

L'E-

L'EPOUSE.

Ce Courier nous a jettez dans une horrible consternation par son récit.

LE CHŒUR.

La fleur, & l'élite de nôtre Jeunesse a été moissonnée par le fer de nos ennemis. Il me semble que l'honneur & le devoir nous engagent à célébrer par des chants lugubres, la mort de ce grand Guerrier qui vient de perdre le jour.

L'EPOUSE.

Vous avez raison, il est juste de s'abandonner aux larmes aprés la perte de mon fils

LE CHŒUR.

C'est à la Reine à commencer un exercice si pieux & si doulourenx.

L'EPOUSE.

Hélas! hélas! mon fils, ah, mon cher fils!

LE CHŒUR.

Ah infortuné Creillus, que deviendrez-vous aprés un accident si funeste?

L'EPOUSE.

Hélas! hélas! mon fils, ah mon cher fils! en quelle région étes vous allé?

LE CHŒUR.

Où vous a-t'on caché depuis que vous avez perdu la vie?

L'E-

L'EPOUSE.

Hélas! hélas! Qui peut nous avoir causé un malheur si terrible?

LE CHŒUR.

Ah, quel coup funeste! Ah, quel accablement de miséres!

L'EPOUSE.

Hélas! hélas! j'ai perdu la lumiére du jour.

LE CHŒUR.

Tout ce qui est dans la vie n'est que cendre, & que poussiére. C'est une ombre qui passe, & qui s'évanouït dans un moment.

L'EPOUSE.

Hélas! hélas! Mon cher fils Psicarpax, vous m'avez devancée.

LE CHŒUR.

C'est assez vous affliger. Ne continuez pas à pleurer davantage; j'apperçois un nouveau Courir qui vient vers vous à grands pas.

L'EPOUSE.

Ah, je tremble qu'il ne nous apporte encore quelque fâcheuse nouvelle.

LE CHŒUR.

Non, non, grande Reine, ne craignez rien.

L'E-

L'Epouse.

Comment le ſavez-vous?

Le Chœur.

Comment? On voit la joye peinte ſur ſon viſage.

L'Epouse.

O Jupiter, daignez m'annoncer quelque bonne nouvelle!

Le Courier.

Apprenez-moi où eſt la Reine.

Le Chœur.

Vous la voyez devant vous.

Le Courier.

Vous devez eſſuyer vos pleurs, & ceſſer de vous affliger; je vous apporte de grandes & d'heureuſes nouvelles, & je me flatte que vous me récompenſerez richement de mes peines.

L'Epouse.

Hâtez-vous de me dire tout ce que vous ſavez, & ne vous moquez point de moi, en me racontant des fauſſetez.

Le Courier.

Je ne vous dirai rien qu'après que vous m'aurez récompenſé de ma courſe, & de la bonne nouvelle que je vous apporte.

L'Epouse.

Je vous récompenſerai richement, quand vous m'aurez fait vôtre recit.

LE COURIER.

Le Chat, ce redoutable ennemi des Rats, eſt mort dats la mêlée.

L'EPOUSE.

Ah, ah! L'heureuſe nouvelle! Je triomphe, & je m'abandonne à la joye.

LE COURIER.

Cet heureux ſuccès vous doit faire oublier toutes vos diſgraces paſſées.

L'EPOUSE.

Je ne puis contenir la joye qui me transporte.

LE CHŒUR.

Il faut avant toutes choſes vous faire inſtruire des circonſtanees de la bataille, & de quelle maniére eſt mort ce Chat, la terreur des Rats, & qui en a devoré un ſi grand nombre.

L'EPOUSE.

Courier, apprenez-nous les circonſtances de cette grande affaire, & de quelle maniére nous avons gagné la bataille, les combats qui ont été rendus, & les pertes que nous y avons faites.

LE CHŒUR.

La joye s'eſt maintenant emparée de l'eſprit de la Reine.

LE COURIER.

Je vais vous faire un fidéle récit de ce grand

grand événement. Ecoutez-moi avec toute vôtre attention. Si-tôt que le signal eut été donné de ce sanglant combat, & que les troupes se furent mêlées de part & d'autre, avec un désir égal de bien faire; Psicolide, l'un des principaux de nôtre nation, perdit la vie dès les premiéres attaques. Colycoclope le suivit de bien près. Enfin le fils du Roi, mon bon Prince, perdit la vie en combattant auprès de son pére, qui fut pénétré d'une douleur mortelle voyant étendu sur la poussiére, un fils qu'il aimoit si tendrement. Alors ce généreux Ptince faisant avancer ses troupes avec un courage intrépide, donna ses ordres pour attaquer brusquement l'Ennemi, & sans lui donner le tems de se reconnoître. Il se jetta lui-même dans la mêlée pour encourager ses gens par sa présence. Le combat fut long, & fort opiniâtre; tous les Soldats gardoient leur rang, & le terrain, sans que l'on en vît aucun prendre la fuite. Alors, pour terminer la bataille par une avanture surprenante, une solive mangée de vers & de pourriture, se détacha tout à coup du plancher, & tomba sur le plus cruel de nos ennemis; elle lui brisa les reins par sa chûte, & l'écrasa sous sa pesantenr. Ce coup

heureux pour la Nation des Rats, envoya dans les Enfers l'ame de Panfage. Cet implacable ennemi, qui avoit violé si souvent la foi des Traitez, fut étendu tout de son long expirant, & nous lui vîmes rendre les derniers abois.

LE CHOEUR.

Que les Dieux vous comblent de joye, & de leurs bénédictions. Heureux Courier, qu'ils prolongent le cours de vôtre vie pendant plusieurs siécles, pour vous récompenser de la bonne nouvelle que vous venez de nous annoncer, en nous apprenant la mort de ce furieux ennemi, qui avoit tant fait de ravage parmi la Nation des Rats, dont le sort sera maintenant plus doux & plus heureux. Cette guerre ne pouvoit être terminée d'une maniére plus heureuse. Elle a été commencée & achevée sous des auspices favorables, & nous voyons après tant de disgraces la fin de nos malheurs.

EX-

EXPLICATION LITTERALE

des noms propres qui sont employez dans ce récit.

CREILLUS,	Roi des Rats. Ce nom est tiré du cri que font les Rats.
TYROCLOPE,	Larron de fromage.
LYCHNOGLYFE,	Qui fouille dans les lampes.
CORDOCAPE,	Qui coupe les cordes.
GITODARPE,	Qui mange le fromage.
PANFAGE,	Qui mange tout. C'est l'Epithéte du Chat.
TYROLEIQUE,	Qui léche le fromage.
CARTODAPTE,	Qui dévore les cartes.
PSIROITLIQUE,	Qui léche les miettes.
COLYCOCLOPE,	Qui fouille dans les coffres.
PSICARPAX,	Qui emporte les miettes.

****

LE COMBAT DES RATS ET DES GRENOUILLES

J'Invoque tous les Chœurs des Muſes, & je les conjure de deſcendre de l'Hélicon, pour venir animer mon eſprit & mes vers, dans le deſſein que j'ai de chanter la plus affreuſe guerre, que le Dieu Mars ait jamais excitée. Je veux apprendre à l'Univers de quelle maniére les Rats ont renouvellé les guerres des fameux Titans, & avec quel courage les Grenouilles intrépides ont réſiſté aux efforts de leurs ennemis. Voici quel a été le ſujet & l'origine de cette guerre terrible. Un Rat preſſé de la ſoif, & fuyant de toute ſa force un Chat qui le preſſoit vivement, s'approcha d'un Lac pour ſe deſaltérer, & pour ſe rafraîchir. Une Grenouille obligeante, nommée Lieunocharis, l'apperçut, & lui parla en ces termes. Qui que vous ſoyez, aimable Etranger, lui dit-elle, & quels que ſoient les parens dont vous tenez le jour, je vous conjure de me dire, avec ſincérité, & ſans détour, le ſujet qui vous améne ſur ces bords. Si vous faites cas de mon amitié, & ſi vous voulez répondre aux empreſſemens que j'ai pour vous, je vous con-

conduirai dans ma demeure, je vous comblerai de préſens, & je vous rendrai avec une joye extrême tous les devoirs de l'hoſpitalité. Je ſuis le Roi Phyſignatus, Chef & Prince des Grenouilles de pére en fils; on m'honore, & l'on me révére dans toute l'étendue de ce Lac. Pélée, mon pére, m'a engendré autrefois d'Hydroméduſe, ſur les rivages du célébre Eridan. Vôtre phyſionomie, & vôtre bonne mine me font juger, que vôtre origine eſt royale, que vous avez un courage martial, & que vous vous étes ſignalé dans les combats. Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, de qui vous tenez le jour, quel eſt vôtre nom, & vôtre Païs, & celui de vos Ancêtres. Je m'étonne, répondit le Rat à la Grenouille, que vous ayez vécu juſqu'à maintenant ſans ſavoir mon nom, puiſque les Dieux, & les hommes le connoiſſent, & q'il eſt célébre parmi les Habitans de la terre, de l'eau, & de l'air. Puiſque vous voulez le ſavoir, je m'appelle Pſicarpax, fils du magnanime Troxarte. Ma mére s'appelloit Lycomyle, fille du Roi Pternotrocle. Elle me mit au monde dans le bucher d'un grand Prince, où elle me nourrit, pendant ma premiére enfance, de confitures, de figues, de noix, d'a-

d'amandes, de ſucre, & des mets les plus délicats. Mais comment pourrons-nous contracter enſemble une amitié qui ſoit durable, puiſque nos tempéramens, nos maniéres d'agir ſont ſi différentes? Vous vivez ſous les eaux; pour moi je demeure parmi les hommes, & je me nourris comme eux de tout ce qu'il y a de plus délicat. Je mange du meilleur pain, le mieux cuit, & le mieux boulangé que l'on puiſſe trouver. Les gâteaux, les tartes, les tourtes, ſont mes mets ordinaires, auſſi bien que les foyes gras. Les confitures, les melons, les biſcuits, les fromages, ſont ſervis en abondance à ma table. Enfin les plus excellens ragoûts dont les Dieux & les hommes ſe ſervent, ſemblent n'avoir été inventez que pour moi, & je ſuis toûjours des premiers en tête, de ſorte qu'ils ne mangent que mes reſtes. Qui que ce ſoit ne me ſurpaſſe en bravoure, ni en courage. On ne m'a jamais vu trembler, ni reculer à l'approche du péril; je me ſuis toûjours jetté dans la mêlée parmi les plus fiers combatans. Jamais homme ne m'a fait peur, quelque monſtrueuſe que fût ſa taille; je me ſuis jetté hardiment dans ſon lit, & je lui ai mordu le bout du doigt avec un courage intrépide; je lui ai pris

le

le pié, sans qu'il se soit réveillé pour cela. Mais aprés tout, il y a deux choses que je redoute extrêmement, & qui sont en effets tres-contraires au bonheur de ma vie, l'Eprevier & le Chat, qui me font de tout temps une guerre cruelle. Je crains encore les ratieres, qui ont causé la mort à une infinité de Rats. Mes ennemis les plus redoutables ce sont des Chats d'une certaine espéce, qui entrent habilement dans les trous & qui furettent de tous côtez. Vous autres Grenouilles, vous vous nourrissez de raves, de choux, de citrouilles, d'oignons, de poireaux, dont les bords de vos lacs sont tout remplis. Voilà vos mets ordinaires; mais pour moi je ne tâte point de tout cela. Physignatus regardant le Rat avec un souris moqueur, Etranger, lui dit-il, à ce que je vois, tu fais consister ton principal bonheur dans la mangeaille, & dans tout ce qui peut contenter le ventre; mais nôtre sort est bien plus heureux; car nous participons aux avantages des deux Elemens; l'eau, & la terre nous fournissent tour à tour dequoi nous contenter. Le fils de Saturne a accordé aux Grenouilles, par un privilége spécial, la faculté de nager dans l'eau comme les Poissons; de s'élever dans l'air, comme les

Oiseaux; de ramper sur la terre, comme les autres animaux. Mais si vous voulez connoître par vous même, & voir de vos yeux, le bonheur dont les Grenouilles jouïssent, il n'y a rien de plus facile; je vous porterai sur mes épaules, & je vous ferai traverser ce Lac. Attachez-vous à moi fortement, de peur que vous ne tombiez, & que les eaux ne vous suffoquent; cette voiture sera fort commode pour vous transporter dans mon palais. Aprés que la Grenouille eut parlé de la sorte, elle présenta le dos au Rat, qui accepta ce parti, & qui monta de bonne grace, & avec beaucoup de légéreté sur le dos de la Grenouille, dont il embrassoit le cou avec les deux partes de devant, & le tenoit fort serré. La vue de tant d'objets divers, des ports & des rivages inconnus au Rat jusqu'alors, lui causoit un plaisir extrême. Il étoit porté doucement & à l'aise sur le dos de Physignatus, qui nageoit d'un mouvement modéré, pour donner le loisir à l'Etranger de contempler tant de merveilles; mais le Rat s'appercevant qu'il commencoit déja à enfoncer dans l'eau, se mit à pleurer amérement & à se repentir de sa folle curiosité. Il s'arrachoit de desespoir les cheveux & la barbe; il serroit avec ses jam-

bes

bes le ventre de la Grenouille, le plus fortement qu'il pouvoit. La nouveauté des objets le faisoit trembler, & lui abbatoit le cœur; il regardoit tristement du côté du Rivage, & souhaitoit de pouvoir aborder en quelque endroit commode. Le froid qui souffloit le faisoit beaucoup souffrir, & il se servoit de sa queue comme d'une rame. Il addressoit de ferventes priéres aux Dieux, pour les conjurer de le retirer du péril où il étoit, & de le faire aborder en quelque endroit du rivage. Mais voyant enfin qu'il alloit au fond de l'eau, il poussoit des cris doulereux, faisant mille imprécations contre la Nation des Grenouilles, & parla au Maître des Dieux en ces termes. Ce n'étoit pas ainsi, ô grand Jupiter, que vous en usâtes, lors que vous étant caché sous la figure d'un Taureau, vous portâtes sur vôtre dos, la belle Europe, pour lui faire traverser un bras de mer, & la conduire en Créte. Tandis que le Rat se lamentoit de la sorte, une Hydre épouvantable vint à paroître tout autour au milieu des flots. Elle avoit toute la tête élevée au dessus de l'eau. A ce terrible spectacle, Physignatus fit le plongeon, & se cacha promptement sous l'eau, sans faire attention qu'elle laissoit le Rat à

la merci des flots, dans un péril inévitable de se noyer. La Grenouille saisie de peur, s'enfonça jusqu'au fond du Lac, pour éviter la gueule de l'Hydre, & pour se garantir de la mort, dont elle étoit menacée. Le Rat abandonné à lui-même, demeura quelque temps couché sur le dos, & se débatant sur la surface de l'eau, se roidissant les jambes, & poussant des cris funébres. Il enfonçoit sous l'eau, & reparoissoit tout à coup. Mais toutes les secousses qu'il se donna ne purent le garantir de la mort. Ses poils imbibez d'eau, rendoient son corps plus pesant. Enfin se voyant prêt à être suffoqué, il ramassa ce qui lui restoit de force, & fit cette imprécation, avant que de rendre le dernier soupir. Méchant Physignatus, tu ne déroberas point à la connoissance des Dieux, une si noire perfidie, & ils en prendont une vengeance exemplaire pour épouvanter tous les traîtres. Tu m'as amené au milieu du lac, pour me noyer par une trahison infame; tu n'aurois pu me vaincre sur terre, ni à la course, ni à la lutte, ni aux autres exercices du corps; mais tu as eu recours à l'artifiee pour me tromper, & pour me faire périr misérablement dans les eaux de ce lac; mais Dieu a un œil vengeur, toû-

toûjours ouvert ſur les traîtres pour les punir de leurs perfidies. Tu n'échaperas pas à ſa juſte colére ; je vois deja une armée de Rats, toute prête à fondre ſur les Grenouilles, dont ils feront un carnage horrible, pour tirer vengeànce de ma mort. Le Rat aprés avoir parlé de la ſorte, rendit le dernier ſoupir. Lycopinax, qui ſe promenoit par hazard ſur le rivage, fut témoin oculaire de la funeſte avanture du Rat. Il jetta de hauts cris à ce ſpectacle ; & vint en hâte faire à tous les Rats le récit de cette tragique hiſtoire. Quand ils eurent appris la mort de leur confrére, la colére s'empara de tous les eſprits ; ils envoyérent ſur le champ des Hérauts de tous côtez, pour indiquer une aſſemblée générale de la Nation, dans le palais de Troxarte, pére de l'infortuné Pſicarpax, dont le cadavre ſe voyoit encore étendu ſur les eaux dormantes du Lac, ſans qu'ils euſſent la conſolation de le voir approcher du rivage, pour lui rendre les honneurs funébres. Dès le point du jour, toute la Nation vint en foule au lieu qu'on leur avoit indiqué. Troxarte, pénétré de douleur, pour l'avanture de ſon fils, ſe léva au milieu de l'Aſſemblée, & leur parla en ces termes. Mes chers amis, quoique je ſois le

le ſeul qui ait été offenſé par les Grenouilles, cependant cet outrage regarde toute la Nation, qui ſe trouve offenſée dans la perſonne de ſon Prince. Il eſt vrai que je ſuis le plus infortuné de tous les péres, puisque j'ai vu mourir de mort tragique trois de mes enfans. Un Chat malicieux, & mon ennemi déclaré, ayant ſurpris le premier au dépourvu, le dévora ſans miſéricorde. Des hommes cruels m'ont ravi l'autre, l'ayant attrapé dans une ratiére, dêteſtable invention de l'Enfer, & que l'on a trouvée pour exterminer toute la Nation des Rats. Le méchant Phyſignatus a fait périr le troiſiéme, que ſa mére & moi chériſſions par deſſus tous les autres. Il l'a conduit au milieu du Lac, pour le faire périr par une noire trahiſon. Il faut que nous tirions une vengeance éclatante de cet outrage. Courons aux armes, & attaquons vigoureuſement les Grenouilles de tous côtez. La harangue de Troxarte inſpira dans l'ame de tous les Rats le deſir de la guerre. Le Dieu Mars, qui préſide aux combats, leur apprit de quelle maniére ils devoient s'armer, pour ſe rendre plus formidables à leurs ennemis. Ils ſe firent des cuiſſarts de cottes de femmes, qu'ils fendirent habilement par la moitié. Ils écor-

écorchérent un Chat, & se firent des cuirasses de sa peau, quils préparérent pendant toute la nuit. Ils se servirent de cornes de lanternes, pour faire leurs boucliers, & se couvrirent la tête de coquilles de noix en guise de casques. Ils trouvérent dans les débris d'une vieille ratiére, dequoi se faire des lances qu'ils aiguisérent le mieux qu'ils purent. Les Grenouilles ayant appris par la Renommée, que les Rats prenoient les armes, sortirent de leurs marais en diligence, & s'assemblérent pour tenir un grand conseil de guerre. Tandis qu'elles raisonnoient entre elles, & qu'elles examinoient les sujets que les Rats pouvoient avoir de se plaindre, & ce qui avoit pu causer ce desordre & ce tumulte, elles apperçurent un Héraut qui venoit vers elles, en habit de cérémonie, & qui portoit un sceptre à la main. C'étoit le célébre Embasichytros, fils du magnanime Tyroglyphe. Lorsqu'il se fut approché de l'assemblée, il leur fit savoir le sujet de son voyage, & leur déclara la guerre de la part de ses Maîtres, en ces termes. Mesdames les Grenouilles, les Rats ne veulent point vous surprendre au dépourvu; ils vous mandent qu'ils ont pris les armes, pour venir vous attaquer, & que de vôtre côté

n'a-

n'ayez qu'à vous préparer à soutenir la guerre qu'ils viennent vous faire en bon ordre, pour tirer raison de l'outrage que toute la Nation a reçu dans la personne de Psicarpax, dont vous voyez le corps étendu sans vie, & flottant au gré des eaux. Vôtre Roi Physignatus est coupable de cet attentat. Préparez-vous à le bien défendre, & que toutes les Grenouilles, qui se piquent d'avoir du courage, se tiennent prêtes pour la bataille. Aprés que le Héraut eut fait sa harangue, il prit congé de la compagnie. Ce discours jetta l'étonnement dans l'ame des Grenouilles les plus fiéres, & les plus hardies. Alors Physignatus se leva au milieu de l'assemblée, & dit avec une assurance pleine de majesté: Mes amis, je ne suis nullement coupable de la mort du Rat; je ne l'ai point noyé, je ne l'ai pas même vu mourir. En jouant sur les bords du lac, il est tombé dedans, pour avoir voulu imiter l'adresse, & l'habileté, que les Grenouilles font voir en nageant. Ce sont des imposteurs qui m'accusent méchamment, & qui me chargent d'un crime que je n'ai pas commis. Mais prenons maintenant une bonne résolution, & de justes mesures, pour accabler nos Ennemis qui nous déclarent la guerre sans sujet.

jet. Armons nous, sans différer davantage, & présentons nous en bon ordre sur les bords de nos lacs, témoignant par une contenance assurée, que nous ne craignons point des perfides, qui nous font une guerre injuste. Portons nous dans les endroits dont la pente est plus roide, & quand les Rats viendront nous attaquer, nous les entraînerons dans le lac avec leur armée. Comme ils ne savent point nager, ils seront bien-tôt étouffez sous les eaux; & nous érigerons ici un Trophée aprés avoir remporté une victoire complette sur nos Ennemis. Aprés que le Roi eut encouragé ses Sujets, par cette harangue pathétique, les Grenouilles s'arméreent en diligence & témoignérent leur habileté, en choisissant des armes à leur avantage. Elles s'entourérent proprement les cuisses de grandes feuilles de mauves. De larges bétes leur servirent de cuirasses; leurs casques furent composez de feuilles de choux; elles se firent des lances de pointes de jones bien aiguisées, & fort longues; elles mirent sur leurs têtes des coques de Limaçons pour leur servir de casques. Quand elles se furent si bien armées, elles se rangérent en bon ordre sur les bords du lac, faisant bruire leurs armes, avec toutes les marques d'un grand courage, & témoi-

gnant à leur mine qu'elles étoient dans l'impatience de voir paroître l'Ennemi. Jupiter, du haut du Ciel, contemplant tous les préparatifs de cette sanglante guerre, assembla tous les Dieux, pour leur faire observer la contenance de ces fameux guerriers, qui témoignoient de part & d'autre tant d'ardeur pour combattre. Les deux armées étoient nombreuses, & toutes hérissées de lances. On auroit cru en les voyant que c'étoient des armées de Géants, & de Centaures. Jupiter en souriant demanda aux Dieux & aux Déesses, quel parti ils vouloient prendre dans cette querelle. Les uns se rangérent du côté des Rats, & les autres se déclarérent en faveur des Grenouilles. Alors se tournant vers Pallas, il lui tint ce langage. Ma fille, n'irez-vous point au secours des Rats? Car on les voit courir à tous momens, & sauter dans vôtre Temple à grandes troupes, attirez par l'odeur des parfums, & pour se nourrir des restes des Sacrifices. Pallas fit cette réponse à Jupiter. Non, mon pére, on ne me verra point aller au secours des Rats, quelque besoin qu'ils ayent de mon assistance, & quand ils seroient sur le point d'être accablez de leurs ennemis. Ils m'ont trop fait de mal, ils ont

ont bû l'huile de mes lampes, ils ont défait toutes les couronnes dont mes ſtatues étoient ornées. Le ſouvenir de ces affronts eſt vivement imprimé dans ma mémoire. Outre cela ils ont rongé le voile, que j'avois tiſſu de mes propres mains, avec une extrême délicateſſe; ils y ont fait des trous de tous côtez. Ces inſolences m'ont miſe en fureur contre eux, & je devrois bien me ſervir d'une ſi belle occaſion pour tirer vengeance de tous les tours qu'ils m'ont jouez. Cependant je ne veux point entrer dans les intérêts des Grenouilles; car j'ai auſſi de grandes plaintes à faire contre elles. Il me ſouvient entre autres, que revenant un jour de la guerre, & me trouvant fort fatiguée, elles ne me permirent jamais de dormir, quoi que j'en euſſe un beſoin extrême; elles firent tant de bruit, qu'il me fut impoſſible de fermer l'œil. Je demeurai de la ſorte avec un grand mal de tête, juſqu'à ce que le Coq chanta. Mais ne nous ſoucions point de cette diſpute, & ne prenons point de parti, ni pour les Rats, ni pour les Grenouilles. Ne nous mêlons point dans ce combat, de peur que nous n'y recevions quelque dangereuſe bleſſure; mais donnons-nous le plaiſir de cette guerre, ſans nous expoſer au péril, & attendons

dons en repos du haut du Ciel, l'événement du combat. Tous les Dieux approuvérent le raisonnement de Pallas, & y donnérent les mains. Il se rendirent tous dans le même lieu, pour être les spectateurs de cette grande querelle. Alors on vit paroître deux Hérauts qui venoient donner le signal du combat. Des Moucherons portant de longues trompettes, sonnoient d'une maniére terrible, & remplissoient de leur bruit tous les lieux d'alentour. Jupiter lança son tonnerre pour animer les deux partis. Les Guerriers étoient déja rangez en ordre de bataille; les deux armées s'avançoient, & se regardoient fiérement. Les Rats plus ardens, commencérent l'attaque, & donnérent de furie sur les Grenouilles. Hypsiboas fut le premier qui se signala, & qui porta un rude coup de lance à Lichénor, qui étoit dans les premiers rangs. Ce coup dangereux lui perça le ventre, & lui traversa le foye de part en part; il tomba étendu sur le carreau. Tyroglodyte, aprés lui, blessa rudement Pélion, & lui enfonça sa lance dans le cœur. Ce coup le priva de la vie, & lui arracha l'ame du Corps. Seutlée tua Embasyxytres, d'un coup qui lui perça le cœur. Artofage blessa Polyfone au ventre; il tom-

tomba ſur la pouſſiére, & mourut peu de temps aprés. Limnocharis, ayant vu mourir Polyfone, lança ſur Tyroglodyte une meule de moulin, dont il fut écraſé. Lichénor, pour venger la mort de ſon compagnon, atteignit Limnocharis d'un coup de lance, qui lui traverſa le foye. Crambofage épouvanté de cet accident, voulut ſe ſauver, & tomba dans l'eau en fuyant. On voyoit déja les eaux du Lac toutes teintes du ſang des Guerriers, qui ſe battoient à toute outrance, également animez au carnage de part & d'autre. Limonéſe tua Tyroglyfe ſur le rivage. Ce triſte ſpectacle jetta l'épouvante dans le cœur de Calaminthe. Il ſauta promptement dans le lac, pour ſe ſauver, & jetta ſon bouclier. Hydrocharis tua le Roi Pternofage, l'ayant atteint d'une pierre à la gorge; ſa cervelle lui ſortoit par le nez, & ſon ſang couloit de tous côtez. Licopinax tua le célébre Borborocéte, lui ayant porté un rude coup de lance qu'il ne put parer. Praſſofage l'ayant vu tomber du coup, entraîna Criſſodiocte par le pié dans le lac, & l'étouffa ſous l'eau. Pſicarpax vint au ſecours de ſes Compagnons, que l'on menoit rudement, & porta dans le ventre de Peluſius un coup qui pénétra juſqu'au foye; il

tomba de ce coup & en mourut ſur le champ. Pélobate, qui vit de ſes yeux cette avanture, prit de la boue à pleines mains, & la lui jetta au viſage ; ſon front & ſes yeux en furent couverts ; de ſorte qu'il en fut preſque aveuglé. Cet accident l'enflamma de colére ; il prit à deux mains une groſſe pierre, qu'il trouva au milieu du champ, il la lança à tour de bras contre Pélobate, & le frappa au genou ; ſes jambes en furent fracaſſées ; & il tomba du coup étendu ſur la pouſſiére. Craugaſide vengea la mort de ſon compagnon, & enfonça un jonc aigu dans le milieu du ventre de celui qui l'avoit tué, & lui fit ſortir les entrailles par cette large bleſſure. Aprés qu'il en eut arraché ſa lance, Sitoſage ſe retiroit doucement du combat le long des rivages du fleuve. Il étoit boiteux d'une bleſſure qu'il avoit reçue, & qui l'incommodoit extrêmement ; il ſe retira dans une foſſe, pour éviter la mort dont il ſe voyoit menacé. Dans ce moment Troxarte bleſſa Phyſignatus à l'extrémité du pié, lequel ſe voyant vivement pourſuivi, ſauta dans le lac, & s'enfonça juſqu'au fond, pour ſe mettre à couvert de ceux qui le pourſuivoient. Troxarte voyant que Phyſignatus palpitoit encore, voulut
ſe

se jetter dessus pour achever de le tuer. Prassée lui porta un coup de lance, & le frappa d'un jonc aigu, sans pouvoir entamer son bouclier, où la pointe de sa lance demeura attachée. Il y avoit dans l'armée des Rats, un jeune Rat d'une beauté extraordinaire, & qui se battoit avec un courage invincible. Il étoit fils du célébre Artopibule; on l'auroit pris pour le Dieu Mars, au milieu du combat. Le fort aimé Darpar animoit tous les Rats par son exemple, & par son courage; il se tenoit fiérement à l'écart, & dans un endroit éloigné de tous les autres sur le bord du lac. Il se vantoit d'exterminer lui seul toute la Nation des Grenouilles; & il l'eût fait, si le pére des Dieux, & des hommes ne se fût opposé à son dessein. Il eut compassion des Grenouilles, & il ne voulut pas permettre qu'on les détruisît entiérement; il prononça ces paroles en secouant sa tête majestueuse: Grands Dieux, voici sans doute une avanture bien extraordinaire, & une affaire d'une extrême conséquence. Je vois Méridarpax qui tonne & qui foudroye sur le bord du lac, & qui menace d'exterminer toute la nation des Grenouilles. Mais députons promptement la Guerriére Pallas, & Mars avec elle, pour s'opposer

à ses desseins, & pour l'obliger à se retirer du combat. Aprés que Jupiter eut achevé sa remontrance, Mars y répondit en ces termes. La puissance de Pallas, ô grand Jupiter, ni celle de Mars, ne pourront point sauver les Grenouilles du malheur qui va les accabler ; il faut que tous les Dieux s'en mêlent, & qu'ils se réünissent pour venir à leur secours. Servez-vous de ce foudre redoutable que vous employâtes, pour terrasser les Géants, & sur tout celui dont vous armâtes vôtre bras, pour tuer le terrible Encelade, & les autres Géants monstrueux de sa suite. Tel fut le conseil de Mars, Jupiter le trouva salutaire. Incontinent il lança un foudre enflammé ; c'est le trait inévitable qui part de sa main vengeresse. Ce coup de foudre étonna, & dispersa tous les Rats, & toutes les Grenouilles, qui cherchérent d'abord des azyles pour se cacher. Cependant la fureur des Rats ne fut pas entiérement ralentie. Ils ne respiroient que vengeance, & que massacre, & vouloient faire main basse sur la nation des Grenouilles, sans qu'il en restât une seule. Mais Jupiter du haut du Ciel les regarda d'un œil de compassion, & ne voulut pas les abandonner à la fureur des Rats ; il leur envoya promptement des

trou-

troupes auxiliaires, qui les ſauvérent de la rage de leurs ennemis. Ces nouvelles troupes parurent tout à coup & à l'improviſte; leurs armes étoient à l'épreuve, les lances des Rats n'y pouvoient pénétrer, & ſe briſoient contre leurs dures écailles; leur maniére de marcher à reculons, mettoit les Rats en deſordre. Ces monſtrueux combattans avoient huit piez, deux têtes, & pluſieurs bras. Ils rongeoient les queues des Rats, ils leurs coupoient les bras & les jambes avec leurs ongles tranchans. On les appelle Cancres; leur figure inconnue aux Rats, jetta l'effroi dans leurs troupes, & les mit hors d'état de ſe défendre, & de ſoutenir les aſſauts de ces fiers combatans; ils firent ſonner la retraite. Les deux armées ſe retirérent de part & d'autre. Le Soleil étoit déja couché; de ſorte que cette fameuſe guerre fut terminée dans l'eſpace d'un jour.

Explication littérale des noms propres qui ſont employez dans ce Poëme

LIMNOCHARIS,	Qui ſe plaît dans les Marais.
PHYSIGNATUS,	Qui enfle les joües.
HYDROMEDUSE,	Reine des Eaux.
PSICARPAX.	Mangeur de miettes.
TROXARTE,	Devoreur de pain.
LICHOMYLE,	Leche-gâteau.

PTERNOTROCLE,	Mangeur de jambon.
LICOPINAX,	Léche-assiette.
TYROCLYFE,	Fouille en fromage.
EMBASYXXYTRES,	Qui se glisse dans la marmite.
HYPSIBOAS,	Qui crie haut.
LICHE'NOR.	Léche-queue.
TYROGLODYTE,	Qui entre dans les trous bourbeux.
SEUTLE'E,	Couleur de poirée.
ARTOFAGE,	Mange-pain.
POLYFONE,	Crieur.
CRAMBOFAGE,	Mangeur de choux.
LIMONESE,	Qui se plait dans les Marais.
PTERNOCLYTE,	Qui fouille dans les jambons.
CALAMINTHE,	Couleur de pouliot sauvage.
HYDROCHARIS,	Qui se plait dans l'eau.
PTERNOFAGE,	Mangeur de jambon.
BORBOROCETE,	Qui se couche dans la boue.
PRASSOFAGE,	Mangeur de poireaux.
CNISLODIOCTE,	Chercheur de nids.
PE'LE'SE,	Bourbeux.
PE'LOBATE,	Qui marche dans la boue.
CRAUGASIDE,	De figure de choux.
SITOFAGE,	Mangeur de viandes.
PRASSE'E,	De couleur de choux.
ARTOPIBULE,	Qui fait la guerre au pain.
ME'RIDARPAX,	Mangeur de miettes.

LES

LES
CONTES
D'ESOPE.



LES CONTES D'ESOPE.

Cette narration est tirée d'un Dialogue de Platon, intitulé, Protagoras, ou les Sophistes.

Les Dieux ont été long-temps avant les hommes. Quand ils eurent résolu de les créer, ils firent plusieurs Animaux du mélange de la terre, & du feu, & d'autres matiéres qui participent aux qualitez de ces deux Elemens. Quand ils furent prêts à les faire paroître, ils ordonnérent à Prométhee, & à Epiméthée d'orner & d'embellir ces matiéres, & de leur donner toutes les vertus, & toutes les proprietez nécessaires. Alors Epiméthée pria Prométhée de lui laisser tout le soin de cet ouvrage, & de le regarder faire. Il partagea tellement les qualitez entre les Animaux, qu'il donna aux uns de la force sans légéreté aux autres de la légéreté dénuée de force. Il donna à quelques-uns des armes pour se défendre. Il suppléa par la raison à la nudité des autres. Il donna des ailes aux plus petits, ou il les cacha sous la terre. Les grands se défendent par leur propre masse. C'est de la sorte que les qualitez furent partagées pour la conservation de chaque espéce. Quand ce partage eut été achevé, & qu'il eut mis les Animaux en état de se défendre les uns des autres, il eut soin de les garantir contre les incommoditez de l'air. Il couvrit les uns d'un poil épais, les autres d'une peau dure & capable de résister aux rigueurs du froid, ou à la violence du chaud, ou qui pût même leur servir de lit quand ils voudroient se coucher, & prendre du repos. Il âjouta des ongles aux piez des autres

autres, ou des poils, ou une peau dure & séche. Il donna aussi des alimens divers aux différentes espéces d'Animaux. Les uns se nourrissent des herbes que la terre produit, les autres des fruits des arbres, ou de racines. Les uns ne font que peu de petits; les autres sont plus féconds, & en portent un plus grand nombre.

Epiméthée qui n'étoit pas doué d'une grande sagesse, ayant partagé toutes les qualitez entre les Animaux dépourvus de raison, ne s'appercevoit pas qu'il n'avoit rien laissé pour l'homme, & qu'il demeuroit dans une grande disette. Tandis qu'il raisonnoit sur cela, ne sachant à quoi se déterminer, Prométhée survint pour voir de quelle maniére il s'y étoit pris à faire le partage des différentes propriétez. Il vit que tous les Animauv étoient fort bien pourvus des qualitez nécessaires, mais que les hommes étoient nuds, sans habits, & sans défense.

Le jour fatal étoit déja arrivé où l'homme devoit paroitre. Prométhée ne sachant que trouver pour la conservation du genre humain, s'avisa de dérober l'Art ingénieux de Vulcain & de Minerve avec le feu, sans lequel l'autre eût été inutile; & il en fit présent aux hommes. Il leur manquoit encore la science civile, qui est entre les mains de Jupiter; mais l'entrée de son Palais étoit interdite à Prométhée, & sa garde le tenoit dans le respect. Il se glissa donc fortuitement dans le Laboratoire commun de Vulcain & de Minerve, où ces deux Divinitez s'occupoient à leurs ouvrages; & leur déroba leur Art, qu'il communiqua aux hommes; ce qui leur fournit abondamment dequoi vivre. Epiméthée accusa dans la suite Prométhée de larcin; mais l'homme devenu participant de la divinité, fut le seul entre les Animaux, qui connut les Dieux. Il leur bâtit des Temples, & des Autels; il distingua chaque chose, & leur donna des noms particuliers. Il fit des maisons, selon les régles de son Art, des habits, des souliers, des lits, & trouva de quoi se nourrir par les fruits que produit la terre.

Dans

Dans ce premier état, les hommes vivoient confusément & sans demeure fixe; car il n'y avoit point encore de Villes alors. Les Animaux féroces les égorgeoient, parce qu'ils étoient plus foibles. Ils trouvoient à la vérité suffisamment dequoi vivre par leur industrie; mais ils n'avoient aucune defense contre la férocité des bêtes : ils manquoient d'expérience & de la science militaire. Cependant les hommes cherchoient les moyens de se conserver. Ils résolurent donc de bâtir des villes; mais depuis qu'ils se furent rassemblez, ils commencérent à se maltraiter les uns les autres, & à se faire tout le mal qu'ils purent. Ils se dispersérent donc, & furent exposez de nouveau à la fureur des bêtes féroces.

Jupiter craignant que le genre humain ne périt entiérement, envoya Mercure sur la terre, qui y amena la Pudeur, & la Justice, pour contenir les Habitans des villes par les liens d'une union réciproque. Mercure voulut être instruit de quelle maniére il devoit dispenser ces vertus aux hommes; car il doutoit s'il devoit les distribuer, comme les autres talens sont partagez. Celui qui sait la Médecine, par exemple, peut être utile aux autres qui ignorent les régles de cet Art. On en peut dire autant de ceux qui professent les autres Sciences. Voulez-vous, demanda Mercure à Jupiter, que l'on partage de la sorte la Justice & la Pudeur entre les hommes, ou s'il vaut mieux les offrir à tous? Je veux, répondit Jupiter, qu'on les propose à tous les hommes, & qu'ils ayent la liberté de choisir; car les villes ne pourroient subsister, s'il n'y avoit qu'un petit nombre d'Habitans qui en fussent pourvus. Vous leur direz encore de ma part, que tous ceux qui seront trouvez sans pudeur, & sans justice, on les massacrera comme autant de pestes de la République.

De



De l'Origine de l'Amour.

A La naiſſance de Vénus les Dieux firent un grand feſtin. La Pauvreté vint à la fin du repas, & s'arrêta à la porte. Le Dieu de l'Abondance, aprés s'être enivré de Nectar (car l'uſage du Vin n'étoit pas encore trouvé alors) ſe retira dans les jardins de Jupiter, où il s'endormit. La Pauvreté l'ayant apperçu, voulut lui tendre des embûches pour avoir commerce avec lui. En effet, elle s'en approcha, & devint groſſe de l'Amour, qui fut donné à Vénus pour être de ſa ſuite, parce qu'il avoit été conçu au jour que l'on célébroit la fête de ſa naiſſance; ou parce qu'il eſt fort touché, & qu'il n'y a rien de plus beau que Vénus. La deſtinée de l'Amour iſſu de l'Abondance, & de la Pauvreté, fut telle dés le commencement, qu'il ſe trouva dans une extrême diſette; car tant s'en faut qu'il ſoit délicat & tendre, comme pluſieurs ſe l'imaginent, qu'au contraire, il eſt fort & robuſte, accoutumé à la fatigue, & marchant piez nuds. Il n'a ni maiſon ni retraite; il couche à terre ſans lit, & ſans couverture, expoſé à l'air, dans les grands chemins, ou bien aux portes des maiſons. Il tient de ſa mére, & vit dans une perpétuelle indigence. Il participe auſſi aux qualitez de ſon pére; il eſt courageux, hardi, fort; c'eſt un Chaſſeur merveilleux, qui attaque toûjours les beaux, & qui a recours à mille artifices pour venir à bout de ſes deſſeins, & qui invente mille ſtratagêmes pour y réüſſir. On ne ſait s'il eſt Homme ou Dieu. On le voit dans un moment paſſer de l'abondance à la pauvreté, jouïſſant d'une ſanté parfaite, & devenir tout à coup foible, & languiſſant, & reprendre de même ſa premiére force Il diſſipe en un moment tout ce qu'il a acquis. L'Amour n'eſt pas long-temps ni pauvre ni riche, il varie entre la folie, & la ſageſſe. Tous les Dieux immortels ſont ſages de leur na-

nature ; ainsi ils ne s'appliquent point à l'étude de la sagesse, parce que cet exercice leur seroit inutile. Ceux qui manquent de génie, ne s'appliquent point à acquerir la sagesse, & ne se soucient pas de devenir sages ; car le plus grand de leurs malheurs, est de croire qu'ils excellent en vertu, en prudence, & en mille autres bonnes qualitez. Or ceux qui croyent ne manquer de rien, ne se mettent pas en peine d'acquerir les talens qui leur manquent en effet. Qui sont donc ceux qui recherchent la sagesse, puisque ceux qui manquent de génie, ou ceux qui l'ont excellent, négligent de l'acquerir ? Ce sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrémitez ; & c'est de ce nombre qu'est l'Amour. La sagesse est la plus belle & la plus excellente chose du monde. Or la beauté est l'objet de l'Amour ; & par consequent c'est une suite nécessaire que l'Amour aime la sagesse. Ainsi, on peut dire qu'il tient du sage, & de l'hébété ; ce qui doit être rapporté à son origine ; car il est né d'un pére tres sage, & tres-riche ; sa mére au contraire n'a ni esprit ni richesses ; telle est la nature de l'Amour. C'est l'erreur ordinaire de ceux qui aiment, de se persuader que l'Amour est une puissante divinité, & que l'on en peut attendre toutes sortes de biens & d'avantages. Ils confondent l'idée de l'Amour, & prennent ce qui est aimé, pour ce qui aime ; car ce qui est aimable est en effet beau, agréable, parfait, & capable de rendre heureux ; mais toutes ces qualitez ne conviennent pas toûjours à ce qui aime.



Les incommoditez de l'Ecriture.

Les Egyptiens consacrérent à l'un de leurs Dieux, nommé Theuto, l'Oiseau qui porte le nom d'Ibis. L'on dit que ce Dieu fut le premier qui inventa les nombres, l'Arithmétique, la Geométrie, l'A-

ſtronomie, le jeu des Dames & des Dez, & les Lettres. En ce temps là, Thamus étoit Roi de toute l'Egypte. Theuto le vint trouver dans la célébre Ville de Thébes, qui reconnoiſſoit Ammon pour ſon Dieu. Il lui communiqua toutes les découvertes qu'il avoit faites, & lui perſuada qu'il en faloit faire part aux Egyptiens. Le Roi lui demanda quelle utilité on pourroit retirer de chacune de ces ſciences, & ce que l'on y devoit blâmer, ou approuver, pour le rebuter, ou pour le retenir. Theuto diſcourut long-temps ſur toutes ces matieres, & en découvrit au Roi les avantages. Il faudroit employer un trop long diſcours pour les expliquer tous. Quand il vint à parler des Lettres, il dit au Roi que c'étoit le moyen le plus court pour rendre les Egyptiens ſavans, parce qu'elles aidoient la mémoire. Je crois, lui repartit le Roi, que tout le contraire arrivera; parce que les Lettres empêcheront les méditations, & les réflexions; & par conſéquent ceux qui s'appliqueront à l'étude, oublieront plus aiſément ce qu'ils auront appris, dans l'eſpérance de le relire, & de s'en reſſouvenir par le moyen des caractéres. Ce que vous avez trouvé eſt plutôt un reméde pour la reminiſcence, que pour la mémoire. Vos Diſciples ne ſeront pas de veritables Savans; ils croiront ſeulement l'être devenus.



Exhortation pour animer les Hommes à la pratique de la Vertu.

Jupiter, Neptune, Pluton, au rapport d'Homére, partagérent entre eux l'Empire de leur pére. Sous le régne de Saturne, on fit une Loi qui dure encore & par laquelle il fut ordonné, que tous les hommes qui auroient aimé la Juſtice & la vertu pendant la vie, feroient conduits aprés leur mort dans des Iſles fortunées, où ils couleroient une vie tranquille, &

dé-

délicieuse, sans souffrir aucun mal, ni aucune incommodité; mais les méchans & les impies aprés leur mort sont renfermez dans une prison affreuse, pour être châtiez de leurs crimes. Ils appellent cette prison l'Enfer. Voilà ce que des Juges ordonnoient des Mortels, sous l'Empire de Saturne, le même jour qu'ils mouroient; mais ces jugemens étoient souvent faits au hazard, & contre les régles de la Justice C'est pourquoy Pluton & ceux qui étoient commis à la garde de ces Isles fortunées, allérent trouver Jupiter pour lui demander des reméđes contre ce desordre. J'y pourvoirai, leur répondit Jupiter, & j'empêcherai que cela n'arrive à l'avenir. Ce qui fait, ajoûta-t'il, le desordre de ces Jugemens, c'est qu'on juge les hommes, tandis qu'ils sont encore en vie, & que l'on veut connoître des crimes palliez. Souvent ceux qui ont les plus belles apparences du monde, ont le cœur corrompu & gâté. La noblesse de leur naissance, & les grands biens qu'ils possédent, leur donnent du lustre; ils corrompent plusieurs témoins qui en parlent comme s'ils étoient gens de bien, & comme s'il n'y avoit rien à leur reprocher. Les Juges éblouïs de ces témoignages, décident en leur faveur, parcequ ils s'arrêtent à l'écorce; & qu'ils ne pénétrent pas jusques dans leur intérieur. Il faut donc leur ôter la connoissance du jour de leur mort, qui leur est connu maintenant. J'ai déja donné ordre à Prométhée d'ôter ce pressentiment aux hommes; on ne les jugera qu'aprés leur mort, & dépouillez de tout l'attirail, & de tous les ornemens dont ils sont revêtus étant en vie. De même le Juge sera nud, & trépassé. Ceux que l'on jugera ne seront point assistez de leurs amis; car ils laisseront tout sur la terre, le Jugement sera juste, & équitable, & selon toutes les régles. J'avois réfléchi sur cette matiere avant que vous m'en parlassiez; & j'ai établi pour Juges mes deux fils, Minos & Rhadamante, qui sont tous deux Asiatiques avec Eaque qui est d'Europe. Ils auront donc l'inspection sur tous les Morts, & leur Tribunal sera

placé dans le lieu où les deux chemins se croisent, dont l'un conduit au séjour des bienheureux ; & l'autre dans le Tartare. Rhadamante jugera les Asiatiques. Eaque & Minos, jugeront les Européens. Cependant ils s'aideront reciproquement tous trois, afin que ce qui sera échappé à l'un puisse estre supplée par les deux autres ; & pour empêcher qu'ils ne puissent se tromper pour le chemin par lequel ils devroient faire passer les ames, elles seront séparées de leurs corps, & ainsi l'on connoîtra facilement leurs inclinations, & les mauvaises habitudes qu'elles auront contractées. Quand il faudra être présenté devant les Juges, les Asiatiques seront conduits au Tribunal de Rhadamante. Il contemplera avec soin ces ames, ne sachant de quelle maniére elles se seront comportées pendant la vie. Examinant les mœurs de quelque Roi de Perse, ou de quelque autre Prince, il connoîtra que leurs mœurs sont entiérement corrompues, & que leurs ames se sont abandonnées à l'injustice, aux mensonges, à la turpitude, à l'intemperance, & à toutes sortes de vices. Le Juge ayant connu tous ces desordres, condamnera à la prison cette ame malheureuse, pour y souffrir la honte & la peine qu'elle mérite. Si les blessures se peuvent encore guérir, les supplices lui serviront de reméde ; mais si son mal est desespéré, les châtimens lui seront inutiles, & ce triste spectacle sera un exemple pour les autres, & une instruction pour ceux qui seront conduits aux Enfers. Le Juge imprimera un signe à tous ceux qu'il jugera, pour faire connoître si son mal peut être guéri, ou s'il est desespéré. Tel sera le Jugement des méchans. On fera aussi comparoître les ames des hommes qui ont vécu dans la piété, & dans la pratique de la vertu, & principalement de ceux qui ont aimé la sagesse, qui n'ont point eu d'attachement pour les choses frivoles, ni pour les vices. Le Juge les recevra avec un visage riant, & les fera conduire dans les Isles fortunées. Eaque observera cette méthode dans les Jugemens qu'il rendra. L'un & l'autre aura une Verge

à la

à la main en jugeant. Minos aura l'inſpection ſur les Jugemens qui ſe rendront, & il portera un Sceptre d'or, tel qu'Uliſſe l'a vu, au rapport d'Homére, en jugeant les Morts.

************)(***********

La Fable d'Iſis, & d'Oſiris.

Rhée avoit un commerce ſecret avec Saturne. Le Soleil l'ayant découvert, lui fit de ſanglants reproches; & ne voulut point regarder l'enfant qu elle avoit mis au monde. Mercure avoit auſſi de l'amour pour cette Déeſſe. Jouant un jour aux Dames avec la Lune, il lui vola la ſoixante-dixiéme partie de chacun de ſes jours, dont on fit cinq jours, que les Egyptiens appellent intercalaires, & qui furent ajoûtez aux trois cens ſoixante jours de l'année. C'eſt pendant ces jours intercalaires qu'ils célébrent la naiſſance de leurs Dieux. Oſiris naquit le premier jour, & incontinent on entendit une voix qui donnoit avis de la naiſſance d'un perſonage fort illuſtre. Une certaine Pamyle, puiſant de l'eau à Thébes, dans le Temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçoit qu'Oſiris étoit né, & qu'il ſeroit un grand Roi. On dit que Saturne la chargea de l'éducation d'Oſiris, & que l'on inſtitua en ſon honneur les Fêtes nommées Pamylies. Le ſecond jour, Rhée enfanta Apollon. Typhon naquit hors de terme; le troiſiéme jour il vint au monde d'une maniére extraordinaire & violente. Iſis prit naiſſance le quatriéme jour. Rhée accoucha le cinquéme jour de Nephté, qu'on appelle la Mort. Quelques-uns l'appellent Vénus, ou la Juſtice. Le Soleil fut pére d'Oſiris, & d'Apollon; Mercure, d'Iſis; Saturne, de Typhon, & de Nephté. C'eſt pourquoi les Egyptiens regardent le troiſiéme jour intercalaire, comme un jour funeſte & malheureux. Les Rois ne rendent point la Juſtice en ce jour-là. On ne donne point de nourriture ou

de médecine aux corps avant la nuit. Typhon épousa Nephté. Osiris & Isis furent unis ensemble d'un amour secret. Osiris s'étant rendu maître du Royaume d'Egypte, retira les Egyptiens de la barbarie, où ils avoient toûjours vécu. Il leur apprit à cultiver la terre, pour avoir du blé; il établit des Loix parmi eux, & le culte des Dieux immortels. Tout l'Univers s'y soumit en peu de temps. Par tous les lieux qu'il parcourut, il y fit aimer la douceur, & l'humanité. Il ne domta point les hommes par la violence, ni par la force des armes; il les adoucit par son éloquence, & par les charmes de son discours, par des vers, par la Musique. A cause de cela, les Grecs le confondent avec Bacchus. Pendant l'absence d'Osiris, l'attention, la vigilance, les soins de la chaste Isis, empêchoient Typhon de ne rien entreprendre. Il prit la résolution de dresser des embûches à Osiris pour le surprendre, & pour le perdre à son retour. Il s'associa soixante-douze conjurez & fit entrer dans ce complot Aso, Reine d'Ethiopie, pour être la complice du crime qu'il méditoit. Après avoir pris exactement la mesure d'Osiris, il fit faire un coffre sur cette proportion, avec une industrie merveilleuse, & d'un travail tres-exquis. Il commanda de porter ce coffre enrichi de beaucoup d'ornemens, au milieu de la salle d'un festin, où se devoit trouver Osiris. Tous les Assistans regardoient cet ouvrage avec plaisir, & en admiroient l'invention. Alors Typhon prenant un visage gai, promit de faire un présent de ce coffre à celui dont le corps seroit de la même mesure. Tous ceux qui étoient présens s'y mesurérent; mais la mesure ne se trouva juste pour personne. Enfin on y fit entrer Osiris; incontinent tous les Conjurez accoururent, ils fermérent le coffre avec des cloux & des serrures; & le jettérent dans le fleuve avec Osiris, qui fut porté à la mer, par l'embouchure du Tanais. C'est pour cela que les Egyptiens ont encore maintenant en horreur cette embouchûre. Ces choses se passérent le 16. des Calendes de Novembre, c'est à dire le 17. jour

d'Octobre, lorsque le Soleil est dans le Signe du Scorpion, la 28. année du régne d'Osiris; quoique quelques uns croyent que ce fut la vingt-huitiême année de sa vie Les Pans & les Satyres qui habitoient aux environs du chemin, furent les premiers instruits de cette avanture, & la divulguérent incontinent. On croit que c'est de là que les terreurs paniques tirent leur origine.

Isis ayant appris ce malheur, coupa une partie de ses cheveux, prit un habit de deuil; & ne sachant quel parti prendre, ni où se refugier, elle parcourut tout l'Univers, ne laissant passer personne, sans lui demander des nouvelles du coffre. Elle rencontra par hazard des enfans qui avoient vu ce coffre, & qui montrérent à Isis l'embouchure du fleuve, où il avoit été jetté par les Amis de Typhon. Les Egyptiens ont cru à cause de cela, que les Enfans avoient la vertu de deviner; & ils se servent de leurs voix, pour tirer des Augures, quand ils jouent dans les Temples, & qu'ils disent par hazard quelque chose. Isis ayant découvert qu'Osiris emporté d'un violent amour, avoit eu commerce avec sa sœur, qu'il prenoit pour Isis, elle fit chercher avec soin l'enfant qu'il avoit eu de Nepthé, & l'ayant trouvé, par le signal de quelques chiens, elle eut soin de le faire nourrir. Il fut dans la suite le Compagnon & le Ministre d'Isis. On le nomma Anubis, pour marquer qu'il étoit le Gardien des Dieux, comme les chiens sont les gardiens des hommes. Ce fut de lui qu'elle apprit que le Coffre avoit été poussé par la tempête sur le rivage des Bibliens, dans une Bouverie où il étoit demeuré caché sous des herbes qui étoient crues en un moment. Le Roy du Païs le fit transporter dans une maison, où on le gardoit comme une colonne. Isis ayant appris toutes ces circonstances, alla au Païs des Bibliens. Elle se prosterna fondant en larmes sur le bord d'une fontaine, ne parlant à personne qu'aux Filles de la Reine. Elle les saluoit avec douceur, & honnêteté. Elle accommodoit leurs cheveux & répandoit sur elles une agréable odeur

d'ambrosie qui leur parfumoit tout le corps. On la fit entrer dans le Palais où elle fut reçeue avec beaucoup d'agrément. On lui confia même le soin du Fils du Roi, en qualité de Gouvernante, & de Nourrice. Ce Roi se nommoit Malcandre. Pour elle, elle se nomma Astarte ou Saosis, ou Némane, qui signifie en Grec Athénaïs, & Minervale en Latin. Elle nourrit l'enfant du Roi, non pas en lui donnant la mamelle comme les autres; mais en lui mettant le doigt dans la bouche. Elle se brûloit pendant la nuit ce qu'elle avoit de mortel dans le corps, & se changeoit en Hirondelle, & volant autour du coffre, elle poussoit incessamment des sons lugubres. La Reine s'en apperçut; depuis ce temps-là la Divinité d'Isis fut reconnue. Elle demanda au Roi le coffre & l'obtint. Dans un moment elle arracha la bruyére, où il étoit demeuré caché; & aprés avoir répandu des parfums dessus, elle l'enveloppa dans un linge qu'elle donna au Roi. Depuis ce temps-là cet Arbuste est en honneur parmi les Bibliens; & on le conserve dans le Temple d'Isis. Elle poussa de si hauts cris, en recevant le coffre où le corps de son frere étoit enfermé, que le plus jeune des enfans du Roi, étourdi du bruit, en mourut. Elle fit mettre le coffre dans un vaisseau avec l'aîné des enfans du Roi, & se mit à la voile sur le fleuve nommé Lephedre. Le vent étoit violent. Isis pleine d'indignation mit le fleuve à sec; & s'étant retirée dans une solitude, elle ouvrit d'abord le coffre, & fondant en larmes, elle embrassa le corps de son frére, & le baisa, tenant sa bouche collée contre la sienne. Le Fils du Roi qui s'étoit approché par derriére, remarqua tout ce qu'elle avoit fait. Isis transportée de colére, jetta sur lui des regards si terribles, que l'enfant ne put les soutenir, & expira de frayeur. D'autres disent qu'il ne mourut pas sur le champ; mais qu'étant saisi de crainte, il se précipita dans la mer. Il fut honoré comme un Dieu. Les Egyptiens lui donnérent le nom de Maneros, & chantoient pendant leurs festins des vers à sa louange. Quel-

ques-

ques uns donnent à cet enfant le nom de Palestine, ou de Peluse, & disent qu'il bâtit une ville. Les Egyptiens croyent que Maneros fut l'inventeur de la Musique; quoique d'autres asseurent que ce mot ne signifie autre chose qu'un souhait de quelque bien, & qu'on l'employoit dans les festins; & dans les jours de réjouissance. Les Egyptiens dans leurs acclamations répétent souvent le mot de Maneros. Ils ont accoutumé de mettre auprés de leurs tables, quand ils mangent, un squelette, ou le simulachre d'un homme mort, ce qui ne se pratique point en mémoire d'Osiris, ni de sa mort tragique; mais ils le font pour s'encourager réciproquement à se rejouïr, & à jouïr des biens de la vie par la pensée que l'on en sera en peu de temps dépouillé par la mort, & réduit au même état que ce squelette. Isis alla dans la ville de Bute, pour y chercher son fils Orus que l'on y élevoit, & cacha le coffre dans un lieu retiré. Typhon en chassant y vint par hazard, & l'apperçut au clair de la Lune Il reconnut le corps d'Osiris, & le coupa en quatre parts, qu'il jetta de tous côtez. Ce crime fut rapporté à Isis. Elle monta sur un Vaisseau de papier pour chercher par les marais les membres épars d'Osiris. C'est depuis ce temps-là, qu'on dit que les crocodiles ne font point de mal à ceux qui navigent dans des vaisseaux faits de l'écorce de papier, soit qu'ils les craignent, ou qu'ils les respectent en l'honneur de la Déesse C'est ce qui fait aussi que l'on voit plusieurs tombeaux d'Osiris dans l'Egypte; parce qu'Isis en éleva de particuliers pour chaque membre de son Epoux; ou parce qu'elle fit faire beaucoup de simulachres, qu'elle dispersa en plusieurs villes différentes, afin que chacune crût avoir reçu le corps d Osiris, & afin qu'il fût honoré en plus d'endroits, & que son véritable tombeau pût se garantir de la violence de Typhon, s'il venoit à vaincre Orus, desespérant dans cette multitude de tombeaux de pouvoir reconnoître le véritable. Isis ne put trouver les parties dOsiris, qui servent à la génération, parce qu'on les avoit

jettées dans le fleuve, & que des poissons les avoient mangées ; mais Isis en fit faire la figure, que l'on respecte encore aujourd'hui parmi les Egyptiens, qui ont institué des Fêtes en leur honneur. Peu de temps après, Osiris vint des Enfers trouver son fils Orus. Durant le séjour qu'il fit auprès de lui, il lui apprit l'Art militaire. Il lui demanda un jour ce qu'il croyoit être de plus honnête, & de plus généreux. Orus répondit que c'étoit de défendre ses Parens contre la violence & les outrages de leurs ennemis, & de venger les injures qu'ils en avoient reçues. Il lui demanda encore quel étoit l'animal le plus propre, & le plus utile pour faire la guerre. Orus répondit, que c'étoit le Cheval. Osiris content de sa réponse, lui demanda pourquoi il n'avoit pas nommé le Lion. J'avoue, lui repartit Orus, que le Lion pourroit être d'un grand secours ; mais le Cheval peut être d'un bien plus grand service pour poursuivre l'Ennemi, qui pourroit s'enfuir aprés avoir été vaincu. Ces réponses firent beaucoup de plaisir à Osiris, voyant que son fils étoit en état de faire la guerre. Plusieurs de ceux qui abandonnoient le parti de Typhon, venoient tous les jours se rendre à Orus. Sa concubine même s'y rendit aussi. Les Soldats d'Orus la secoururent fort à propos ; lorsqu'elle étoit poursuivie par un serpent, qu'ils tuérent. La guerre fut déclarée ; le combat fut sanglant & opiniâtre & dura plusieurs jours. Orus remporta la victoire. Typhon chargé de chaînes, fut conduit à Isis, qui lui donna la vie, & la liberté. Orus en fut tellement transporté de colére, qu'il tua sa mére, & qu'il s'empara du Royaume. Mercure donna une tête de vache à Isis. On raconte, que Typhon fit un procés à Osiris, lui reprochant qu'il n'étoit pas né d'un mariage légitime. Mercure plaida la cause d'Osiris & l'emporta. Les Dieux prononcérent, qu'Osiris étoit légitime. Typhon fut encore vaincu depuis dans deux grandes batailles. Isis, après sa mort, conçut un fils du commerce d'Osiris, dont elle accoucha le septiéme mois. Cet

enfant étoit foible & délicat, & manquoit de jambes. Il fut nommé Harpocrate.



FABLES POËTIQUES.

FABLE PREMIÉRE.

IXION.

Les Dieux pardonnent les péchez, mais ils punissent sévérement une malice obstinée, l'impureté, & l'ingratitude. Ils veulent que l'on ait de la reconnoissance pour les bienfaits.

Eschyle dit qu'Ixion fut fils d'Antion. Phérécide le croit fils de Pison ; quelques-uns de Mars ; d'autres de Phlégias. On raconte qu'étant transporté de fureur, il se précipita lui-même du haut d'un rocher. C'est ce que les Poëtes semblent insinuer, en feignant qu'il fut attaché à une roue. Voici ce qu'en dit la Fable. Ixion épousa Dia, fille de Deïonnée. C'étoit une coutume établie parmi les Anciens, que ceux qui vouloient épouser de jeunes filles, étoient obligez de gagner par des présens Pére & la Mére, le qu'ils leur apportoient après la promesse de mariage ; comme on le peut apprendre par ces paroles d'Ho-

d'Homére, *Le premier présent fut de cent bœufs : il promit aussi mille chèvres, & mille brebis.* Selon cette coutume, Deïonnée vouloit que son gendre lui fit aussi des présens. Ixion se voyant pressé, fit faire une grande fosse, qu'il couvrit, & fit allumer un feu dans la fosse. Aprés ces préparatifs, il pria son beau-pére à un festin. Le beau-pére ne se défioit point de la fourberie de son gendre ; il y vint, donna dans le piége, tomba dans la fosse, & se brûla. Les Dieux & les hommes eurent horreur de ce crime, & voulurent en punir l'auteur sévérement. Jupiter eut compassion de lui, & lui fit même l'honneur de l'admettre au banquet des Dieux dans le Ciel. Mais Ixion oubliant ses premiers forfaits, & la grace que Jupiter lui avoit accordée, ajoûta de nouveaux crimes aux premiers. Il porta des yeux impudiques sur Junon, Epouse de Jupiter ; il eut l'audace de lui parler d'amour, & de lui proposer un commerce criminel. Jupiter ayant connu son intention, forma d'une nuée un fantôme qui répréfentoit Junon. Ixion l'embrassa. Un Monstre horrible détesté des Dieux & des hommes, nommé Centaure, sortit de cet embrassement. Ce Monstre se mêla avec les cavalles de Thessalie, & donna l'origine à cette étrange espéce d'animaux, nommez Hippocentaures. Jupiter, après cela, précipita Ixion dans les Enfers, l'attacha à une roue qui tourne perpétuellement, & qui par son mouvement entraîne sans cesse Ixion, pour le punir de son attentat.

FABLE



FABLE DEUXIÉME.

HERCULE.

La vertu est au dessus de tous les accidens, & surmonte tous les obstacles.

On dit qu'Hercule eut à combatre les Dieux mêmes, car étant allé à Delphes pour consulter l'Oracle, & voyant que le Devin refusoit de lui répondre, il s'abandonna à la colére, prit le Trépié sacré, & l'emporta hors du Temple. Apollon, pour défendre ce qui lui appartenoit, se battit contre Hercule; mais sa vertu desarma la colére du Dieu, qui promit de lui répondre, s'il vouloit remettre le Trépié sacré dans son Temple. Hercule blessa Junon, & vainquit Neptune. Voici de quelle maniére on raconte cette Fable. Euryte, Roi d'Æchalie dans la Béotie, avoit promis sa fille Jole en mariage, pour recompense à celui qui le vaincroit, lui ou ses fils, dans la science de tirer de l'Arc, qu'Apollon même lui avoit apprise, & qui lui avoit donné un arc merveilleux; mais ayant été vaincu par Hercule, il refusa de lui donner le prix dont ils étoient convenus. Hercule plein de dépit lui déclara la guerre. Il prit, & ravagea l'Æchalie; & après avoir tué Euryte, il emmena Jole, pour lui servir d'Esclave. Il ne fut pas encore satisfait de cette vengeance; il tua en trahison Iphitus, fils d'Euryce, aprés avoir violé les droits de l'hospitalité; car il étoit venu chez Hercule, chercher les cavalles qui s'étoient écartées de son haras. Pour se laver du crime de cet assassinat, il alla à Pyle chez Nélée, & le pria de lui aider à expier ce meurtre; mais Nélée intimidé par ses enfans, ne voulut point aquiescer

cer à la demande d'Hercule, & l'obligea de se retirer. Il alla donc trouver Déiphobe, Roi d'Arcadie, & obtint de lui l'expiation de son crime ; mais se ressouvenant de l'injure que Pélée lui avoit faite en le chassant, il assiégea & prit Pile, il tua Nelée, & ses onze fils ; Nestor qui étoit le douziéme, & le dernier de tous, étoit alors éloigné de sa patrie. Mais Neptune favorisoit Hercule ; ils engagérent dans leurs intérêts Pluton, qu'Hercule avoit blessé, assiégé, & vaincu dans son propre palais. Il avoit même enlevé le Chien Cerbére, & vaincu la Mort en Thessalie, auprés du tombeau d'Alceste, qu'il lui arracha des mains pour la rendre au Roi Admète son Epoux.



FABLE TROISIÉME.

OTUS, & EPHIALTE,

Les malheurs que l'orgueil, & les grands crimes traînent après eux.

On a crû qu'Otus & Ephialte étoient fils d'Aloée, quoique les Poëtes assurent que Neptune fut leur pére. Ils avoient le corps prodigieusement grand, & des forces proportionnées à la masse de leur corps. Cette force & cette grandeur prodigieuse, leur inspirerent l'audace d'attaquer les Dieux, & d'escalader le Ciel. Ils commencérent par Mars, & l'ayant pris, & garotté, ils le jettérent dans une chaudiére de cuivre, où il demeura pendant treize mois. Ce Dieu de la Guerre n'en pouvant plus, & étant prêt d'expirer ; la marâtre des Aloïdes, nommée Ebribée, découvrit à Mercure le malheur arrivé à Mars, le lieu où il étoit enfermé, & le péril où il se trouvoit. Elle le conjura en même temps de secourir ce pauvre

pauvre Dieu, & de venger un attentat si audacieux. Mercure délivra Mars avec adresse & furtivement, & le sauva par son industrie ; mais il n'osa attaquer ouvertement les Aloïdes, & s'éloigna pour se garantir de leurs violences. Ces hommes monstrueux déclarérent la guerre aux Dieux, pour enlever Junon & Diane. Ces Déesses se refugiérent dans le Ciel. Les Géans, pour y aborder, mirent le Mont Pelion sur le Mont-Ossa. Homére dit, qu'ils n'avoient encore alors que neuf ans, quoique leurs corps eût neuf aunes de hauteur, & neuf coudées de largeur. On raconte l'Histoire de leur mort en deux maniéres. Homére assure qu'ils furent tuez par Apollon, avant que leur menton fût couvert de barbe ; car si on leur eut donné le temps de croître, ils auroient peut-estre exécuté dans l'âge viril ce qu'ils avoient entrepris étant enfans. Les Poëtes modernes disent que Diane en se sauvant, pour éviter la fureur des Aloïdes, leur opposa un cerf d'une grandeur prodigieuse. Les Aloïdes voulurent le percer en même temps de leurs piques. Le cerf par sa légéreté, se garantit de leurs coups, qui donnérent dans le corps des Aloïdes mêmes ; de sorte qu'ils se tuérent de leurs propres armes : car leurs pertuisanes s'enfoncérent en même temps dans leurs corps.



FABLE QUATRIÉME.

TYDÉE.

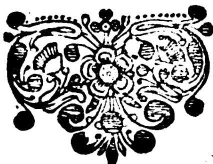
Les Dieux haïssent la cruauté, & la punissent même dans les gens de bien.

Tydée, fils d'Oenée, étoit petit ; mais courageux, & grand guerrier, comme Homére l'assûre. Minerve l'aima, & le protégea ; elle lui promit

mit même l'immortalité. En défendant son pére, il tua le fils de son frére. Ce meurtre l'obligea d'abandonner sa maison, & de se refugier chez Adraste. Polynice chassé de son Royaume, s'y étoit déja refugié. Il faisoit froid ; on avoit tendu à l'entrée du Palais des peaux de lions, & de sangliers, & d'autres bêtes féroces. Les deux exilez, aprés avoir combattu quelque temps, obtinrent chacun une peau ; Tydée une peau de sanglier & Polynice une peau de lion. Le Roi l'ayant appris, leur donna ses filles en mariage, Deïphile à Tydée, & Argie à Polynice ; car il y avoit un Oracle conçu en ces termes : Choisissez pour gendres un Lion, & un Sanglier, que vous verrez à l'entrée de vôtre Palais, & ne vous trompez pas au choix. Quelques-uns disent qu'ils arrivérent à la Cour de ce Prince revétus de peaux de bêtes, ou que ces figures étoient gravées sur leurs armes. Le bouclier de Tydée portoit la figure du Sanglier de Calydon. Celui de Polynice représentoit un Sphinx, avec la tête d'un Lion. Adraste ayant cru que l'Oracle lui ordonnoit de les choisir pour ses gendres, résolut de les mettre l'un & l'autre sur le thrône, & de commencer par Polynice. Il assembla donc une armée pour faire la guerre à Etéocle, qui s'étoit emparé du Royaume, & qui en avoit chassé son frére. Les troupes se mirent en campagne, sous la conduite de sept Généraux célébres, & de plusieurs grands Capitaines, que leur Noblesse, & leurs vertus rendoient tres recommandables. Ceux d'Argos envoyérent Tydée à Thébes en Ambassade, pour négotier de certaines affaires. Il eut le courage, quoiqu'il fût seul, de défier au combat plusieurs Thébains, qui se vantoient insolemment dans un festin ; quoique Minerve lui eût ordonné de ne point brouiller, & de se tenir en repos à Thébes ; de ne point faire le brave, & le furieux parmi tant de gens étant seul. Mais ne pouvant contenir son grand courage, il éclata, & les attaqua avec trop de témérité. Cependant la Déesse ne l'abandonna point, & il sortit vainqueur d'un combat si inégal. Il retourna vers les siens plein de gloire & de joye, laissant les

The-

Thébains accablez de honte & de dépit ; mais ils lui tendirent une embuscade dans un lieu commode, par où il étoit obligé de passer. Ils y placérent cinquante jeunes hommes, sous la conduite des deux principaux de la Ville, Méon, & Lycophron. Tydée les tua tous, à la reserve de Méon, en ayant été empêché par quelques présages. On fit alors la plus sanglante guerre dont on eût encore entendu parler. Les Vainqueurs & les Vaincus eurent le mesme sort, aussi-bien que les Chefs des deux Armées. Ménalippe, fils d'Astace, blessa Tydée dans ce combat. Amphiaraüs tua Ménalippe, & apporta sa tête à Tydée, qui poussa la haine, la colére, & la cruauté à un tel excès, qu'il cassa le crâne de Ménalippe pour lui succer la cervelle. Alors Minerve venoit trouver Tydée, pour lui communiquer le don de l'immortalité ; mais la Déesse ayant vu cette action barbare, pleine d'indignation & d'horreur contre Tydée, changea de dessein sur le champ. Il la pria de vouloir au moins faire part de l'immortalité à son fils. Il ne put obtenir cette grace en faveur de son fils ; cependant la Déesse lui promit de ne le point abandonner. Quelques-uns assurent qu'elle donna l'immortalité à Diomède, & qu'il ne mourut point comme les autres hommes.





FABLE CINQUIÉME.

MÉLAMPE.

Les avantages de la sagesse, & de la doctrine. Loüanges de l'amour fraternel.

Mélampe, frére de Bias, fils d'Amythaon, eut une grande réputation de sagesse & d'érudition dans les choses naturelles & divines. Sa mére Rhodope l'exposa, aussi-tôt qu'il fut né, aux rayons du Soleil, sur une montagne, les piez nuds, quoique tout le reste du corps fût couvert; de sorte que ses piez brûlez par l'ardeur du Soleil, demeurérent fort noirs. Il guérit les filles de Prétus de la phrénésie. Prétus, pour recompense, lui donna les deux tiers du Royaume d'Argos, qui fut alors divisé en trois parties, ausquelles on donna le nom de Prétus, de Mélampe, & de Bias. Mélampe en donna une partie à son frére. Les Dieux pour punir l'orgueil des filles de Prétus, qui vouloient comparer leur beauté à celle des Déesses, les rendirent hypocondres; en telle sorte qu'elles se croyoient des Vaches. Elles couroient les champs & mugissoient, comme Virgile l'assure en disant, *Les Prétides remplirent l'air de faux mugissemens.* Quelques Auteurs font Mélampe moins ancien, & disent qu'il guérit de cette phrénésie les femmes d'Argos, sous le régne d'Anaxagore, arriére-petit fils de Prétus. Son frére eut un amour violent pour Pero, fille de Nélée, dont la beauté étoit extrême & adorée de tous les Princes voisins. Mais Nélée desirant se rendre maître des troupeaux de Thessalie, dont on vantoit par tout la bonté & la beauté, promit de

de donner sa fille à celui qui lui améneroit les bœufs d'Iphiclus, fils de Phylace, qui avoit donné son nom à une ville située sur le Mont Othrys. Les Rois de ce temps-là ne se soucioient pas de faire de grands amas d'or & d'argent Leur soin principal étoit de rassembler de grands troupeaux de bœufs, de moutons, & d'autres bêtes. Ainsi l'on compte parmi les travaux d'Hercule, l'enlévement des vaches Espagnoles, qu'il fit conduire en Sicile. Eryx, fils de Vénus, & de Butès, eut tant d'envie de les avoir, qu'ayant provoqué Hercule au combat du Ceste, il eut l'imprudence de risquer contre ces vaches, son Royaume qu'il perdit avec la vie. Nélée souhaita donc que son gendre futur lui donnât les vaches de Thessalie. Voyant que Bias avoit conçu pour elles un amour dont il n'étoit plus le maître, son frére Mélampe résolut d'entreprendre pour lui une chose tres-hazardeuse, & d'une difficile exécution: ce fut d'enlever les vaches d'Iphiclus. Il vint donc en Thessalie; mais il eut la fortune contraire, & il prit mal ses mesures, de sorte que ceux qui veilloient à la garde du troupeau, le prirent & le jettérent dans les fers. Cependant Iphiclus lui fit un présent volontaire de ses vaches; à cause que par les sécrets de son Art, il le rendit fécond, de stérile qu'il étoit auparavant. Voici de quelle maniére l'on raconte cette Histoire. Mélampe ayant été pris sur le fait, & garoté par les Bergers qui conduisoient les troupeaux, fut conduit au Roi, qui ordonna qu'on le gardât soigneusement, & donna ce soin à l'un de ses meilleurs amis, dans lequel il avoit beaucoup de confiance. Celui-ci donna à Mélampe un valet & une servante, pour le soulager. Le premier le servoit avec beaucoup de soin, & l'autre fort négligemment. Il y avoit déja un an, à peu de jours prés, que Mélampe étoit prisonnier. Il avoit prévu que le temps de sa captivité ne dureroit qu'un an. Il entendit par hazard, au dessus de sa tête, le murmure de quelques vers, dans une poutre qu'ils avoient rongée, & sur laquelle portoit tout le toit de la maison. Les oreil-

les de Mélampe avoient été dès ſon enfance léchées, & percées par les langues des ſerpens; de ſorte qu'il entendoit les ſons de tous les animaux. Connoiſſant donc l'extréme peril où il étoit, il appella les Eſclaves qui le ſervoient, & les conjura de le tranſporter dans ſon lit & chargé de chaînes, dans une autre chambre. Il voulut que le valet lui portât la tête, & qu'il paſſât le prémier, & que la ſervante le ſuivît. Incontinent la poutre s'affaiſſa, toute la maiſon tomba, & la ſervante fut écraſée. Le valet à ce ſpectacle, courut promptement vers le Gardien de la priſon, & lui raconta cet accident. Le Géolier en avertit Iphiclus, qui vint trouver Mélampe pour l'interroger ſur cette avanture. Il avoua qu'il ſavoit l'Art de deviner, & lui découvrit en même temps les motifs de ſon voyage. Le Roi fit grace à Mélampe, qui s'étoit jetté dans un ſi grand péril par l'amour qu'il portoit à ſon frére. Il ordonna qu'on lui ôtat ſes chaînes, & lui rendit toûjours depuis ce temps-là de grands honneurs. Il lui marqua un jour le chagrin qu'il avoit de ſe voir ſans enfans, & promit à Mélampe de lui donner ſes troupeaux, s'il pouvoit le guérir de ſa ſtérilité. Mélampe accepta la condition; il tua un bœuf, dont il expoſa les chairs à des oiſeaux de toute eſpéce, pour connoître par les augures la cauſe de la ſtérilité d'Iphiclus, & les remédes qu'il y pourroit apporter. Le vautour, qui ne ſe trouva point avec les autres oiſeaux, lui apprit tout enſemble & la cauſe, & le remède de ce mal, dont on a parlé en deux façons. Les uns racontent qu'il apperçut ſon fils, lors qu'il coupoit les parties des animaux qui ſervent à la génération. Phylacus indigné de cette action, le pourſuivit l'épée entre des glayeuls. Elle ſe trouva dans la fuite entourée d'écorce. D'autres ont écrit, que Phylacus coupant un jour un arbre, avoit auprés de lui ſon fils, qui étoit encore fort petit. Son pére en jouant, & voulant lui faire peur, tira ſon épée contre ſon fils, dans l'intention de la pouſſer contre l'arbre; mais le coup porta dans l'aîne de ſon fils. Mélampe ſe perſuada, que ſi l'on

pouvoit

pouvoit retrouver cette épée, & que l'on en mît la rouille dans un breuvage que l'on feroit prendre à Iphiclus, il deviendroit fécond. Il fit chercher cette épée, & appaiser les Dieux par des sacrifices. C'est ainsi qu'Iphiclus cessa d'estre sterile, & mit au monde Protésilas, qui fut le premier des Grecs, qu'Hector tua à la Guerre de Troye. D'autres disent qu'il fut tué par Enée, ou par Euphorbe, ou par Achate, compagnon d'Enée. Homére ne le nomme pas; il dit seulement qu'il fut tué à la sortie de son vaisseau par un Troyen. Il fut encore le pére de Podarce, qui commanda ses troupes à la guerre de Troye aprés la mort de son frére. Alors Mélampe reçut les troupeaux qu'on lui avoit promis pour recompense, & les conduisit chez son frere, qui les donna à Nélée, pour épouser sa fille Péro, qu'il aimoit avec tant de passion. Il en eut Talaüs, Périalce, Arctus, & une fille nommée Alphésibée. Les enfans de Mélampus furent Antiphate, & Mantius. Talaüs fut pére d'Adraste. Oïclée, pére d'Amphiaras, fut fils d'Antiphate. Ainsi dans la postérité des deux fréres, il est inférieur d'un degré, à l'égard d'Adraste.



FABLE SIXIÉME.

BELLÉROPHON.

On dit que Bellérophon se nommoit d'abord Hipponoüs, comme on le peut conjecturer par l'adresse qu'il eut à manier les chevaux. Il est vrai-semblable que c'est là l'origine de la Fable du Cheval Pégase, que Neptune lui donna. Depuis qu'il eut tué Bellerus Corinthien, on l'appella Bellérophon. Il vécut sous le régne de Prétus Roi d'Argos, qui l'ai-

ma & l'honora d'abord ; mais dans la suite il conçut une haine mortelle contre lui. Ne voulant pas se deshonorer par un assassinat, il le rélégua dans la Lycie, chez Jobate son beau-pére, où il croyoit qu'il périroit infailliblement. Une fausse accusation d'Antée, femme de Prétus, l'anima de la sorte contre Bellérophon. Elle sollicita ce jeune homme, beau, & bien fait, & tâcha de lui donner de l'amour; mais il la rebuta toûjours, & elle n'en put jamais rien obtenir par ses caresses, quelques avances qu'elle lui fit. Son amour se changea en une haine furieuse, comme il arrive presque toûjours ; & craignant qu'il ne révélât ce mystére, elle résolut de le prévenir, & de l'accuser la premiére. Elle aborda son mari avec de grandes plaintes, & de grands gémissemens, & lui fit entendre que Bellérophon avoit eu l'audace d'attenter à son honneur, & de lui faire violence. Si vous ne vengez cet outrage, Prétus, ajoûta-t'elle, je conjure les Dieux de vous en punir. Le Roi pénétré de douleur, se comporta en cette affaire comme un homme prudent, & ne voulut pas tremper ses mains dans le sang de son ancien ami. Cependant pour ne pas laisser un si grand crime impuni, il rélégua Bellérophon en Lycie, chez son beau-pére, avec des lettres par lesquelles il le prioit de tuer le porteur. Jobate ayant appris qu'un Envoyé étoit arrivé de la part de son gendre, le reçut avec beaucoup d'humanité, & passa neuf jours avec lui en fêtes & en festins, ayant fait tuer neuf taureaux pour des sacrifices. Le dixiéme jour, il voulut savoir ce que ces lettres contenoient. Bellérophon les lui rendit de bonne foi, sans soupçonner la perfidie de Prétus. Jobate ayant connu ce que son gendre souhaitoit de lui, n'osa entreprendre de faire mourir ouvertement, & comme de sa propre main son Hôte. Il eut compassion de Bellérophon, qui, tout jeune qu'il étoit, possédoit toutes les perfections nécessaires pour rendre un homme accompli. Cependant, s'il étoit vrai qu'il eût commis le crime dont on l'accusoit, il ne croyoit pas qu'il fût permis de le laisser impuni. Il

l'en-

l'envoya donc pour combattre la Chimére. Ce Monstre tenoit plus du divin que de l'humain ; il avoit la tête d'un Lion, la queue d'un Serpent, & le corps d'une Chévre. Il poussoit de son gosier une flamme horrible ; sa figure & sa démarche jettoient l'epouvante par tout. Cependant Bel érophon, par le secours des Dieux, défit ce Monstre. On le chargea ensuite de faire la guerre aux Peuples de Solyme, Nation belliqueuse, & il n'y eut jamais d'entreprise plus difficile, ni plus périlleuse. Aprés qu'il les eut vaincus, il fut encore obligé d'aller combattre contre les Amazones. C'est une espéce de femmes qui égalent les hommes en courage. Lorsqu'il s'en retournoit en Lycie, après tant de grandes exp ditions, on mit en embuscade une troupe de jeunes hommes courageux, & aguerris pour le surprendre, & pour le massacrer. Bellérophon les tua tous, sans qu'aucun pût échapper. On connut alors que les Dieux le protégeoient, & que son innocence avoit été calomniée injustement. C'est pourquoi Jobate le reçut honorablement dans ses Etats, & lui donna en mariage l'une de ses filles nommée Cassandre, la puissance, l'autorité, les honneurs, & tous les avantages de la Royauté. Les Lyciens étonnez du courage & de la vertu de Bellérophon, lui dédiérent un Temple, comme à un Dieu, dans un païs agréable, & fertile, où il pût passer sa vie au milieu de l'abondance & des plaisirs. Il eut de sa femme trois enfans, Isandre, Hippoloque, & Laodamie qui fut aimée de Jupiter, & dont il eut Sarpédon. Jupiter l'aima tant, que lorsqu'il fut tué par Patrocle, il fit pleuvoir une pluye de sang pour lui faire honneur. Il le fit porter en Lycie, par ses deux fréres, Letus, & Sopor. Ses proches lui dresférent un monument, avec une colomne, comme l'on fait sur les plus célébres tombeaux.



Avantures tirées d'Hérodote.

Nous avons appris que Rhampsinitus succéda à Protée dans l'administration de ses Etats. C'est lui qui fit bâtir le vestibule du Temple de Vulcain, du côté de l'Occident, & qui y plaça deux statues de vint cinq coudées de haut. Les Egyptiens appellent l'Eté, celle qui est du côté du Septentrion, & ils ont accoutumé de lui rendre des honneurs, & de l'adorer. Ils appellent Hiver celle qui est du côté du Midi; mais ils ne lui rendent aucun culte. Le Roi Rhampsinitus possédoit d'immenses richesses; il ramassa une si grande quantité d'argent, qu'aucun des Rois qui lui succédérent ne put l'égaler. Il voulut mettre son argent en lieu sûr, & fit construire une maison toute de pierres. L'une des murailles de cette maison aboutissoit sur l'enceinte du Palais. L'Architecte, homme fin & rusé, y ajusta une grosse pierre avec tant d'art qu'un homme ou deux, pouvoient aisément l'arracher. Quand la maison fut achevée, le Roi y fit porter son argent. Celui qui l'avoit bâtie, se voyant peu de jours après attaqué d'une dangereuse maladie, fit appeller ses deux fils, & leur apprit de quelle maniére il leur avoit facilité une entrée dans le Thrésor Royal, d'où ils pourroient tirer autant d'argent qu'ils souhaiteroient. Il leur communiqua le secret de cette pierre mobile, il leur en démontra les grandeurs, & toutes les dimensions; & leur disant qu'ils pourroient à leur gré disposer de tous les Thrésors du Roi, il expira. Ses enfans, sans différer, se mirent en état de profiter de ses bons avis. Ils allérent de nuit au Palais, & trouvérent cette pierre, dont leur pére leur avoit parlé, ils l'ôtérent sans peine, & enleverent du Thrésor une grande somme d'argent. Le Roi quelques jours après, entra dans cette maison,

maiſon, pour s'y réjouïr par la vue de ſes richeſſes. Il remarqua que l'on avoit emporté pluſieurs vaſes d'argent, ſans ſavoir ſur qui il pouvoit faire tomber ſes ſoupçons, parce que tout étoit bien fermé. Il y retourna par deux ou trois fois, & s'apperçut que l'argent diminuoit toûjours, parce qu'ils continuoient à le voler. Le Roi fit tendre des piéges, & mit autour des valets, avec des piéces d'argent. Les Voleurs ne tardérent pas long-temps, ſans venir dans la maiſon à leur ordinaire. Celui qui entra le premier s'étant approché de l'argent, demeura pris au piége. Connoiſſant le malheur qui lui étoit arrivé, il appella ſon frére, lui déclara ſon avanture, l'exhorta d'approcher avec de grandes précautions, & de lui couper la tête, de peur que ſon viſage ne le fît reconnoître, & ne l'entraînât lui même dans ſon malheur. Pauſanias raconte la même choſe de Trophonius, & d'Agaméde. Le frére jugeant que cet avis lui étoit ſalutaire, ne héſita point. Il fit ce que l'autre lui conſeilloit, & ayant remis la pierre mobile en ſa place, retourne en ſon logis, emportant la tête de ſon frére. Le lendemain le Roi étant entré dans cette chambre, trouva le corps du Voleur, ſans tête. Ce ſpectacle lui cauſa un étonnement mêlé d'horreur, il avoit peine à comprendre ce myſtere, voyant que la maiſon étoit bien fermée, & qu'il paroiſſoit impoſſible d'y entrer, ni d'en ſortir. Dans ce doute on dit que le Roi ordonna de pendre à la muraille le cadavre du Voleur, & de le faire garder, avec ordre aux Gardes de prendre, & de lui amener tous ceux qu'ils verroient pleurer, ou plaindre le malheur du mort. La mére du Voleur ayant appris que le corps de ſon fils étoit pendu aux creneaux de la muraille, pénétrée d'une douleur inexplicable, ordonna à celui qui reſtoit de tenter toutes ſortes de moyens de détacher le corps de ſon frére & de le lui apporter; & s'il refuſoit de le faire, elle le menaça d'aller découvrir au Roi ſes larcins. Le jeune homme ne pouvant appaiſer ni les reproches, ni la douleur de ſa mére, eut recours à cette invention pour

ſe tirer d'affaire. Il chargea des Anes de bouteilles de vin, & les conduiſit vers l'endroit de la muraille où le corps de ſon frere étoit pendu. Il ôta le bouchon à deux ou trois de ſes bouteilles, & laiſſa répandre le vin, & ſe frappant la tête, il ſe mit à crier, feignant de ne ſavoir quelles meſures prendre pour remédier à ce malheur. Les Gardes voyant que le vin couloit en abondance, & ſe perdoit, & accourant avec leurs gobelets, reçoivent le vin & le boivent. Le jeune homme feignant d'être en colére contre eux, les accable de reproches Les Gardes le conſolent le mieux qu'ils peuvent, il feint de s'appaiſer, & ils ſe mettent tous enſemble à rire & à plaiſanter. Il fit préſent d'un grand flacon de vin aux Gardes, qui s'aſſirent pleins de joye pour le boire, & qui prierent le jeune homme de boire avec eux. Il y conſentit, & quand le premier flacon fut vuide, il leur en donna un ſecond d'une maniére fort obligeante. Les Gardes s'enivrérent en buvant avec excès, & ne pouvant plus réſiſter au ſommeil, ils s'endormirent tous au même endroit où ils s'étoient aſſis pour boire. La nuit étoit fort avancée. Alors le jeune homme alla d'abord détacher le corps de ſon frére; enſuite il coupa avec un raſoir un côté de la barbe aux Gardes, pour plus grande infamie, mit le cadavre ſur un Ane, & le conduiſit dans ſa maiſon, pour ſatisfaire de point en point aux ordres de ſa mére. Le Roi ayant appris que l'on avoit enlevé le cadavre du Voleur, fut tranſporté de colére, & réſolut de découvrir, à quelque prix que ce fût, l'auteur d'un coup ſi hardi. On dit qu'il fit ce que je vais raconter; mais la choſe ne me paroit nullement vraiſemblable. Il proſtitua ſa fille à tous venans, l'ayant placée dans une eſpéce de galerie; & l'obligea d'exiger de tous ceux qui auroient commerce avec elle, de lui déclarer auparavant ce qu'ils auroient fait de plus ruſé & de plus méchant en toute leur vie, avec ordre que ſi quelqu'un lui avouoit ce qui concernoit le Voleur, elle l'arrêtât, & ne le laiſsât pas échapper. La fille obéit aux volontez de ſon pére. Le jeune homme

me pénétrant dans les intentions du Roi, & se doutant du motif qui l'obligeoit à prostituer sa fille de la sorte, coupa le bras d'un homme qui étoit mort depuis peu, & l'emporta avec lui. Il alla trouver la Princesse. Elle lui demanda comme aux autres ce qu'il avoit fait en toute sa vie de plus hardi & de plus méchant. Il lui avoua qu'il avoit coupé la tête à son frére, pris à un piége dans la chambre, où l'on gardoit l'argent du Roi; mais que ce qu'il avoit fait de plus adroit, & de plus rusé étoit d'avoir enlevé le corps de son frére, malgré les Gardes qui devoient en répondre. La Princesse ayant entendu ce discours, voulut se saisir du jeune homme, & l'empêcher de sortir; mais durant les ténébres, il lui présenta la main du mort qu'il avoit apportée, & sortit par la porte de l'appartement de la Princesse, sans qu'elle s'en apperçût. Ces nouvelles ayant été rapportées au Roi, son étonnement redoubla, & il ne put s'empêcher d'admirer la souplesse, & la hardiesse du jeune homme. Enfin il envoya dire dans toutes les villes de son Royaume, qu'il pardonnoit & qu'il promettoit l'impunité, & de grands présens à l'auteur de tous ces tours. Le Voleur se confiant sur la parole du Roi le vint trouver, & lui déclara que c'étoit lui qu'on cherchoit Le Roi plus étonné que jamais de son intrépidité lui donna en mariage sa fille qui s'étoit prostituée, le regardant comme le plus habile, & le plus rusé de tous les hommes, & qui pouvoit sans crainte se vanter d'être le plus souple, & le plus fin de tous les Egyptiens, & de les surpasser en subtilitez.



Histoire de la Femme de Pythius.

Dans le temps que le Roi de Perse conduisit son armée en Gr ce, Pythius étoit Gouverneur d'une ville de Phrygie, située à la source du Méandre. Un autre

autre fleuve nommé Cataracte, aussi grand que celui-là, passoit par la place publique de la ville, & alloit se rendre dans le Méandre. Il y avoit de tout temps dans la place publique de cette ville une peau suspendue, que les Phrygiens croyoient être celle de Marsyas, qu'Apollon écorcha tout vif après l'avoir vaincu au chant. Xerxès étant venu en cette ville avec toutes ses troupes, Pythius le reçut & le traita comme Hôte, & défraya toute son armée. Hérodote dit, qu'elle étoit composée de dix sept cent mille Fantassins, & de quatre-vint mille Cavaliers. Le même Pythius fit part de ses richesses au Roi pour défrayer son armée. Xerxès s'enquit des siens quel étoit cet homme, & on lui dit que c'étoit le même qui avoit donné à Darius son pére, ce riche Plane, & cette Vigne d'or. Le Roi le fit donc venir, & lui demanda combien il avoit d'argent comptant. Il lui répondit qu'il l'avoit supputé avec beaucoup d'exactitude, depuis qu'il avoit sçu, que Xerxès vouloit faire la guerre aux Grecs, & que son armée navale étoit en Mer; & qu'il avoit trouvé dans ses coffres deux mille talens d'argent, qui valent environ douze cens mille écus de nôtre monnoye; sans parler de trois cens mille neuf cens nonante piéces d'or, marquées de l'image de Darius, avec soixante-six mille cinq cent cinquante talens d'or. Je vous donne, ajoûta Pythius, toute cette somme; car je crois que vous en avez besoin pour soutenir les frais d'une aussi grande guerre; je trouverai assez dequoi vivre dans mes champs, & dans mes autres revenus. Xerxès admirant la magnificence & le zéle de ce Gouverneur le reçut avec de grandes marques d'affection, & de reconnoissance, & l'exhorta à continuer toûjours dans les mêmes sentimens pour lui. Aprés cela il partit pour aller combattre les Grecs. Pythius avoit trouvé ces grandes richesses dans des mines d'or & d'argent, & il y faisoit travailler avec tant d'avidité, qu'il ne se donnoit pas à lui même un moment de relâche. Il obligeoit tous ses Sujets d'y travailler aussi; les uns creusoient les mines pour en arra-

arracher les métaux ; les autres travailloient à les nettoyer, & à les fondre, sans qu'il se souciât des autres ouvrages, ni de cultiver la terre. Plusieurs étoient atténuez du travail, & succomboient sous la fatigue. Les femmes vinrent supplier l'Epouse de Pythius de sauver la vie à leurs Epoux, & de leur donner un peu plus de relâche. Elle les consola, & leur promit de faire ce qu'elles souhaitoient. Aussi-tost elle fit venir tous les Ouvriers en qui elle avoit le plus de confiance, elle les renferma dans sa maison, & leur ordonna de faire toutes sortes d'ouvrages d'or & d'argent, du pain, des gâteaux, des pommes, & les autres fruits qui étoient le plus au goût de Pythius. Quand tous ces ouvrages furent achevez, on les servit devant Pythius qui demandoit à manger au retour d'un voyage. Sa femme fit dresser une table d'or, & l'on mit dessus des ressemblances de toutes sortes de mets de ce même métal. Cette vue fit d'abord beaucoup de plaisir à Pythius ; & lorsqu'il demanda à manger, on luy présenta des pains d'or, & des fruits d'or. Ce jeu le lassa enfin, il se mit tout de bon en colére, criant, & demandant tres-sérieusement à manger, parce qu'il se sentoit pressé de la faim. Vous ne nous avez laissé que de l'or, lui répondit sa femme, vous avez négligé tout le reste ; l'on ne s'occupe à aucun ouvrage ; personne n'a le soin de cultiver la terre ; on ne séme point, & l'on ne fait point aussi la recolte ; vous employez tous les Citoyens à chercher l'or, & ce travail continuel & outré les a tous mis sur les dents. Ces paroles touchoient Pythius ; mais elles ne le guérissoient pas entiérement de sa passion, ni de l'envie de faire encore travailler aux mines à l'avenir pour en tirer de l'or ; mais au moins il régla la chose en telle maniére, que la cinquiéme partie des Citoyens fut employée à amasser de l'or ; le reste eut soin des autres ouvrages, & de l'agriculture. Lorsque le Roi partit de Sardes, le Soleil s'obscurcit. Pythius qui étoit en grande faveur auprès du Prince, fut étonné de ce prodige & parla au Roi en ces termes. Seigneur, j'ai

j'ai une grace à vous demander, que vous pouvez m'accorder fort facilement, & dont je vous ferai infiniment redevable. Xerxès lui promit de lui accorder sa demande, sans savoir ce que c'étoit. Pythius prenant courage, après cette assurance, Seigneur, lui-dit-il, j'ai cinq enfans dans vos troupes, & qui vous accompagnent dans l'expédition que vous allez faire contre les Grecs, je vous conjure d'avoir compassion de ma vieillesse, & de donner à l'aîné de mes enfans la permission de quitter l'armée, pour être auprès de moi, & pour avoir soin de mes affaires. Les quatre autres vous suivront par tout, & ne reviendront qu'après que vous aurez terminé heureusement vos glorieuses entreprises. Ces paroles mirent Xerxès en colère, & lui causérent une grande indignation contre Pythius. Malheureux, lui dit-il, j'expose ma personne, & tous mes enfans aux périls de la guerre, mes fréres, tous mes proches, tous mes amis, & vous avez l'audace de redemander vôtre fils, vous qui étes mon Esclave, & qui deviez me suivre à la guerre avec vôtre femme, & toute vôtre famille. Sachez donc maintenant que le siége de l'ame est dans les oreilles ; que les bons discours font plaisir à l'esprit & au corps ; mais que les discours desobligeans chagrinent l'esprit, & l'aigrissent. Quoique vous m'ayez fait de grands présens, vous ne sauriez vous vanter d'avoir surpassé le Roi en libéralitez. Je ne vous châtirai point, comme vous le méritez, de vôtre insolence ; j'épargnerai vôtre personne, je ne violerai point en vous les droits de l'hospitalité. Je ne ferai aucun mal à vos quatre fils ; mais je ferai mourir celui dont vous vous mettez tant en peine. Aprés qu'il eut parlé de la sorte, il commanda a quelques Satellites ministres de ses ordres, de chercher, & d'amener le fils aîné de Pythius, & de le couper en deux parties, de les placer à droite, & à gauche, & de faire passer toute l'armée entre deux ; ce qui fut exécuté sur le champ. Les quatre autres fils de Pythius périrent dans la Gréce, avec une multitude innombrable de soldats de l'ar-

mée

mée de Xerxès. Quoique Pythius fût accablé de tant de malheurs, cependant il fit ce que font la plupart des riches, qui n'ont ni courage, ni force d'esprit, & qui demeurent en vie par l'appréhension qu'ils ont de la mort, quoiqu'ils ne goûtent aucun plaisir dans le monde, & qu'ils y trouvent mille chagrins. Pythius auroit bien souhaité de cesser de vivre; cependant il ne vouloit pas se faire mourir. Il se retira sur un petit promontoire, sous lequel un bras du fleuve couloit par un chemin détourné. Il se bâtit une demeure auprès du fleuve, & donna ordre à sa femme de mettre tous les jours dans un esquif toutes les choses nécessaires pour sa subsistance, & de laisser l'esquif suivre le courant de l'eau, jusqu'à ce qu'elles s'apperçût que l'on n'auroit point touché aux provisions qui seroient dans l'esquif; car ce seroit-là le signal de sa mort & un avertissement pour la dispenser de lui envoyer des provisions à l'avenir. La femme fut chargée du Gouvernement de la Republique. Pythius acheva sa vie de la manière que nous venons de dire. Son Epouse aquit beaucoup de gloire pendant son administration; elle dispensa tous les Citoyens de toutes les corvées ausquelles ils étoient obligez. Elle adoucit le joug de leur servitude. Elle vécut dans la splendeur & dans l'opulence, & fut aimée & honorée de tous ceux qui vivoient sous sa dépendance.



DE L'ARAIGNÉE.
ET DE LA GOUTE.
Fable ingénieuse tirée de Gerbellius.

L'araignée, pour se délasser, se promenoit un jour aprés son travail. La Goute vint par hazard à sa rencontre d'un pas chancelant, & ne put l'aborder qu'avec beauboup de peine. Après avoir marché ensemble

semble pendant un jour, elles arrivérent sur le soir auprès d'un village. Chacune chercha un hospice convenable pour se retirer. L'Araignée, sans raisonner long-temps, entra dans la maison d'un homme fort riche. Elle commença d'abord à tendre ses toiles, dans le dessein de s'y établir. Mais un moment aprés on détruisoit tout son ouvrage. Elle ne savoit de quel côté se tourner, pour travailler en sûreté & pour éviter les insultes des balais. Elle se trouvoit malheureuse, & pauvre au milieu de l'abondance. La Goute sous la figure d'un Mendiant, put à peine obtenir la permission d'entrer dans la cabane d'un pauvre Villageois, où elle se vit exposée à toutes sortes de miséres. On servoit pour le repas un pain fort dur & fort bis, & de l'eau pour boire. La Goute harassée du voyage, ne trouva qu'un lit fait de planches pour se reposer, sans duvet, sans feuilles molles; un lit si dur, & si incommode ne convenoit guéres à des membres si délicats. A peine le Soleil fut-il levé, que l'Araignée & la Goute s'abouchérent pour se raconter mutuellement leurs avantures. L'Araignée commença la premiére, & lui exposa toutes les incommoditez qu'elle avoit souffertes pendant la nuit, & les ravages que les balais avoient faits parmi ses toiles La Goute à son tour se plaignit de la pauvreté de son Hôte; mais elle n'eut pas le temps de montrer à l'Araignée, les meurtrissures, qu'un lit si dur lui avoit faites par tout le corps Elles prirent de concert la résolution de changer de méthode à l'avenir, & conclurent ensemble que l'Araignée desormais se logeroit sous les cabanes des pauvres, & la Goute dans les Palais des Grands. Il étoit déja tard lors qu'elles arrivérent toutes deux à la porte d'une grande ville. La Goute se ressouvenant de la résolutoin qu'elles avoient prise, s'alla cacher furtivement dans la maison d'un homme fort riche. Avec quelle complaisance, avec quels égards, avec quels respects fut-elle reçue du Maître du logis! On la fit asseoir sur des coussins remplis de plumes de cygnes. On lui servit tous les vins les plus délicats, des faisans, & les viandes les plus

ex-

exquises. Enfin tout ce que l'on peut inventer pour le plaisir, & pour les délices, fut mis en œuvre; afin de contenter cette nouvelle Hôtesse. L'Araignée alla se loger dans la cabane d'un homme fort pauvre, elle y étendit ses toiles en toute liberté, les murailles étoient par tout entr'ouvertes, elle eut tout le loisir de faire tous les ouvrages qu'elle voulut, sans que personne se mît en devoir de l'interrompre dans son travail, ou de lui tendre des piéges pour la surprendre. Elle ne craignoit dans ce lieu de sûreté les insultes de personne. Elle se voyoit au dessus des atteintes des balais. Peu de jours aprés la Goute vint rendre visite à l'Araignée, elle lui exagéra son bonheur, sa félicité, l'abondance où elle vivoit, les délices qu'elle goûtoit dans la maison de ce Riche, chez lequel elle étoit allée se loger. L'Araignée lui parla aussi avec beaucoup d'éloges, de la vie qu'elle menoit, & de la liberté entiére qu'on lui laissoit d'étendre ses toiles, & de faire ses autres ouvrages en toute assurance sans être inquiétée de personne: de sorte qu'elles conclurent ensemble; que dans tous les voyages qu'elles feroient, la Goute se logeroit toûjours chez les Riches, & que l'Araignée se retireroit dans les cabanes des Pauvres. Quoique plusieurs moralitez puissent convenir à cette Fable, cependant son but principal est de montrer que pour être heureux, chacun doit choisir une place & un état qui lui soit propre. Cette Fable nous apprend encore que les maisons des Grands, & des Riches, sont le séjour ordinaire des maladies, & principalement de la Goute. Enfin que moins on a de richesses, plus on joüit d'une liberté parfaite.



TABLE

Du second Volume.

CVI.

Fin de la Table des Fables d'Esope.

Table des Fables de Philelphe.

Fin de la Table des Fables de Philelphe.

Table des Fables diverses tirées d'Esope.

XXVIII.

Fin de la Table des Fables diverses tirées d'Esope

TABLE DES CONTES D'ESOPE.

FABLES POETIQUES.

FIN.



